N° 431 — Tome CXV 1er Juin 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, GIOVANNI CENA, H.-E. CLOUZOT, C. R. L. FLETCHER (LOUIS FABULET *trad.*), ANDRÉ FONTAINAS, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, MIREILLE HAVET, CHARLES-HENRY HIRSCH, PIERRE LOUYS, JEAN MARNOLD, ALEXANDRE MAVROUDIS, PAUL MORISSE, JEAN NOREL, RACHILDE, CARL SIGER, VERTEUIL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

N° 431. — 1er JUIN 1916

Pierre Louys	*Poëtique*	385
H.-E. Clouzot	*Disparus et Prisonniers (l'Agence internationale des prisonniers de guerre à Genève)*	389
C. R. L. Fletcher (Louis Fabulet *trad.*)	*La Trahison du caporal Aristide Lemieux*	411
***	*Souvenirs sur le maréchal von der Goltz*	433
Mireille Havet	*Adieu à la Touraine*, poésie	444
André Fontainas	*La Belgique et les Poètes*	447
Verteuil	*La Saison des Dupes*, roman (I-V)	474

REVUE DE LA QUINZAINE

Rachilde	*Les Romans*	498
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	502
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	507
Carl Siger	*Questions coloniales*	511
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	516
Jean Marnold	*Musique*	521
Divers	*Ouvrage sur la guerre actuelle*	528
Divers	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri Albert)	540
	Balkans (Alexandre Mavroudis)	545
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	549
	Italie (Giovanni Cena)	551
	A travers la Presse (Paul Morisse)	555
Mercvre	*Publications récentes*	565
—	*Echos*	565

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Théâtre

Rene Arcos
L'Ile Perdue.............. 3.50

Aurel
Pour en finir avec l'Amant. 3.50

Paul Claudel
Théâtre I.............. 3.50
Théâtre II.............. 3.50
Théâtre III.............. 3.50
Théâtre IV.............. 3.50

Marcel Collière
Les Syracusaines......... 1 »

Georges Duhamel
Le Combat............... 3.50

Édouard Dujardin
Antonia.................. 3.50

Albert Erlande
Le Titan................. 3.50

André Gide
Saül. Le Roi Candaule.... 3.50

Maxime Gorki
Dans les Bas-Fonds....... 3.50
Les Petits Bourgeois...... 3.50

Remy de Gourmont
Lilith, suivi de Théodat.... 3.50

Fernand Gregh
Prélude féerique.......... 1 »

A.-Ferdinand Herold
Andromaque.............. 1 »
L'Anneau de Çakuntalâ.... 3 »
Les Hérétiques............ 1 »
Le Jeune Dieu............ 1 »
Maisonseule.............. 2 »
Sâvitri.................. 1 »
Les Sept contre Thèbes.... 1 »
Une jeune femme bien gardée 1 »

Robert d'Humières
Les Ailes closes 3 50

Virgile Josz et Louis Dumur
Rembrandt............... 3.50

Jean Lorrain et A.-Ferdinand Herold
Prométhée............... 1 »

Charles Van Lerberghe
Les Flaireurs............ 1 »
Pan...................... 3.50

Emerich Madach
La Tragédie de l'Homme... 3.50

F.-T. Marinetti
Le Roi Bombance........ 3.50

Jean Moréas
Iphigénie, tragédie en 5 actes.................... 3.50

Alfred Mortier
La Logique du Doute...... 1 »
Marius vaincu............ 2 »
Sylla..................... 3.50

Gabriel Mourey
Psyché................... 3.50

Lucien Nepoty
Le Premier Glaive......... 1 »

Louis Payen
Les Esclaves............. 1 »
Siséra.................... 1 »

Péladan
Œdipe et le Sphinx........ 1 »
Sémiramis................ 1 »

René Peter
La Tragédie de la Mort.... 1

Georges Polti
Les Cuirs de Bœuf......... 3.50

Rachilde
Théâtre.................. 3.50

Paul Ranson
L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants*...... 3.50

Ernest Raynaud
L'Assomption de Paul Verlaine.................. 1 »

Henri de Régnier
Les Scrupules de Sganarelle 3.50

Jules Romains
L'Armée dans la Ville..... 3.50

Saint-Pol-Roux
La Dame à la faulx........ 3.50

Albert Samain
Polyphème. 2 actes........ 1 »

Paul Souchon
Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes............ 1 »
Phyllis, tragédie en 5 actes 2 »
La Tasse.................. 2 »

Emile Verhaeren
Deux Drames.............. 3.50
Philippe II............... 3.50

*

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne........ 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve........ 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski........ 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)........ 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale........ 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin........ 3.50

Aurel
Jean Dolent........ 1 »
La Semaine d'Amour........ 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly........ 3.50
Lettres à Léon Bloy........ 3.50
Lettres à une Amie........ 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy........ 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866........ 3.50
Œuvres posthumes........ 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre........ 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale........ 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse........ 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar........ 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud........ 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud........ 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches........ 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo........ 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert........ 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol........ 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens........ 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série........ 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon........ 3.50
La Chevalière de la Mort........ 2 »
Celle qui pleure........ 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise........ 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II........ 3.50
Le Fils de Louis XVI........ 3.50
L'Invendable........ 3.50
Le Mendiant ingrat........ 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant ingrat*)... 3.50
Pages choisies........ 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu........ 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne........ 3.50
Le Sang du Pauvre........ 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain........ 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam........ 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs........ 3.50

Georges Brandès
Essais choisis........ 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren........ 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie........ 3.50

Gaston Capon
Les Vestris........ 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme........ 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère........ 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol........ 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, I........ 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II........ 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III........ 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation........ 3.50

Fernand Caussy
Laclos........ 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine........ 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort........ 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est........ 3.50
Art poétique........ 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine........ 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin........ 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes........ 3.50

Marcel Coulon
Témoignages........ 3.50
Témoignages, IIe série........ 3.50
Témoignages, IIIe série........ 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac........ 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis........ 3.50
Charlotte Corday et la mort de Marat........ 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte........ 3.50
La Maison de Madame Gourdan........ 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre........ 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........ 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot........ 3.50

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger........ 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel........ 2.50
Les Poètes et la Poésie........ 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien........

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

POËTIQUE

—

I

Croire en la Muse. Lui offrir le silence et la solitude. Espérer sa grâce.

Sous le murmure perceptible, que tout s'incline. Astreindre la volonté. Museler la raison. Prendre conscience de la voix supérieure. Ecouter longtemps... Sans répondre.

Découvrir que la Muse peut suggérer le son avant le mot, le rhythme avant la phrase; et que sa dernière parole est sa première pensée.

II

Jamais de plan. Ecrire avant de mettre à nu le modèle, avant de contourner le sujet, avant de connaître encore l'idée par son nom.

C'est la pensée toute vivante qui dicte le style immortel. Dès qu'elle a trouvé ce qu'elle cherche, elle n'est plus.

La page blanche doit toujours être mystérieuse.

III

Jamais de brouillon. Pas même de papier sous la main pour cette sorte d'exercice.

Une phrase, un mot impropre, cela ne peut s'écrire. Plutôt

laisser la plume, une heure, suspendue, que de voir sur la page une tache.

IV

Choisir le mot. Il n'en est qu'un. Savoir le redoubler. Le synonyme est un pis-aller misérable pour le poëte qui gouverne du poing et qui retient ou qui déchaîne cette foudre : la répétition.

Mépriser les épithètes. Pas trop. Perdre un jour de loisir à pister la vraie pour la vertu qu'elle a d'égorger les fausses. Démuseler la raison qui joue à la course de l'adjectif. Puis, d'un geste : Ici ! pour le sanglier ! La chasse du verbe.

V

Placer le mot : c'est écrire. — Le plus pur est-il le plus humble, méconnu sous une loque usée ? Premier secret du style : ensorceler cette loque, à la juste place où elle tourbillonne et colore tout à coup sa métamorphose.

Apprendre comment on étouffe la voyelle criarde entre deux sons sourds ; comment un coup flasque devient sec et tinte ; comment on fait retentir le fer doux qui tremblerait mal, n'était l'artifice qui le reforge ; comment la perfide négation est ruse, nuance ou retour de flamme ; et qu'au lieu d'effacer l'image, elle l'imprime.

Surveiller la croissance normale de l'ossature, qui doit être, invisiblement, robuste et fine. Oublier qu'on la nomme : syntaxe. — Mais tout d'abord :

VI

Suivre le rhythme qui palpite avec le cœur de l'idée. — Règle fondamentale du vers. Et de la prose. Et de la musique.

Scander la prose. Une page bien écrite est celle dont on ne saurait enlever une syllabe sans fausser la mesure de la phrase.

Faire bondir le rythme par l'R, par l'L, par les doubles consonnes qui vibrent, qui sifflent. Le rompre et l'abattre au souffle d'une muette, s'il faut qu'il retombe ou qu'il rebondisse.

Ponctuer entre les mots d'angle.

Percevoir que le rythme n'est pas seul touché, mais que d'obscures sonorités s'éclairent, si la plume tardive insinue, avec tact, une virgule.

VII

Posséder les figures de rhétorique ou le droit d'asservir la langue française par contrainte. C'est la force des muses colossales que d'élever leurs bras blancs qui brandissent les tropes et d'en défoncer la grammaire, malgré tous les maîtres, malgré les lois.

VIII

A l'aurore, quand la tâche est faite... Comprendre.

Accomplir.

Ne fermer les yeux que sous l'espoir du songe : murmure suprême de la voix intérieure.

IX

Désormais, sur le manuscrit, sur le livre, à travers la vie et jusqu'à la tombe... Scrupules, mais prudences, de la retouche.

Vers ou proses, les poëmes sont des créatures; et qui vivent; qui respirent; qui sont pleines d'organes; qui mourraient d'un mot coupé.

Créatures plus qu'humaines, filles peut-être éternelles de l'esprit qu'elles dépassent; enfantées mais non préconçues.

Et les simples qui voient ces filles inespérées naître à l'extrémité d'une plume, peuvent un soir les meurtrir ou les changer en cendres, s'ils n'ont pas cru qu'elles naissaient pour toujours.

X

Poëtes, évangélistes d'une déesse intime, transfigurez-vous par la nuit.

Ecrivez à l'écart. Signez. Rentrez dans l'ombre.

Le Verbe seul est illustre.

Pas d'orgueil sur vos têtes. Chassez même la gloire de votre maison. Silence autour de vous. Solitude. Fierté.

Mais la fierté ! Jurez qu'elle vous tient ferme ! Jurez qu'elle est incorruptible, qu'elle vous arme pour jamais contre la misère, l'amour et la mort ! que vous n'écrirez pas un vers sans le lui donner en garde avec le respect de votre œuvre ! et qu'elle grandit, comme votre joie de la lyre, lorsque le rayonnement solennel des arts fulgure des quatre horizons,— rose de la lumière humaine, — où flammes, flammèches, phosphorescences, éclairs, fumerolles et splendeurs, — tout est sacré.

PIERRE LOUŸS.

Avril-Mai 1916.

DISPARUS ET PRISONNIERS

L'AGENCE INTERNATIONALE DES PRISONNIERS DE GUERRE A GENÈVE

—

Les facilités de correspondance postale, accordées aux armées dans la guerre actuelle, ont établi depuis le début des hostilités un échange permanent de nouvelles entre les mobilisés, leurs familles ou leurs amis. Ce lien fragile vient-il à se rompre, au lendemain surtout de batailles meurtrières, l'inquiétude gagne ceux de l'arrière et va toujours croissant jusqu'au moment où le sort du combattant leur est connu, prisonnier, blessé ou tué à l'ennemi. L'anxiété, faut-il le dire ? est de durée variable. Elle se dissipe parfois très rapidement, et l'on voit des prisonniers prendre contact avec leurs familles moins d'un mois après l'engagement où ils ont été portés absents. En tout cas, n'est-il pas curieux de constater le progrès accompli depuis les guerres du Premier et même du Second Empire, où la campagne se passait souvent presque tout entière sans que l'on eût des nouvelles du soldat ? N'est-il pas intéressant de se demander comment, avec les plus formidables effectifs que l'humanité ait jamais mis sur pied, les belligérants parviennent à établir le contrôle individuel de leurs pertes, et comment, par contre-partie, des milliers de parents, d'amis, de compagnons d'armes, qui se meurent d'angoisse pour un des leurs, peuvent être informés de sa destinée ? C'est certainement une des plus graves questions de l'époque actuelle, une de celles qui soulèvent les problèmes les plus compliqués, et peut-être une des moins connues, même après vingt mois de guerre. Il nous a paru opportun de l'envisager dans son

ensemble, en nous plaçant bien entendu du côté français, mais en établissant un parallèle avec les autres nations en guerre. Au point de vue international, il nous suffira d'étudier l'organisation et le fonctionnement de l'Agence des prisonniers de guerre à Genève, la plus féconde des admirables œuvres de bienfaisance créées en Suisse depuis le début des hostilités.

I

En temps de paix, comme en temps de guerre, dans toutes les armées, l'opération qui commence et qui termine une journée d'exercice, une manœuvre, une attaque, c'est l'appel. « Comptez vos hommes ! » sonne le clairon à la caserne. Dans la tranchée plus silencieuse passe le mot d'ordre. Caporaux et sergents font les premiers dénombrements par escouade et par compagnie. Les noms des manquants sont portés au rapport. En temps de paix, le manquant c'est la « forte tête » qui a sauté le mur, c'est le « tire au flanc » qui s'est fait porter malade. En temps de guerre, c'est le disparu.

Les noms des disparus de chaque jour sont groupés par régiments et envoyés au Ministère de la guerre. En Allemagne, on publie les états. Ce sont les fameuses listes de pertes *Verlustlisten*, qui, au début de 1916, avant la bataille de Verdun, étaient près d'atteindre le chiffre impressionnant de trois millions. L'Angleterre imprime aussi les siennes, mais sans leur donner la même publicité. Au Havre, on publie deux séries : les morts au champ d'honneur et les prisonniers en Allemagne. La liste des Belges internés en Hollande s'édite à la Haye. Celle des Serbes prisonniers de guerre s'imprimait à Nisch et va continuer à paraître à Corfou. En France, où les pertes sont tenues secrètes, tous les tableaux de prisonniers ou de décédés publiés dans les journaux ou fournis par des entreprises privées restent fragmentaires et dépourvues de caractère officiel. Les listes de prisonniers alliés en Allemagne imprimées par ordre du gouvernement germanique, dans *la Gazette des Ardennes*, pour les Français des régions envahies, dans le *Continental Time* pour les Anglais, ne passent pas la frontière.

Quels que soient les motifs pour lesquels les nations belligérantes publient ou non le dénombrement de leurs pertes, ces relevés ne peuvent présenter une garantie parfaite d'exac-

titude. L'homme porté manquant un jour se retrouve le lendemain dans l'unité voisine, dans la formation sanitaire la plus proche, ou, quelques jours plus tard, dans un hôpital de l'arrière. C'est ainsi que le chiffre élevé des pertes de l'armée allemande ne doit pas être considéré dans sa valeur absolue. On cite souvent le cas du soldat qui se trompe de boyau en rentrant dans la tranchée et à qui le lieutenant crie du plus loin qu'il l'aperçoit : « Courez vite faire rayer votre nom de la liste des *Vermissten*. Vous étiez déjà inscrit. » Cinq minutes plus tard, le nom de Hans Muller, emporté avec ceux de ses camarades disparus, eût été envoyé aux imprimeries officielles. Quelques jours après, la famille affolée aurait écrit au *Kriegsministerium*, à Berlin, à la Croix-Rouge de Genève, à celle de Paris, pour faire chercher un homme tranquillement rentré dans sa compagnie.

Faisons toutes nos réserves sur une méthode brutale et sans critique qui consiste à publier et afficher au jour le jour un pêle-mêle de morts et de disparus ou présumés tels. Les règles observées en France sont moins inhumaines.

Lorsqu'un homme, tombé dans nos lignes, n'est que blessé, il est transporté dans une ambulance ou dirigé sur un hôpital de l'intérieur d'où il peut écrire aux siens ou les faire prévenir dans un délai plus ou moins long. En outre, tous les cinq jours, les hôpitaux envoient des feuilles de situation au Ministère de la guerre, bureau des Renseignements aux familles, avenue de la Motte-Picquet (Ecole militaire), où il est toujours loisible de s'adresser. Si l'homme est mort au champ d'honneur et enterré par ses camarades, la nouvelle est transmise au dépôt du régiment et au bureau des Archives administratives du Ministère de la guerre, boulevard Saint-Germain. Le maire de la localité où le défunt a son domicile en est avisé et porte ou fait porter la triste nouvelle à la famille. Officiellement l'autorité militaire ne prévient pas elle-même, mais passe toujours par l'intermédiaire de l'autorité civile.

Si le défunt a laissé des objets personnels ou des papiers, cette succession est adressée au Bureau de comptabilité du Ministère de la guerre, 1, rue Lacretelle, qui fait parvenir ces souvenirs au maire sous pli cacheté. En France, la plaque d'identité, que tous les militaires portent suspendue au cou ou au poignet, est considérée comme faisant partie de la succession.

C'est une plaque ovale découpée dans du fer blanc et repercée à chaque extrémité pour permettre de la suspendre. Elle porte imprimée en creux l'indication des nom et prénoms, de la classe, du lieu et du numéro matricule de recrutement. Les plaques d'officier ne diffèrent pas des plaques de soldat, mais à la place de la classe et du recrutement, elles indiquent la date et le lieu de la naissance (1). Trop souvent, c'est la seule relique que l'on puisse remettre à la famille. Dans les petits villages, quand arrivent du Ministère de la guerre les plis bien connus, avant même que ceux-ci aient été décachetés par le maire, la nouvelle se répand comme une traînée de poudre. On sait qu'il y a trois, quatre, cinq médailles arrivées, et chacun se demande anxieusement quels sont les numéros sortants de cette funèbre loterie. On guette la venue de l'officier de l'état civil, on commente la direction qu'il prend, en se demandant s'il va passer sans s'arrêter devant la maison, ou au contraire s'il en franchira le seuil.

Lorsque l'homme a été fait prisonnier ou qu'il est tombé dans les lignes allemandes, la famille, sans aucune demande préalable, est avisée de sa « disparition ». La notification porte généralement : « présumé prisonnier en Allemagne ». Après vingt-deux mois de guerre, des familles espèrent encore revoir leurs enfants disparus aux premières batailles. Parce qu'elles n'ont pas la preuve formelle du décès, l'avis officiel du lieu d'inhumation, elles gardent entier l'espoir qu'ils ont été faits prisonniers et mis au secret dans quelque forteresse. En Allemagne, comme en France, des légendes se sont formées sur ces mystérieux prisonniers qui seraient gardés dans des îles lointaines pour les uns, dans les régions envahies pour les autres. Des grands blessés les ont vus ou ont cru les voir, des listes clandestines donnent leur nom, une lettre rapportée par un blessé dans son bandage affirme qu'ils sont au secret avec soixante mille camarades ! Car le nombre de soixante mille, surgi on ne sait d'où, revient le plus fréquemment dans les affirmations françaises, comme si les Allemands, qui font

(1) La plaque anglaise porte à peu près les mêmes éléments que la plaque française nom, prénoms, numéro matricule. La plaque belge est moins régulièrement établie. Souvent même elle n'est pas frappée, et c'est le porteur qui, plus ou moins adroitement, grave, à la pointe du couteau, ses nom et prénoms, son numéro de régiment, son lieu de naissance. La plaque allemande, enfin, ne présente la plupart du temps aucun nom, mais seulement des chiffres et des sigles.

parade du nombre de leurs prisonniers, pouvaient de leur plein gré renoncer au bénéfice moral d'annoncer un tel nombre de captures! C'est pourtant ce qui découlerait rigoureusement des faits si cette légende était fondée. Un gouvernement qui garderait des prisonniers dans des bagnes perdus ou des îles désertes, occupés aux plus pénibles travaux, irait-il, raisonnablement, communiquer leurs noms à triple exemplaire pour en aviser les familles?

Les listes des prisonniers, en effet, sont transmises régulièrement de part et d'autre, de gouvernement à gouvernement, de Croix-Rouge à Croix-Rouge. Deux fois par semaine le Ministère de la guerre, à Berlin, distribue trois exemplaires des états de prisonniers français qu'il a reçus ou dressés. Le premier, par les soins de la Croix-Rouge de Berlin, parvient à la Croix-Rouge de Genève qui en prend copie et le transmet à la Croix-Rouge de Paris, avenue des Champs-Elysées, 63. Les deux autres sont remis à l'ambassade d'Espagne qui les envoie à l'ambassade de France à Berne. Celle-ci les adresse au Ministère des affaires étrangères à Paris, qui garde un exemplaire et communique l'autre au Ministère de la guerre. Ici la liste se scinde. Les noms des prisonniers et des blessés prennent la direction du Bureau des renseignements aux familles, tandis que les noms des décédés restent au Bureau des archives administratives. Le dépouillement des listes s'effectue donc au moins cinq fois. A Berlin, où le *Nachweise-Büro* centralise tous les noms de prisonniers; à Genève, à l'Agence internationale, à Paris, au Ministère des affaires étrangères, au Ministère de la guerre, à la Croix-Rouge française, quintuple mise sur fiches qui constitue une garantie de l'exactitude des recherches et permet aux services de se contrôler les uns par les autres.

Ces états de prisonniers, — doit-on s'en étonner? — sont d'une valeur très inégale. Les meilleurs sont à coup sûr dressés en Angleterre et au Japon. Les listes de Tsing Tao, envoyées au début des hostilités par l'empire du Nippon et dactylographiées sur papier des manufactures impériales, méritent presque le titre d'œuvres d'art. L'Angleterre, de son côté, pousse à un tel point le luxe d'indications sur chaque homme qu'elle écarte toute chance d'erreur d'identité. En outre, s'il s'agit d'un blessé, un bulletin de santé périodique est envoyé

par le médecin chef de l'hôpital qui le soigne. Par contre, les listes ottomanes, transmises par le Croissant Rouge, bien que ne se contentant plus, comme à l'origine, de donner à la mode orientale le prénom du père : « David Etienne, fils de Léon », estropient souvent les noms, les anglais surtout. En France les listes des prisonniers allemands ou turcs portent l'essentiel : noms, prénoms, régiment, compagnie, et, la première fois que le nom paraît, la date de naissance. Elles sont dressées au Ministère de la guerre et révisées pour éviter des doubles emplois. Il n'est pas établi de nomenclatures distinctes pour les décès survenus dans les hôpitaux ou dans les camps. Seules les médailles recueillies sur les champs de bataille forment des listes spéciales, et, comme les plaques allemandes d'identité ne portent pas le nom du titulaire, mais seulement le chiffre du régiment et le matricule, ces états demeurent inutilisables en dehors de l'Allemagne.

Quant aux listes allemandes, — et ce sont celles qui nous intéressent le plus, — elles sont divisées par nationalité de combattants, et chaque nationalité est partagée en trois catégories : prisonniers, blessés, décédés.

Les états de prisonniers sont des listes originales dressées dans les camps même et revêtues souvent de la signature du commandant du camp. Il en résulte une succession de feuillets disparates, les uns dactylographiés, les autres manuscrits, mais d'une valeur documentaire indéniable. Le seul inconvénient de cette méthode, c'est qu'elle entraîne des répétitions et des interversions chronologiques. Quand un homme change de dépôt, si le camp d'arrivée communique sa liste plus tôt que le camp de départ, il est évident qu'on pourra croire le prisonnier à Ulm où il n'est plus, tandis qu'il est interné à Münsingen. Au point de vue des éléments d'identification, la date de naissance figure rarement, sauf pour les prisonniers civils. Par contre, le lieu de naissance ou le domicile est fréquemment indiqué, et si les premières listes ont laissé souvent à désirer sous le rapport de la précision, si le même renseignement, visant le même homme dans le même camp, s'est vu répété jusqu'à vingt ou vingt-cinq fois, alors que le voisin n'était pas même mentionné, les derniers contrôles sont beaucoup mieux établis.

Les listes de blessés ne proviennent pas directement des

lazarets. Elles sont compilées au Ministère de la guerre et par conséquent de seconde main. D'ailleurs, si elles indiquent en abrégé la nature de la blessure, elles ne renseignent nullement sur l'état de santé.

Les décès donnent lieu à des nomenclatures plus compliquées et plus délicates à interpréter. Les listes proprement dites s'appliquent aux prisonniers morts dans les lazarets et dans les camps, et réunissent toutes les précisions désirables, jour et souvent heure, cause de la mort — à l'exception toutefois des terribles épidémies de typhus exanthématique du début de 1915, où, les docteurs allemands ayant fui le fléau, les formalités les plus indispensables n'ont pu être accomplies (1). En dehors de cette catégorie de décès, les autorités allemandes notent les morts tombés sur le champ de bataille, d'après les plaques d'identité et les livrets militaires recueillis et centralisés à Berlin. Le plus souvent ces reliques parviennent au *Nachweise-Büro* sans le moindre commentaire. On ne connaît même parfois que le numéro de l'unité militaire allemande qui les a recueillis, sans qu'on puisse savoir à quel endroit les titulaires sont tombés ou ont été enterrés.

Sont-ils même vraiment décédés ceux dont on recueille ainsi médailles et livrets? Pour passer sous des fils de fer ou charger à la baïonnette, on jette le sac où se trouve le livret. On perd la plaque d'identité qui devait rester attachée au poignet. Le sac est recueilli, vidé, la plaque d'identité ramassée, et les sèches énumérations se poursuivent : « David Louis, 1911, Parthenay, 837, lieu d'inhumation inconnu, tout inconnu », alors que le même Louis David est peut-être porté sur la liste des prisonniers de Giessen ou de Celle, envoyée de Berlin trois semaines auparavant.

On devrait retirer plus de précision des listes de tombes, dont celle de la bataille dite de Morhange par les Français, de Lorraine par les Allemands, est restée longtemps l'unique exemple. Classée par localités, elle donnait le relevé des sépultures individuelles et des fosses communes de toute la région, sans crainte de répéter des noms déjà fournis par des listes antérieures de décédés, précisant même l'emplacement des

(1) Cf. le rapport officiel du Comité britannique (camp de Wittenberg), et dans l'*Illustration* le récit d'un médecin français rapatrié (camps de Cassel et de Langensalzen).

tombes et indiquant leur numéro. Malheureusement on y relevait des mentions de fosses communes de trois et quatre cents cadavres tous anonymes, dont les régiments même n'avaient pas été notés. Seules des exhumations, telles que les autorités allemandes en ont commencé dans le nord de la France et en Belgique, pourront plus tard révéler l'identité de ceux qui dorment côte à côte leur dernier sommeil dans ces nécropoles inconnues.

En attendant, l'année 1916 a vu l'apparition de nouvelles listes de sépultures, disséminées sur tous les points du front, en même temps que la création d'un nouveau type de listes, celui des successions de décédés, mentionnant, sans aucun inventaire de détail, le fait que ces successions se trouvent dans les ministères à Berlin, ou qu'elles ont déjà été rendues aux familles par voie diplomatique.

II

En France, où les familles ne sont officiellement prévenues que du décès ou de la « disparition » d'un militaire, on se demande laquelle de ces deux alternatives est la moins douloureuse : ou la cruelle certitude d'un trépas glorieux, ou l'anxiété qui se nourrit du plus faible motif d'espérance pour aboutir finalement quelquefois à la plus triste réalité. Quoi qu'il en soit, bien peu de familles acceptent l'annonce de la disparition d'un des leurs sans entreprendre des recherches immédiates, au milieu de renseignements vagues et même contradictoires recueillis auprès des supérieurs, des camarades ou au dépôt du corps. Mais elles ont pour les aider plusieurs agences ou sociétés spéciales, qui se sont consacrées à ces recherches difficiles et délicates, souvent couronnées de succès, soit que le disparu se retrouve dans quelque camp ou lazaret où il n'a pu pour un motif ou pour un autre donner de ses nouvelles, soit qu'elles aboutissent à la certitude du décès.

En première ligne, il faut faire figurer l'*Agence des prisonniers de la Croix-Rouge française*, avenue des Champs-Elysées, 63, la plus importante des agences françaises, et qui, seule en France, avec le *Bureau des renseignements aux familles* du Ministère de la guerre, reçoit communication des listes officielles. Le *Bureau des disparus de l'Union des Femmes de France*, rue de Thann, 16, utilise pour les recherches les

blessés de ses hôpitaux dont elle a classé les noms par régiment. Elle est ainsi à portée, quand on vient la solliciter pour la recherche d'un disparu, de trouver facilement des blessés de la même unité ou de la même fraction à interroger. L'*Association des Dames françaises*, rue de Gaillon, 12, la troisième en date des sociétés de la Croix-Rouge en France, a également son bureau d'information. Les *Nouvelles du soldat*, rue Jules-Lefebvre, 5, s'efforcent de compléter la documentation des listes officielles, par l'entremise de correspondants officieux dans les pays neutres et même en Allemagne, grâce au concours des ministres des différents cultes et des groupes auxquels elles promettent la réciprocité. Le *Comité interdépartemental d'Annecy* s'emploie utilement à renseigner les familles dans toute la région des Alpes. Enfin l'*Association française pour la recherche des disparus*, à Lyon, imprime un journal, envoyé gratuitement aux hôpitaux, aux dépôts régimentaires, aux agences de prisonniers, aux dépôts de réfugiés français et belges, qui publie les noms des disparus et transmet les renseignements aux intéressés.

Mais aucune de ces œuvres n'atteint le développement de *l'Agence internationale des prisonniers de guerre à Genève*, que nous allons prendre comme exemple de ce que l'on peut attendre des recherches et des enquêtes sur le sort des disparus (1).

L'Agence des prisonniers de guerre est née spontanément du conflit armé. Aucune des conventions internationales qui régissent les sociétés de la Croix-Rouge ne prévoyait sa création. Le Comité international avait seulement reçu mandat, à la conférence de Washington (1912), de servir d'intermédiaire en cas de guerre entre les Croix-Rouges des divers belligérants et principalement de transmettre les listes des prisonniers d'un pays à l'autre.

Le 15 août 1914, le Comité rappelait aux Croix-Rouges des pays en guerre qu'il était prêt à remplir sa mission et à ouvrir

(1) Le roi d'Espagne et le Souverain Pontife ont été amenés, à Madrid et à Rome, à créer des bureaux de renseignements, plutôt pour ne pas laisser sans réponse les milliers de personnes qui s'adressaient à eux que pour aller au-devant des enquêtes. Le premier, par l'intermédiaire de son ambassadeur à Berlin, le second par celui de l'évêque de Paderborn, font consulter les listes allemandes. Mais leur action est beaucoup plus importante pour l'obtention de mesures générales telles que l'amélioration du sort des prisonniers que pour la transmission de simples renseignements.

un « bureau centralisant tous les renseignements et dons à destination des prisonniers de guerre ». Le 27 août, une seconde circulaire constituait un pressant appel aux Croix-Rouges et leur notifiait officiellement l'ouverture à Genève, 3, rue de l'Athénée, de « l'Agence internationale de secours et de renseignements en faveur des prisonniers ». Il n'en fallut pas davantage pour faire affluer les demandes d'informations, et les membres du comité, leur président M. Gustave Ador en tête, se mirent courageusement à dépouiller lettres ou télégrammes et à multiplier les réponses. Ce furent les temps héroïques de l'Agence. Personne ne pouvait prévoir l'importance mondiale que l'œuvre allait prendre. On ne savait même pas quelle méthode de travail préconiser. Tout était nouveau. Les demandes se précipitaient et les renseignements faisaient défaut, les gouvernements belligérants ne répondant qu'à peine aux questions posées.

Enfin le 7 septembre une première liste de prisonniers français en Allemagne était apportée rue de l'Athénée, première contre-partie aux demandes adressées par les familles. Les membres du Comité se trouvaient débordés par leur tâche : « Vous verrez que nous devrons être au moins seize ! » fit l'un d'eux, et ses collègues de se récrier estimant que huit personnes pourraient toujours suffire. Le mois suivant, ils étaient deux cents. Le local de la rue de l'Athénée, trop exigu, était abandonné pour le palais Eynard, prêté par l'autorité municipale, et celui-ci à son tour, ne pouvant plus contenir tous les services, l'Agence prenait possession, le 12 octobre 1914, du musée Rath, l'ancien palais des Beaux-Arts de la ville de Genève. C'est dans ce temple de l'Art, utilisé aujourd'hui jusque dans les moindres recoins, qu'allaient converger désormais les pensées anxieuses de milliers de pères, de mères, d'épouses, de sœurs, de compagnons d'armes pour en faire, selon l'heureuse expression de Louis Dumur, un des pôles d'attraction de l'émotion humaine (1).

Le musée Rath, vaste bâtiment blanc à l'antique, isolé sur la place Neuve comme la maison Carrée à Nîmes, dresse les six

(1) Cf. *Revue bleue*, 7 août 1915 : *L'Agence internationale des Prisonniers de guerre à Genève*, par Louis Dumur. Cette étude, complétée, a été reproduite dans *la Feuille littéraire*, à la suite d'un roman du même auteur : *les Trois demoiselles du Père Maire*.

colonnes corinthiennes de son portique au fronton triangulaire dans un décor urbain de belle ordonnance, à côté de l'opéra et du conservatoire de musique, au pied des terrasses aristocratiques de la ville haute. Tout l'édifice — un sous-sol et un étage (1) — est consacré aux services de l'Agence. Une salle d'attente et un salon de réception, avec divers bureaux pour les personnes qui recherchent des militaires ou pour celles qui sont en quête des civils, sont les seules pièces où pénètre le public. Partout ailleurs c'est le personnel de l'Agence qui déploie son activité dans une division intelligente et méthodique du travail. L'étage, partagé en trois divisions parallèles dans le sens de la longueur, a sa portion centrale tout entière consacrée au dépouillement de la correspondance. La partie de gauche présente successivement la salle des civils, celle dite de la « moisson », celle de la correspondance des prisonniers, la trésorerie. A droite, s'ouvrent les trois salles des services de recherche des prisonniers allemands, la salle des télégrammes et le bureau du Comité international directeur. Le sous-sol est complètement occupé par le fichier franco-anglo-belge, accompagné d'un service d'enquêtes spéciales et d'un bureau de réponses.

C'est dans ce cadre d'ordre établi et de discipline volontaire que plusieurs centaines de travailleurs (2) s'astreignent — la grande majorité sans rémunération — à un travail de bureau auquel rien ne les préparait. Matin et soir, on voit descendre le long des rampes de la Tertasse et de la Treille, des dames, des jeunes filles, de graves messieurs de la rue des Granges. C'est la cité du XVIe siècle, la Genève de Calvin, resserrée sur la colline où se dressent Saint-Pierre, l'hôtel de ville et le collège. Presque tous sont parents. Leurs noms se réduisent à un petit nombre de patronymes qu'il faut associer les uns aux autres ou faire précéder de prénoms pour éviter les confusions. Les Barbey, les Boissier, les Chenevière, les Cramer, les Dunant, les Favre, les Fatio, les Gautier, les Hentsch, les Martin, les Maurice, les Micheli, les de Morsier, les Naville, les Odier, les Pictet, les Trembley, les Tronchin, les Turrettini, les Van Berchem, les de Wateville dont les noms reparaissent cons-

(1) Deux étages supplémentaires en charpente ont même été construits.

(2) Ce nombre a dépassé un millier dans le courant de l'hiver 1914-1915. Il est actuellement de 600 à 700. Cf. Frédéric Barbey, *l'Agence internationale des prisonniers de guerre à Genève*, Berne, 1915.

tamment dans l'histoire d'une ville qui traitait de pair avec les grands Etats, perpétuent la tradition en se retrouvant au premier rang dans une œuvre qui intéresse l'humanité entière.

A neuf heures, le facteur apporte les sacs contenant le courrier. La ruche entre en travail. Les lettres vidées sur une grande table, le premier tri commence. On détache tout de suite les réponses, reconnaissables à une étiquette spéciale, de couleur différente pour chaque service, que le correspondant a trouvée dans la lettre à laquelle il répond — lie de vin pour les demandes émanant du Comité, jaune pour les civils, verte pour les enquêtes françaises, rose pour les enquêtes allemandes. Ces réponses dirigées vers les services qu'elles concernent, la masse des autres plis est divisée en catégories d'après les timbres ou les cachets postaux. On établit des divisions française, allemande, anglaise, pays envahis. Tout ce qui émane d'une Croix-Róuge ou d'une ambassade est mis à part pour le Comité. On réserve également le courrier venu du théâtre oriental des hostilités, Russie, Autriche...

Ce premier travail achevé d'après les signes extérieurs, sans décacheter aucune enveloppe, commence le dépouillement proprement dit. Courrier français, courrier allemand, courrier anglais, ont chacun leurs dépouilleurs spéciaux, enrégimentés comme les travailleurs d'une usine. Au mur un tableau noir attire l'attention sur les instructions spéciales, par exemple arrêter toute lettre venue d'Allemagne avec la mention *Gott strafe England!* Dieu punisse l'Angleterre! ou *Gott vernichte Italien!* Dieu anéantisse l'Italie! Près de l'entrée sont accrochés des tampons portant un numéro, dont chaque dépouilleur timbre les lettres dont il fait l'ouverture, et qui servent en même temps à contrôler la façon dont il s'acquitte de sa tâche (1). C'est qu'on écarte avant tout l'esprit d'initiative, dans ce département, comme dans toute l'Agence. Le rôle du dépouilleur doit se borner à envoyer un accusé de réception et à classer les lettres dans une des grandes catégories prévues. Parlent-elles d'argent? il faut les transmettre

(1) Lorsque le chef de salle a constaté une erreur commise dans le dépouillement, il accroche un fichet rose à la place du tampon incriminé, et à son arrivée, le coupable, apercevant la marque accusatrice et d'ailleurs très redoutée, se rend auprès du chef de salle pour recevoir les reproches mérités. Une des causes d'erreur les plus fréquentes vient du dangereux intérêt qu'on prend au travail. On s'émeut à lire les lignes poignantes, on veut répondre un mot un peu moins sec que les formules imprimées. On tranche d'autorité et l'on engage l'Agence.

à la trésorerie. De civils ? de grands blessés? de sanitaires ? Les diriger vers ces services spéciaux. S'agit-il de demandes de recherches pures et simples, c'est le domaine réservé aux dactylographes chargées de confectionner les fiches. Tous les plis qui ne rentrent pas dans les catégories prévues sont mis à part et dirigés vers un service spécial plus restreint, dit de « divers », qui constitue, en somme, un troisième tri.

Seules les lettres adressées aux prisonniers ou envoyées par eux à leurs familles, et qui ne font que traverser l'Agence comme un bureau de poste de transit, sont l'objet d'un traitement spécial. Les lettres des familles, souvent imprudentes et qui contiennent des injures à l'adresse des ennemis, ne passeraient jamais la censure. Il faut les lire, « caviarder » les passages délictueux ou les retourner même aux expéditeurs en envoyant seulement un résumé au prisonnier. D'autres portent des adresses incorrectes. Des mots allemands, peu familiers aux oreilles françaises, subissent d'étranges travestissements. On prend le Pirée pour un homme, et pour un nom de ville les mots *Gesund*, bien portant, *Sendung*, correspondance, ou *Kriegsgefangener*, prisonnier de guerre. Le service respecte l'adresse fautive, mais inserre le pli dans une nouvelle enveloppe à en-tête de la Croix-Rouge, avec l'adresse rectifiée. Les lettres de prisonniers exigent moins de vérification. Elles ont déjà subi les rigueurs de la censure, et quelle censure! celle qui retient les lettres un et deux mois dans les camps avant de les laisser partir. On se contente donc de réexpédier à leur adresse ces cartes touchantes, presque toutes tracées au crayon-encre, d'une écriture à main posée bien lisible ou parfois un peu tremblée si le prisonnier les a tracées sur un lit d'hôpital.

La lettre qui demande des renseignements rentre dans la catégorie la plus simple et la plus fréquente. Elle passe directement aux mains des dactylographes après que le dépouilleur, qui a commencé par accuser réception à l'expéditeur, a apposé son timbre et souligné au crayon de couleur les indications utiles à faire figurer sur la fiche. Au service de dactylographie (1), où travaillent à la fois cinquante ou soixante machinistes, la lettre de demande reçoit une nouvelle cote, celle du dossier particulier de la jeune fille chargée de la confection

(1) Ce service fonctionne dans un local voisin du Musée Rath, trop encombré pour lui faire place.

de la fiche. Sauf vérification, son rôle est terminé : celui de la fiche commence.

De format légèrement plus petit que celui d'une carte postale, la fiche de demande est toujours blanche, quel que soit le service qu'elle concerne. Elle porte en tête, pour faciliter le classement, les trois premières lettres du nom, et un peu au-dessous, à droite, la cote du dossier. Le corps de la carte se compose des nom, prénoms, régiment, matricule, etc., du militaire recherché ; à la suite, un deuxième alinéa, commençant par Rép. : porte le nom et l'adresse de la personne qui a fait la demande. Les fiches ainsi confectionnées — une dactylographe exercée en établit cent à cent cinquante par jour — sont portées au service de la vérification qui confronte une dernière fois lettres et fiches pour éviter toute chance d'erreur et envoie d'un côté le dossier aux archives (1), de l'autre les fiches à la « moisson ».

Le service qui porte ce nom pittoresque se charge du classement préliminaire. On lui verse toutes les fiches sans exception, quelle que soit leur destination ou leur provenance, fiches dactylographiées à l'Agence, cartes venues du dehors, fiches des Croix-Rouges, des grands journaux, des agences, fiches des particuliers rédigées sur les formulaires que le Comité répand libéralement et où l'intéressé n'a qu'à remplir les indications imprimées. De salle en salle, la fiche-demande est parvenue à sa dernière étape avant le classement définitif au fichier. Elle se rencontre à la « moisson » avec le second courant, celui de la fiche de renseignement.

III

L'Agence de Genève recueille et coordonne les informations sur les Anglais, les Belges, les Français prisonniers en Allemagne, en Turquie, en Bulgarie, et les Allemands prisonniers en France et dans ses colonies, en Angleterre, au Japon, dans l'Afrique du Sud. Elle se borne à transmettre au Croissant-Rouge les listes de prisonniers turcs que lui envoient les Croix-Rouges anglaise et française. La Croix-Rouge danoise, à la demande du Comité international, a créé une agence pour les prisonniers russes en Allemagne et les prisonniers allemands en Russie. Aux Croix-Rouges de Vienne, de Pétrograd, de

(1) Quatre cent mille lettres environ sont classées au seul service français.

Rome, et jusqu'ici de Nisch sont réservées les enquêtes relatives aux Russes, aux Italiens, et aux Serbes en Autriche, aux Autrichiens en Russie, en Italie et en Serbie (1). La fiche-renseignement de Genève ne concerne donc que deux catégories de prisonniers : d'une part les Allemands, de l'autre les Anglais, les Belges et les Français.

Cette pièce capitale, raison d'être de l'Agence, a pour première source les listes officielles fournies par les belligérants, telles que nous les avons étudiées. Tous les états, dès leur arrivée, sont dactylographiés, collationnés, réunis en cahiers, puis dépouillés par des copistes sur des fiches vertes pour les noms de militaires alliés, roses pour les noms de militaires allemands. Chaque fiche, outre le nom du prisonnier et sa désignation, porte une cote spéciale correspondant à la page du registre où se trouve ce nom, et une indication en lettres permettant d'établir au premier coup d'œil la catégorie à laquelle il appartient : P = prisonnier français, P. B. = prisonnier belge, P. A. = prisonnier anglais, P. civ. = prisonnier civil, S = sanitaire, F. R. = Français rapatrié, F. S. = Français en Suisse, etc. Les seules listes de prisonniers en Allemagne, qui servent à la confection du fichier allié, formaient en mai 1916 le total de 37.500 pages réparties en 190 registres.

A ces indications de source officielle s'ajoutent les renseignements envoyés par les autorités militaires, les différentes Croix-Rouges, les sociétés, les hôpitaux, les particuliers. Il arrive aussi d'utiles détails communiqués par les familles elles-mêmes et qui doivent être « fichés » pour éviter le retour aux intéressés d'une information qu'ils auraient fournie eux-mêmes. Il se confectionne ainsi journellement à l'Agence 5 à 6.000 fiches, françaises, allemandes, anglo-belges, minutieusement revues avant d'être livrées à la moisson générale. On peut imaginer ce que le Comité international et les chefs de service doivent déployer d'activité intelligente et de sens diplomatique pour provoquer et coordonner cet afflux de renseignements, condition même du succès. On peut se figurer les innombrables démarches, les incessantes négociations auprès des pou-

(1) Au bureau de Nisch s'est substituée pendant un certain temps la Croix-Rouge hellénique. A l'heure actuelle deux agences serbes sont en création l'une à Krouchevatz, l'autre à Genève, 25, rue Pierre-Fatio.

voirs militaires, ministères, états-majors, commandants de camps, médecins de lazarets. C'est une tâche admirable, menée à bien depuis vingt-deux mois en dépit des difficultés, des obstacles, des défiances et des prescriptions militaires souvent inexplicables des belligérants.

Demandes et renseignements, fiches blanches et fiches de couleur, parties de deux sources éloignées, se réunissent chaque jour à la moisson générale, au nombre de 8 à 15.000. C'est là que s'opère le premier tri, suivant la catégorie : Allemands, Franco-Anglo-Belges, civils, sanitaires. Puis les fiches de chaque section sont classées alphabétiquement par la lettre initiale et déposées dans la case correspondante d'une grande table, pourvue de vingt-cinq divisions. Les paquets ainsi formés sont ensuite distribués sur d'autres tables pour être classés par la seconde lettre, puis par la troisième, jusqu'au dernier classement qui comprend le ou les prénoms, notamment quand il s'agit d'un Martin ou d'un Durand. Après une sérieuse vérification, les paquets sont enfin portés aux quatre fichiers définitifs (1) et partagés entre une soixantaine de travailleurs qui se répartissent le classement. Chacun reste confiné dans une tranche alphabétique bien déterminée. La lettre P... par exemple est partagée entre quatre ou cinq personnes qui prennent, l'une, les noms commençant par P A., l'autre ceux commençant par P E., etc. Fiches blanches et fiches de couleur se mélangeant indistinctement dans chaque fichier en une seule série alphabétique, la fiche-demande se trouve automatiquement rapprochée de la fiche-renseignement. Lorsque deux fiches concordent absolument, la référence trouvée sur la fiche de couleur est reportée au crayon sur la fiche blanche, et celle-ci est envoyée immédiatement au service des réponses.

C'est le dernier échelon. On vérifie sur les listes l'exactitude de la cote, on voit quelle indication de blessure, de date et de lieu d'internement figure en face du nom du soldat, et le renseignement est inscrit à l'encre rouge sur la fiche : « P 8252.

(1) Le fichier franco-anglo-belge compte environ 1600 boîtes de 1000 à 1200 fiches chacune. Il a pour directeur technique M. E. Clouzot ; les enquêtes spéciales sont confiées à Mlle M. Cramer ; les renseignements complémentaires à Mlle Madeleine Hentsch ; le service des réponses à MM. Alfred Gautier et Jacques Chenevière. Tout récemment, pour remédier dans une certaine mesure aux erreurs de graphie, on a imaginé de fusionner les noms de même consonnance, Lefevre, Lefebvre, Lefébure, Lefièvre ; Roc, Roch, Rocq, Roque, Roques, etc. Cette méthode ingénieuse a déjà donné des résultats intéressants.

MARCHAL PAUL. 154e-8, pris à Charleroi, Gefangenenlager Darmstadt. » Si l'identité n'est pas absolue, mais probable, on emploie la formule prudente : « Il y a un Marchal Paul », etc. Les fiches ainsi annotées sont enfin transmises aux secrétaires, qui transcrivent les renseignements trouvés sur des formules *ad hoc*. En cas de décès, les communications aux familles ne se font pas par cartes postales, mais par lettres dactylographiées, sous enveloppe, avec une formule de sympathie et de respect.

Ce double courant de réception et de transmission de renseignements, que l'on pourrait appeler le rôle passif de l'Agence, s'il ne nécessitait un tel déploiement d'initiative et de volonté agissante, ne constitue qu'une des faces de l'œuvre. Elle a été conduite aussi à prendre un rôle actif et à solliciter directement des renseignements auprès des autorités compétentes. Ces enquêtes, qui portent presque toutes sur des cas individuels, sont généralement entamées à la demande des familles. C'est une identité qu'il s'agit d'établir : « J'ai appris qu'un certain Jean Martin est prisonnier à Soltau. S'agit-il de mon fils Jean Martin, du 27e de ligne, disparu à Dieuze ? » On vérifie et on répond : « Non, c'est Jean Martin, du 3e génie, fait prisonnier en Argonne. » Des parents, au décès d'un soldat en captivité, désirent savoir quels secours religieux lui ont été offerts, quels soins ont été donnés à sa sépulture, quels objets personnels ont été recueillis (1). Une famille inquiète sollicite des nouvelles récentes et précises sur l'état sanitaire d'un blessé. On a découvert dans un camp des camarades appartenant à la même unité qu'un disparu et on demande à les faire interroger sur son sort... Mais l'enquête la plus fréquente porte sur le retard de correspondance.

En principe chaque prisonnier peut écrire deux lettres et quatre cartes par mois.

En pratique cette régularité est loin d'être atteinte. Avec les camps démesurés que, dans leur manie du kolossal, les Allemands se plaisent à édifier, les retards de la censure augmentent dans les mêmes proportions. A Munster, en Westphalie,

(1) L'Agence a créé un questionnaire dit *Todesfall*, répandu à profusion dans les camps et les lazarets, et qui lui revient souvent dans la huitaine du décès avec signatures, cachets, etc. Ce n'est pas l'acte d'état civil lui-même, mais dans certains cas la pièce peut y suppléer provisoirement, notamment pour recevoir des secours du Ministère de la guerre.

où l'autorité militaire a concentré plus de 35.000 hommes, — la population d'un important chef-lieu de département, — les interprètes ont été rappelés en novembre 1915, et pendant trois mois, des montagnes de lettres écrites par les prisonniers se sont accumulées au camp. Au retour des interprètes, en janvier 1916, on a paré au plus pressé, et, pour donner satisfaction aux réclamations incessantes de l'Agence, on a fait partir les lettres et les cartes les plus récentes. Mais celles des mois précédents n'ont pu être écoulées que peu à peu.

Il arrive aussi fréquemment que, de ces grands camps, les prisonniers sont envoyés en détachement dans les camps annexes dits de travail, peu redoutés lorsqu'il s'agit d'occupations agricoles, mais abhorrés quand on y oblige les militaires à travailler dans les mines, dans les usines, dans les ateliers de munitions (1). Les récits les plus tristes circulent sur les malheureux emmenés dans les usines et qui ne reviennent plus auprès de leurs camarades. Mais leurs lettres n'en passent pas moins par le camp principal pour être soumises à la censure et s'en trouvent retardées d'autant. L'Agence ne manque jamais de faire une enquête sur chaque réclamation. Sa démarche auprès du commandant du camp a généralement pour résultat de déclancher automatiquement une lettre directe du prisonnier à sa famille. Simultanément arrivent, à Genève, une lettre du commandant disant : « Un tel se porte bien, il écrit régulièrement », ainsi qu'une lettre de la famille faisant savoir qu'elle a enfin reçu des nouvelles et priant de cesser les démarches. La plupart du temps, le prisonnier s'étonne : « Je n'y comprends rien. J'ai cependant écrit chaque semaine ! » Oui, mais que sont devenues les cartes? A un contrôle statistique dressé par l'Agence et établissant des écarts de trois semaines ou d'un mois entre les dates inscrites par les prisonniers, les timbres au départ du camp et les timbres à l'arrivée à Genève, le gouvernement allemand s'est contenté de répondre que les prisonniers se trompaient eux-mêmes de date, mettaient un mois pour un autre ou antidataient volontairement leurs lettres pour excuser leur négligence à écrire (2) !

(1) Interpellation du député Liebknecht au Reichstag, le 28 avril 1916.

(2) L'Agence a constitué au début de 1916 une collection de vues photographiques des camps de prisonniers en Allemagne, Angleterre, Autriche, France, Japon, Russie, Serbie et Turquie, qui sont adressées sur demande aux familles et d'office aux Croix-Rouges des pays intéressés. En outre, depuis le 22 janvier 1916 une

Tout le travail d'enquête qui se fait en Allemagne et en territoire envahi sur des demandes venues de France se reproduit dans l'ordre inverse, c'est-à-dire en France, sur des demandes venues des prisonniers ou des territoires occupés par les armées allemandes. C'est un prisonnier qui écrit : « Mon frère est en France, dans tel régiment. Est-il au dépôt, au front, ou lui est-il arrivé malheur ? » Et l'on se met en quête, on écrit au dépôt, au Ministère de la guerre, on suit la piste du soldat, qui bien souvent a changé de régiment, et l'on peut donner des nouvelles réciproques aux deux frères auxquels des règlements sévères interdisent de s'écrire. C'est une famille française habitant la Belgique ou les départements envahis qui s'inquiète sur le sort d'un fils dont elle n'a pas de nouvelles depuis la mobilisation. Et les recherches se font simultanément dans les dépôts régimentaires et sur les listes de prisonniers, de blessés et de décédés.

Si nous ajoutons qu'à ces enquêtes, sollicitées par les intéressés, viennent se joindre celles que l'Agence ouvre d'office, chaque fois qu'elle le juge utile, par exemple quand les journaux allemands mentionnent la reprise d'un évadé, quand les communiqués Wolff signalent la chute d'un avion, nous aurons fait comprendre que son rôle actif égale peut-être, sinon en étendue, du moins en effet moral, son rôle passif. Quant aux grandes questions d'ordre général, — rappel des belligérants aux conventions stipulées par les conférences internationales d'avant la guerre, invocation à l'humanité en faveur des non combattants, des grands blessés et des malades incurables dont la tâche est définitivement terminée sur les champs de bataille, — elles sont uniquement du ressort du Comité international de la Croix-Rouge, dont l'Agence n'est que la filiale, mais que la reconnaissance de milliers de prisonniers et d'affligés dans le monde entier confond avec son œuvre généreuse sous le vocable unique de Croix-Rouge de Genève.

C'est aux héritiers directs des Genevois de 1863 : général G.-H. Dufour, Gustave Moynier, Dr Louis Appia, Henry Dunant, Dr Th. Maunoir, fondateurs de la Croix-Rouge, que revient la noble tâche de faire entendre la voix de la justice

revue hebdomadaire : les *Nouvelles de l'Agence internationale des prisonniers de guerre*, publie tous les renseignements susceptibles d'intéresser les familles des prisonniers groupés par nationalités.

et de la clémence au cours de la plus terrible conflagration des temps modernes. C'est cette phalange de grands citoyens d'un petit pays, dont les noms appartiendront demain à l'histoire (1), qui agit vigoureusement auprès des belligérants à chaque violation des conventions internationales. Quelles réclamations n'a-t-il pas fallu pour obtenir le rapatriement d'une partie du personnel sanitaire, retenu prisonnier contre tout droit des gens, pour faire lever ces terribles camps de représailles, où les Allemands envoyaient de préférence les intellectuels, les fils de famille, les « mains blanches », comme ils disaient ! Le gouvernement germanique les avait installés dans des marais, où les prisonniers travaillaient les pieds dans l'eau et avaient jusqu'à cinq kilomètres à faire à pied, quatre fois par jour, pour se rendre du campement au chantier, — vingt kilomètres de marche en sus du travail journalier ! Ces mesures avaient été prises pour impressionner les familles françaises et, sous l'influence de l'opinion publique, déterminer le gouvernement à fermer les camps du Dahomey où étaient internés les prisonniers allemands faits dans le Togo, tant l'Afrique fait peur aux imaginations germaniques qui rêvent d'atrocités sans nom ! Pour faire pression en France, les commandants des camps de représailles encourageaient leurs martyrs à se plaindre dans leurs lettres. Mais ceux-ci éventaient la ruse et écrivaient par des moyens détournés : « Ne vous effrayez pas, nous nous moquons d'eux. Quand ils nous disent de planter un chou, nous nous mettons deux : l'un fait le trou, l'autre coupe la racine pour que le chou crève. Quand ils nous disent de curer leurs canaux, nous faisons des barrages et nous leur prenons leurs poissons. » Il n'en est pas moins vrai que ces camps constituaient une mesure de cruauté sauvage que le Comité a fait supprimer, en même temps qu'il obtenait du gouvernement français l'internement en Algérie des prisonniers dits du Dahomey.

Pour la correspondance des prisonniers, aussi bien que pour celle des habitants des régions envahies, le Comité n'a pas non plus cessé d'agir. Mais nulle part son action ne s'est affirmée

(1) Voici la composition du Comité : MM. Gustave Ador, président ; Edouard Odier, Edouard Naville, Ad. d'Espine, vice-présidents ; Ad. Moynier, trésorier ; Paul Des Gouttes, secrétaire général ; F. Ferrière, Alfred Gautier, Horace Micheli, Edmond Boissier, Fréd. Barbey, membres.

plus nettement et n'a exercé une plus heureuse influence que dans les visites des camps, dont les premières ont été exécutées en décembre 1914, par MM. G. Ador et Dr F. Ferrière en Allemagne, en janvier 1915 par les délégués Ed. Naville et Victor Van Berchem en Grande-Bretagne, lieutenant-colonel C. de Marval en France, conseiller national A. Eugster en Allemagne. Depuis lors, l'envoi des délégations s'est continué à intervalles réguliers : mission de Marval en Algérie et Tunisie, Eugster en Allemagne (février), de Marval au Maroc (avril mai), de Marval et Eugster en France (mai-juin) ; G. Ador, Dr F. Ferrière et Dr de Schulstren-Schindler, en Autriche-Hongrie ; Dr A. d'Espine en Italie (octobre) ; Naville et Jacques Martin, en Angleterre (décembre) ; A. Vernet et R. de Muralt en Tunisie, P. Schazmann et O.-L. Cramer en Algérie (janvier 1916). Au moment où nous écrivons (mai 1916), les délégués Blanchod et Speiser, qui ont visité le Maroc en décembre et janvier derniers et rapporté une relation de 120 pages minutieuses et précises, reviennent d'Allemagne où ils ont visité des camps de marais, des mines de potasse, de lignite et de houille, des usines métallurgiques employant des prisonniers, tous les points qui préoccupent le plus l'opinion. Mais le gouvernement allemand, qui invite les journalistes neutres à descendre jusque dans les tranchées de première ligne, a prétexté des raisons militaires pour refuser aux délégués de la Croix-Rouge l'accès des départements envahis. L'impartialité absolue des délégués, la haute conception qu'ils ont de leur mission charitable, sont de sûrs garants de la sincérité de leur enquête. Encore aura-t-il fallu que les autorités militaires allemandes les aient laissé circuler à leur gré, comme le gouvernement français a fait pour les délégués au Maroc, et interroger les prisonniers sans témoins (1).

Enfin le rapatriement des grands blessés, l'internement en Suisse des tuberculeux et des grands malades, sont des questions qui ont germé pour la première fois au sein du Comité international. Certes l'entente a été longue à se faire, l'Allemagne entre autres prétentions entendant envoyer en Suisse homme pour homme, alors que la France, après de

(1) Voir, sur les circonstances qui ont accompagné la mission Eugster en Allemagne, les articles de presse et le récent livre de Gaston Riou, rapatrié : *Journal d'un simple soldat. Guerre. Captivité.*

minutieuses enquêtes, ne trouvait en tout que cent cinquante tuberculeux allemands dans ses camps ou ses hôpitaux, tant l'état sanitaire était satisfaisant! Mais l'accord a fini par se conclure. Une grande pensée humanitaire a été réalisée par les efforts communs du Gouvernement fédéral suisse et du Saint-Siège, rapprochant et réconciliant, si l'on ose dire, pour cette œuvre de miséricorde, Genève et Rome (1). *Inter arma caritas.*

H.-E. CLOUZOT.

(1) Voir dans la presse les comptes rendus de la visite du président G. Ador au Pape Benoît XV.

LA TRAHISON
DU CAPORAL ARISTIDE LEMIEUX[1]

—

La pluie avait tourné au grésil, et le grésil à la neige, qui gelait au fur et à mesure qu'elle tombait. Après une bête de nuit passée à creuser la boue gelée et à plâtrer avec, nous nous tenions sous les armes un peu avant l'aube ; et c'est alors que ces maudits minnenwerfers se mirent à nous envoyer leurs saucisses. C'était le jour, je ne sais pas si vous vous en souvenez, mon capitaine, où le sergent Mallet et le pauvre petit Giraud furent mis en capilotade par l'une d'elles. Notre parapet n'était pas des plus solides à cet angle-là ; cette marne de Picardie, lorsque le temps est humide, ressemble bien plutôt à de la pâte jaune à chaussures qu'à de la bonne et honnête terre, et les pluies continulles avaient causé pas mal d'éboulis. A sept heures on eut le jus et je m'en allai me pagnoter. Il s'en fallut bien d'une heure avant que je dorme, à cause du froid, quoique j'avais le dos collé au gros coquin de corps de ce sacré Lemaire. Mais une fois parti pour la gloire, voilà que je me mis à rêver. (Je crois bien qu'on rêve toujours quand on dort, c'est-y pas votre avis, mon capitaine ? quoique ce soit rare, après cela, qu'on se souvienne de ce qu'on a rêvé). Je me trouvai avec une peau d'ours pelée sur la bobine, habillé tout de morceaux de drap en loques, rafistolés de ficelle et de bouchons de paille. Je peux vous certifier que l'uniforme à quoi

(1) Voici la traduction d'un conte paru tout dernièrement en Angleterre, et qui donne la mesure de ce que pense l'élite intellectuelle chez nos alliés. Mr. C. R. L. Fletcher, ami personnel de Mr Rudyard Kipling, et qui a collaboré à certaines de ses œuvres, fait entendre ici un diapason tellement en harmonie avec le nôtre, que j'ai accepté volontiers de traduire ces pages qui peuvent à tant de titres intéresser le lecteur français. — L. F.

cela ressemblait, personne n'eût su le dire. Le tout par-dessus des bottes en gâchis gelé, et dans les bras un flingot de sacrée antiquité ! Je savais, sans qu'on me l'eût dit, que j'étais puni de peloton. Je regardais par-dessus la berge d'une rivière qui avait grossi et qui charriait de grands blocs de glace. Pas chaude, je vous le certifie, l'aube qui se levait sur les plaines de neige. Quelques groupes de pins décharnés se dressaient le long des rochers qui formaient les berges de la rivière, et des bois de ces mêmes pins semaient l'étendue de neige, de l'autre côté. Mes pieds me disaient que depuis un temps immémorial dans le passé je bouffais les lieues sur les lieues ; et j'avais littéralement le ventre dans les talons.

Dans ma tête, où le travail se faisait très clairement, j'avais la souvenance continuelle d'un champ de bataille sans fin, couvert de morts et de chevaux couchés de façon ridicule sur la neige ; de canons abandonnés, avec des festons de neige d'un pied d'épaisseur sur le chiffre de l'empereur à la culasse, le bois des caissons défoncé pour faire du feu ; de quelques chevaux survivants qui mordillaient au passage à même le chaume des misérables cabanes que nous dépassions ; de cadavres à demi dévorés ; avec quelque part au fond la présence ou la certitude de grands loups gris, les seuls habitants gras de tout cet univers de blancheur et de famine, car ils vivaient sur... nous !

Je vous certifie que ce que je voyais ainsi dans ma tête aurait fait la fortune d'un cinéma. Car dans les bois, de l'autre côté de la rivière, je savais que l'ennemi avait du canon, qu'il ne se donnait même pas la peine de cacher. De temps en temps j'en voyais la lueur, et il y avait des morts couchés sur notre berge. Mais je crois qu'il ne nous restait plus rien pour leur répondre, ou que tous nos canonniers, de façon ou d'autre, étaient aux corvées de pont. Plus loin encore je voyais les Cosaques, leurs lances pointées vers un ciel gris de malheur. On aurait dit qu'ils se dressaient pour nous chercher de l'œil, et puis plongeaient. Je me dis : « Mais c'est dans les tranchées que vous devriez être, imbéciles ! » Sur quoi je me rappelai que le sol était gelé trop profondément pour être creusé et que les prudents Cosaques étaient hors de portée. Je savais que nous essayions de traverser cette satanée rivière, car je voyais sur la rive au-dessous de moi nos pontonniers travailler comme

des enragés à réparer un pont à demi-incendié. Beaucoup d'entre eux étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture, et, des fois, il arrivait qu'un énorme bloc de glace s'en venait en tournoyant et en emportait une demi-douzaine. Comme ces choses-là vous touchent peu dans la vie réelle par le temps qui court ! Mais, dans mon rêve, à moi, leurs cris *Au secours* ! me faisaient frissonner. Et j'éprouvai le besoin de crier *Courage* ! à un vieux brave à moustaches, que je vis emporté par le courant, mais qui, pas bête, se soutenait en se cramponnant à la carcasse gonflée d'un loup mort ; cela me faisait plaisir, en outre, je ne sais pourquoi, de voir que les loups, eux aussi, crevaient, dans un monde où les hommes passaient l'arme à gauche sans qu'on y prenne garde.

Pendant que j'étais comme cela, à réfléchir sur ce qui m'entourait, je commençai à me demander ce que j'avais fait pour être puni ; et voici que le mal de tête qui me tenait lieu de cervelle me dit que j'étais devenu traître à mon empereur ! J'étais maintenant — comment appelait-on cela avant la Révolution? — un philosophe, un *illuminé* — du diable si je sais où j'ai pêché ce mot-là ! — et je me sentais une envie irrésistible de lui communiquer quelques nouvelles, qui non seulement me justifieraient, mais seraient pour lui d'un intérêt capital. Guère de chances, cependant, pour cela !

Non, je serais bientôt fusillé, et, pour dire la vérité, je m'étonnais de ne l'avoir pas encore été. Ma seule consolation était que, quoique je fusse puni de peloton, la croix brillait encore sur ma poitrine. C'était lui qui l'avait épinglée là (était-ce le jour de la Moskowa ? Je ne me rappelais plus bien. — Je savais seulement que je l'avais méritée et reçue), et j'en concluais qu'on n'est pas fusillé pour trahison tant qu'on porte la croix. Cela ne se passerait pas, d'ailleurs, sans la petite cérémonie de quelque dégradation, et j'en profiterais pour donner le champ libre à toutes les idées vraiment étonnantes qui se pressaient dans ma cervelle. J'étais sûr de le convaincre qu'il avait absolument tort, car il suffisait de lui dire....

Mais, bon dieu, que j'avais froid ! plus froid que je n'avais jamais eu durant cette sacrée campagne. Ma parole, je n'envie pas les Boches si c'est ce qu'ils ont à endurer sur le front oriental !

Oh ! pour sûr que je connaissais l'empereur ! Il était par-

tout dans cette campagne. Nous le connaissions tous. Il n'y avait ni chemins de fer, ni quartiers-généraux à cinquante kilomètres à l'arrière. (A vrai dire, je m'étonnais bien un peu qu'il n'y en eût pas.) Et tout à coup il sortit d'une sale petite bicoque, non loin du bord de la rivière — si petit et si gris d'aspect, et tout emmitouflé de vêtements d'hiver, les bras raides de leur épaisseur ! Je le revois encore se hisser non sans difficulté sur un cheval — un cheval gris — et s'éloigner au trot pour aller voir le travail des ponts. Il y avait un autre pont, un nouveau, que l'on était en train de construire plus loin en amont à l'aide d'arbres nouvellement abattus. J'entendis les vivats des pontonniers lorsqu'il parut. Puis il revint et m'aperçut en train de patauger de droite et de gauche dans la boue à moitié gelée, avec mon chargement de ferblanterie sur le dos — ce mousquet devait bien peser vingt kilos ! Il se campa vis-à-vis de moi, et appela par-dessus mon épaule : « Davoust ! » Là-dessus, un petit homme râblé, pourvu d'un gros nez, s'avança vivement.... Oh ! il les tenait, tous ses maréchaux, — comment disent les Anglais? — comme des enfants au biberon. Il parla alors au prince d'Eckmühl, et sa voix me fit frissonner, comme elle faisait toujours. Il dit : « Me reste-t-il donc tant de mes vieux grognards pour que mes officiers puissent se permettre de les tuer sous mes yeux avec des punitions de campagne?... une Croix d'Honneur, encore ! Qui est ce garçon, et quel est son crime? »

« Je m'en informerai plus exactement, sire, mais le colonel Bréard a parlé de quelque chose comme d'intelligences avec l'ennemi, de suspicion de trahison. L'homme devrait avoir été.... »

« Trahison ! » interrompit l'empereur, lequel, en passant, ne laissait jamais personne terminer sa phrase. « Que diable peut bien commettre en fait de trahison un homme de ma Garde dans cette solitude ! Amenez-moi le drôle dans la hutte, tout de suite ; et allez me chercher son sergent, en même temps que vos renseignements. »

De derrière moi sur-le-champ s'avança mon propre arrière-grand-père, qui, en effet, avait été sergent dans la Vieille Garde, et avait fait toutes les campagnes depuis 1809 jusqu'à *ce moment-là*. La grand'mère possédait un portrait qu'elle prétendait toujours être le sien, quoique je suppose qu'en réalité

ce n'était qu'un dessin de l'uniforme. Vous connaissez cela : de longs accroche-cœur bien bouclés, des guêtres et des baudriers énormes, un perpétuel et féroce froncement de sourcils. Je reconnus du coup mon bisaïeul.

Là-dessus je saluai et je tirai à force mes pieds de la glace, en y laissant moitié de la semelle d'un soulier ; puis je fus introduit, bisaïeul en tête, dans la bicoque qui servait de quartier général à l'Empereur. Vous savez qu'en rêve rien ne vous étonne ; aussi, ce ne fut pour moi que rigolo de voir que l'intérieur de la bicoque n'était pas celui d'une de ces huttes aux murs de torchis des bords de la Bérésina, mais la « cagna » de notre propre colonel, aux murs et au sol grossièrement planchéiés, et au petit poêle bien ronflant, dans les tranchées de Picardie !

Pour ce qui est de Napoléon et du sergent Lemieux de la Vieille Garde, c'étaient les mêmes personnages et les mêmes uniformes qu'en 1812, mais ma peau d'ours, à moi, mes haillons et mes bouchons de paille, et ce ridicule fusil à pierre, tout cela s'était éclipsé, avec, en même temps, mon mal de tête et mon sentiment de disgrâce. Revoilà que j'étais le caporal Lemieux du 177e, avec le petit casque casserole anti-shrapnel et la tenue de service bleu-horizon de nos jours. Cela me donna, vous comprenez, un grand sentiment de supériorité, de civilisation comparative.... cela me fit comme si j'avais affaire maintenant à deux enfants qui ont trop grandi, et vis-à-vis de qui il convient de se montrer tout plein d'indulgence. Mais, hélas ! ma croix d'honneur s'était éclipsée aussi. On ne peut pas tout avoir, même dans les rêves.

Nous étions seuls tous les trois. L'empereur s'assit sur l'unique chaise du colon. Nous nous tînmes au garde-à-vous.

« Parlez, sergent Lemieux, dit Napoléon, de quoi cet homme est-il accusé, et qui est-il ? »

« Mon descendant dégénéré, sire », répondit mon bisaïeul. Et, ma parole, il le croyait. C'était un grand bel homme.

« Je n'aime pas entendre parler de descendants, vieille moustache. Le Roi de Rome n'est qu'un frêle enfant. »

« Mon empereur ne se rappelle peut-être pas que j'étais de garde sur la Terrasse cette nuit-là. Les avons-nous comptés un à un, les coups de canon, jusqu'à ce que le cent-unième nous dise qu'il était né ! Mais je n'ai pas oublié l'impérial

pourboire, ni la façon dont il fut dépensé au *Cadran Bleu !*

(C'est vrai, vous voyez, que les grognards avaient l'habitude de lui parler comme les vieux serviteurs dans les anciennes pièces de théâtre.) Il sourit, et moi, profitant de l'occasion, je me mis à dire avec un parfait sang-froid :

« Sire, c'est toute la France que vous avez pour descendants, aujourd'hui. Toute cette tranchée, et quatre cents kilomètres d'autres tranchées de première ligne, et deux mille autres kilomètres de tranchées de seconde, troisième et quatrième lignes, sans compter les boyaux, les billets de logement, les camps de repos, les dépôts, tout cela n'est plein que de vos enfants. »

« Une belle famille, mon brave ! On m'a parfois accusé d'être le père de mon peuple en plus d'un sens, mais je n'avais pas encore imaginé ce...... »

Ici, ses yeux tombèrent sur les murs de la cagna, et il se leva pour les inspecter. Les yeux de mon bisaïeul suivirent les siens, et je crus que ce digne ancêtre allait tomber frappé d'apoplexie sur place. Il se mit à mâchonner je ne sais quelle excuse ou quelle explication, puis y renonça après un ou deux grognements. Après tout, ce n'était pas son affaire ; et comment diable un sergent de la Vieille Garde eût-il pu fournir des explications sur le contenu de la cagna de mon colon ?

Cloués aux planches, entre la photographie d'un château normand et celle de deux bons gros bébés dorlotés sur le sein d'une jolie maman, il y avait trois petits drapeaux, français, anglais et russe, et griffonnés au-dessous les mots :

Vive la République !
Vive le Roi Georges !
Vive le Tsar !

Une superbe couverture de la *Vie Parisienne* représentait un John-Bulldog, un ruban tricolore autour de son cou replet, un bonnet de matelot anglais sur la tête, et une cigarette à la gueule, donnant du feu à une petite Française qui se dressait sur la pointe des pieds pour l'atteindre avec la sienne. Un casque allemand bossué, les rosettes vertes d'un corps saxon aux extrémités de sa jugulaire, était planté de biais par la pointe dans une fente, et on lisait au-dessous : *pour les bouts de cigares et autres menues ordures*. Sur le lit de planches contre le mur du fond traînait un numéro du *Punch* de la semaine

précédente, ouvert sur une caricature du kaiser; à côté se trouvait le *Matin* de la veille. Le téléphone était sur la table; la carte d'état-major, une photographie du champ de bataille et deux autres, prises en aéro, des positions de l'ennemi, décoraient aussi l'un des murs... bref, tout l'attirail ordinaire d'un logement d'officier supérieur était là. Je me payais sans rien dire une pinte de bon sang, tandis que l'empereur passait l'inspection de ces curiosités une à une. S'il était plus en colère qu'étonné, ça, je ne pourrais pas le dire. Mais il étendait la main vers le bouton d'appel du téléphone de campagne (Dieu sait ce qui serait arrivé s'il eût sonné !) lorsqu'il aperçut le chandelier du colon, rien autre qu'une bouteille de Chambertin de 1900, vide.

« Ah, tout pour un verre de ce vin, mon garçon, s'il en reste dans le camp ! » s'écria-t-il.

Le vieux Kriel, l'ordonnance du mess, parut aussitôt, et déposa sur la table de bois blanc une pleine bouteille du vin en question, du beurre, une boîte de caviar de Russie, trois petits pains, et un impérial jambon.

« Des pains de Gamache, aussi vrai que je vis, mon brave sergent ! » dit-il, en me donnant une claque sur l'épaule, et en me faisant du coup monter d'un grade (sur quoi mon bisaïeul prit un air plus farouche que jamais). « C'est donc de ce brave vieil ancêtre que tu tiens que lorsque je suis aux Tuileries, on m'envoie de ces pains-là tout exprès de Picardie chaque matin. »

« Et c'est du jambon d'York, mon empereur », ajouta l'ordonnance du mess, « un cadeau que fait à Votre Majesté le général commandant le corps de cavalerie anglais qui est à notre gauche. (Il dit cela avec emphase, vous comprenez. Quand ce n'est pas que je rêve, Kriel se contente de grogner. C'est un Flamand.)

Napoléon parut estomaqué, et répéta lentement : « Corps... de cavalerie.... anglais... sur la gauche ! » Mais Kriel avait disparu cahin-caha, et la porte s'était refermée sur lui.

« C'est le froid », fit l'empereur, en se tournant vers mon bisaïeul. « Cela produit souvent les effets de l'ivresse; tu as remarqué cela, vieille moustache ? »

Alors je vis mon bisaïeul s'apprêter à faire un énorme mensonge, je vis ce mensonge s'arrêter dans sa gorge, et, pour

ainsi dire, sur tout son visage; et il se contenta de soupirer : « Oui, sire. » Sur quoi l'empereur (il était en train de se déboutonner d'aise à l'idée du déjeuner qu'il allait faire) se mit à rire, et attaqua de bon appétit les victuailles. Il mangea beaucoup, trop vite pour bien digérer, et siffla le vin à grands coups plutôt qu'il ne le dégusta.

Il avait à peine fini de manger qu'il se tourna vers moi et dit : « Excellente attention, mon cher lieutenant ; et je remercie votre colonel, dans les quartiers duquel, je crois, nous sommes, pour la bonne chère, bien que l'après-midi soit peut être un peu avancé pour un déjeuner. Je suis content de voir qu'il a le ruban (la tunique du colon était pendue à un clou contre le mur). Vous me le présenterez tout à l'heure... En attendant, vous avez bon nombre de choses à m'expliquer, capitaine Lemieux : ces intelligences avec l'ennemi, par exemple. Je sais bien que j'ai trouvé parfois prudent de vendre à quelques maisons de Paris des licences pour commercer secrètement avec l'ennemi, mais je n'ai jamais, en tout cas, laissé un journal anglais parvenir à aucune brigade de mon armée. Berthier m'en lit quelquefois des extraits, particulièrement les nouvelles de leur Bourse, et les listes de leurs banqueroutes ; il me raconte que cette liste est encore pas mal longue, quoi que pas aussi longue que l'an dernier. Mais, à votre air, major, on croirait que je ne suis, à l'heure qu'il est, en guerre ni avec l'Angleterre ni avec la Russie! »

Je commençais à me faire au rapide avancement, et je m'étais débarrassé de tout reste de timidité. De plus, avant la fin du repas, il m'offrit un verre de ce bourgogne de première du colon... quelque chose comme on n'en a pas bu, sauf en rêve, depuis une éternité. Je le lampai, et cela me fit parler avec l'aplomb d'un major de plusieurs années de grade :

« Mais nôn, sire. Je crois qu'il s'est passé pas mal de choses depuis que nous jetions un pont, ce matin, sur cette sacrée Bérésina. Le soleil est près de se coucher ; et, si vous voulez bien condescendre à venir jusqu'à la porte et à regarder par-dessus le parapet, tant au nord-ouest qu'au sud-ouest, vous verrez... »

Bong ! un obus s'en vint dans nos fils de fer comme je parlais, et fit voler la boue et les éclats de bois à quarante pieds en l'air ; puis un second, puis un troisième, presque au même

endroit. Le visage de l'empereur se couvrit d'une teinte plus pâle que de coutume, rien que l'espace d'un instant toutefois; mais j'attendis la troisième détonation avant de le laisser franchir la porte. Le bon Boche, vous savez, a toujours la régularité d'une machine dans sa façon d'espacer ses coups et dans le nombre de ses salves. Nos canons ne tardèrent pas à rugir en réponse, et nous pûmes entendre le sifflement de nos obus s'éloigner pendant trois ou quatre minutes. Puis, de nouveau le silence.

« Comme je le disais à Votre Majesté, si elle veut bien venir à la porte, elle verra de petits points noirs dans le ciel... deux groupes d'entre eux à des kilomètres l'un de l'autre; on dirait de petits oiseaux qui volent en lignes. Ce sont les aviateurs, les uns, français, les autres, anglais, qui reviennent de leur reconnaissance du soir au-dessus des positions de l'ennemi : *les poules qui rappliquent au poulailler*, nous appelons cela. Votre Majesté voit que quelques obus éclatent sous ce dernier Anglais. Voilà deux heures qu'il est sous le feu. Sans doute va-t-il avoir à montrer quelques trous dans sa toile ; ils en auront tous. Mais les voici à l'abri ; les flocons de fumée blanche sont tous loin derrière. Je crois que ces types-là sont allés en raid de jonction jusqu'à Saint-Quentin, ou peut-être même Bohain. C'est un service où il y a de la casse, et, chose épatante, c'est que — justement peut-être à cause du danger — cela inspire du respect même à l'ennemi. L'un des nôtres a été descendu dans leurs lignes l'autre jour ; et j'ai entendu dire que le surlendemain, l'un des leurs laissa tomber sur notre aérodrome un message disant que notre vaillant camarade avait été enterré avec les honneurs militaires à Cambrai. Nous trouverons cette tombe-là plus tard, sire. L'un de nos aviateurs, un ou deux jours après, a laisser tomber une couronne d'immortelles à Cambrai pour être déposée dessus. »

Tandis que je parlais, l'empereur se tenait debout à la porte ouverte. Il était arrivé non sans difficulté à tirer de la poche de son habit à basques sa lunette d'approche, et avait essayé de la mettre au point sur les aviateurs. Mais ne pouvant y parvenir il la réempocha en disant : *Peste* ! Alors il regarda — je peux vous assurer qu'il regarda longtemps — à l'œil nu. Mais ou il ne put rien voir, ou il refusa d'en croire ses yeux — rappelez-vous que la nuit d'hiver commençait à tomber. Je

suppose que même un Napoléon, cela ne se transporte pas comme cela d'un coup à travers tout un siècle ; et peut-être bien que tout ce que je disais ne servait qu'à le convaincre que j'étais fou ou que j'avais trop bu. Mon bisaïeul était évidemment du même avis ; mais un sergent en face de son major et... de son empereur doit souffrir et se taire. Le grand homme, au contraire, exprima ses pensées — non pas tant directement à moi qu'à la tranchée et au monde dans lequel il se trouvait — avec une clarté renversante.

Ecoutez, mon capitaine, nous autres des armées alliées, nous croyons savoir ce que c'est que de jurer, quand cela ne serait que pour avoir mutuellement enrichi nos vocabulaires ; eh bien ! ôtez-vous cela de l'idée. Je sais, maintenant, moi, le langage qu'on parlait dans la grande armée de 1812, je le tiens droit de sa propre bouche, et c'était... napoléonique ! Non, je n'eus pas peur ; je me contentai de changer de sujet, et afin de le ramener sur terre, poursuivis :

« Plairait-il à Votre Majesté d'examiner notre nouvelle mitrailleuse? Nous en avons une à l'essai, tout près d'ici, sortant de l'usine des Alliés de Birmingham... »

« Birmingham! » interrompit-il, « c'est on ne peut plus vrai. C'était là que Didier frères achetaient de grandes consignations de ces boutons que mon armée porte... hein? était-ce ce matin? — en Russie. Les chargements sont échangés en mer, et arrivent à Saint-Nazaire dans une corvette américaine. Le gouvernement anglais, qui plus est, n'ignore rien à ce sujet. »

« Je ne me rappelle pas, sire ; mais ce nouveau canon, on l'appelle le *Lewis*, et nous autres le *Louis Dix-Neuf*, ou le *Saint-Louis*, ou parfois le *Fils de Saint-Louis*... ».

Je l'entendis murmurer : « Montez au ciel, (ah, est-ce que c'était, cela, aussi une bévue?) » pendant que nous nous retirions dans l'embrasure de la porte voisine, où le canon Lewis était monté. « Vous voyez, sire, il est pointé à présent pardessus la crête là-bas, sur la route derrière la seconde ligne de tranchée de l'ennemi. Celui-ci se sert rarement de cette route si tôt le soir, mais qui sait ? Il se pourrait que vous en descendiez un ou deux. En général nous ne tenons pas à attirer leur feu à cette heure-ci. Vous n'avez pas à craindre de frapper ce pauvre diable de Saxon qui pend là depuis trois

mois dans leurs fils de fer — on peut le voir par ce petit judas — le canon est repéré de façon à ce qu'on passe par-dessus tout cela. » L'empereur regarda par le créneau d'observation, et se détourna avec une sorte de frisson. Puis il mit son épaule au canon, d'un mouvement raide et gauche, et aligna les mires. J'ajustai la bande. Il pressa la détente. Et le canon gueula cent décharges avant que je pusse l'arrêter pour expliquer que d'ordinaire c'est par salves de vingt-cinq que nous opérons. Ici, alors, ce fut une histoire toute différente. L'officier d'artillerie saisit sur-le-champ toute l'importance de l'arme : « C'est fait », dit-il, lorsqu'il eut épuisé la bande. « Voilà qui est nouveau. Voilà qui est prodigieux! Comment! Avec un outil comme celui-là, vous pouvez faire partir des centaines de décharges à la minute! »

« Et la portée est réglée à un millimètre, sire, repartis-je, pendant qu'il remettait son gant.

Il resta enfoncé dans ses pensées : « Il y a de ces fripons d'inventeurs, dit-il, principalement en Amérique, parfois Anglais transfuges par-dessus le marché, se disant Américains, qui sont toujours à m'offrir de nouvelles inventions, des machines capables de tuer cent hommes d'un coup. Voulez-vous m'en croire, au moment où je quittai Paris, on m'envoya toute une série de dessins d'un bateau qui marcherait sous l'eau au moyen d'un mouvement d'horlogerie. »

« Et resterait au fond de la mer une journée ou approchant, dans le voisinage d'un port ennemi? Et puis reparaîtrait tout-à-coup à la surface pour envoyer.... »

« J'appelle tout cela des idéologues... mais ce canon? ce Saint-Louis? C'est un merveilleux instrument. Ai-je eu tort de rejeter les inventions? Bah, ne me parlez pas de cela! Ne sont-ce pas mes vieux grognards (ici il pinça l'oreille à mon bisaïeul, qui devint rouge de plaisir) mes meilleures armes? »

« Sans doute, sire, et ils le seront toujours, comme nous nous en apercevrons quand nous allons donner la chasse à ce kaiser. Mais, en attendant, ce kaiser-là est tellement expert en toute espèce d'engins diaboliques, et si ignorant de la courtoisie dans une guerre civilisée, qu'il faut que nous...

« Colonel Lemieux » — je saluai profondément devant ce nouvel avancement quelque peu en retard, — « vous continuez à me parler de *l'ennemi* et du *kaiser*... mais vous de-

vez bien savoir que le seul vrai César, c'est moi. Qui donc se permet de singer ainsi mes façons? Et qui diable est à cette heure mon ennemi, si, comme vous l'affirmez, je ne me trouve plus en guerre avec l'Angleterre ou la Russie? S'agirait-il encore, par hasard, de mon ridicule beau-père? Je n'en serais pas autrement surpris, car je ne me fie guère à ce grand chimpanzé de Metternich; Caulaincourt, en outre, est tout à fait contre lui. Peut-être bien que je n'ai pas suffisamment écouté le conseil de Caulaincourt. Ce matin, le roi de Saxe était mon plus fidèle allié; mais, à en juger par l'usage qu'ici vous faites de ses casques, il semblerait avoir tourné casaque. — Je suppose que ces sales Prussiens, comblés par moi de bienfaits — pardieu, colonel, je les laisse garder la Silésie! — se sont retournés aussi? »

Il y avait là maintenant un nouveau Napoléon — non plus l'artiste en fait d'artillerie, ni le sceptique qui méprise les idéologues. Une lumière commençait à se faire en lui. C'est pourquoi je lui dis :

« Ma foi, sire, j'ignore pour ce qui est des bienfaits; mais vous ne serez pas sans trouver ici quelques-uns de vos enfants, qui pensent que vous avez commis une erreur en n'exterminant pas ces Prussiens lorsque vous les teniez à votre merci en l'an VII. *Qui fuit rana nunc est rex.* » (Où diable avais-je bien pu pêcher cette citation-là? Elle me vint d'elle-même, et Napoléon sourit, ce qui me fit croire que pour lui elle avait un sens.)

« Oui, mais la situation présente? » demanda-t-il.

« La voici, répondis-je. Ces soldats bleu-azur, les vôtres, combattent ce soir dans la plus étroite alliance avec vos deux ennemis de ce matin contre une Allemagne recente qui grogne (mais combat aussi, oh! pour cela, Dieu oui, elle combat!) sous la férule du roi de Prusse, lequel a usurpé non seulement le titre unique de Votre Majesté, mais quelque chose comme quatre des plus riches départements de France. Le roi de Saxe et les autres rois allemands (qui tous doivent leurs couronnes de strass à la faveur de Votre Majesté), sans parler du petit-fils de votre plus ou moins impérial beau-père (un vieux monsieur de quatre-vingt-cinq ans, qui devrait en savoir davantage) sont soit les dupes de la Prusse, soit ses tremblants esclaves. Et nos bons amis les Anglais sont venus nous

aider à les mettre dehors. Ecoutez, sire, à pas quinze mètres de ce canon vous pouvez entendre le fantassin Dusaulx, de mon ancienne compagnie, étudier *Tipperary* sur l'ocarina; c'est un *hymne* anglais — mais le voilà qui y a renoncé — il s'en tire mieux avec *Auprès de ma Blonde*. Ah, maintenant, c'est la *Marseillaise!* »

« Je ne suis pas très musicien », fit l'empereur. Pas plus, à vrai dire, ne l'était le collègue à l'ocarina. Mais c'était l'idée que j'essayais de faire venir; et je voulais le faire en douceur, car cela avait l'air de le blesser, et je me sentais envahi d'une grande pitié lorsque mes yeux se portaient sur sa tête si noble. Mon Dieu, quelle tête c'était, même dans son rêve ! Et, en effet, il commença à se faire à l'idée que son monde avait subi quelque grand changement.

« Vous me donnez là matière à penser, général (sa tête s'abaissa étrangement, tandis qu'il se mettait à arpenter le plancher de la tranchée, les mains croisées derrière le dos. Il paraissait maintenant usé par l'âge, et ses mots venaient lentement et un à un, plus pour lui-même que pour moi), matière à beaucoup penser... la *Marseillaise ?* Mais je l'ai interdite... ce matin même n'ai-je pas dit : « Tais-toi, canaille ! » à un brave en train de la fredonner... avais-je donc tort !... »

J'aurais dû vous dire, mon capitaine, qu'à peu près à ce moment-là mon bisaïeul avait disparu; ou, pour parler plus exactement, il me semblait que moi et lui ne formions plus qu'un, que sa personnalité s'était fondue dans la mienne, ou la mienne dans la sienne — cela ne se passe-t-il pas souvent comme cela dans les rêves ?

Puis, il poursuivit : « Et Caulaincourt ? Celui-là m'aime, je le sais ; oui, et c'est le seul de la vieille souche qui m'aime réellement. Vous savez ce qu'il est toujours à me dire, Lemieux ? Comment il ne cessa, en outre, de m'assassiner de ses conseils durant tout l'an XI ? »....

« Pardon, sire, ce matin je n'étais que sergent — ou n'était-ce que simple fantassin ? — Je ne peux me rappeler le nom de M. de Caulaincourt... » (Vous comprenez, je me sentais le — comment appelez-vous cela ? — oui, le diplomate, qui écoute les rois causer pour les prendre au piège.)

« Bah ! Je vous dirai donc que le marquis me suppliait de chercher un arrangement avec la Russie... *Notre alliée natu-*

relle, c'étaient ses propres termes — n'avait-il pas raison après tout, mon ami ? Mais Alexandre est vendu à l'Anglais, j'en tiens la preuve absolue... Oh, mais j'oublie, j'oublie... vous parlez de l'Angleterre comme mon alliée aussi... »

« Et sauf le respect que je dois à Votre Majesté, m'écriai-je, la plus solide, la plus chère, la plus indispensable des alliées (il n'y avait plus, maintenant, qu'à mettre les pieds dans le plat, vous comprenez). Rien qu'un million à peu près d'entre eux en ce moment sur le sol français ; ils déclarent avoir près de trois millions d'hommes sous les armes, et j'espère que c'est vrai. »

« Gascon ! Trêve à tes millions, admettons vingt mille... Et ils peuvent se battre, alors ? Se battre sur terre ? Avec de l'élan ? »

« Pardon, sire, je n'ai pas une goutte de sang gascon dans les veines. Je suis de Tours (vous voyez que je commençais à m'échauffer un brin, et que peut-être je parlais avec trop peu de respect), simple marchand de vin, un citoyen de Tours. J'ai été appelé sous les drapeaux comme réserviste au début de cette campagne, et n'ambitionnais même pas les galons de caporal, jusqu'au jour où mon capitaine me proposa pour eux après que sur l'Aisne notre bataillon eut reçu un sale coup de tampon. Je ne prétends pas dire que j'aime la bataille pour la bataille, sire, tout fier que je sois du nouveau grade que Votre Majesté m'a octroyé. Mais, ces Anglais, je vous dirai qu'ils se battent comme des tigres. Ce sont, bien entendu, des fous ; peut-être bien que vous-même, sire, les avez pris pour un peu toqués dans votre temps — ce sont les gens les plus insouciants, les plus joyeux de la terre, et ils tournent tout en plaisanterie ; ils n'ont rien de nous autres, sérieux Français. Mais pour ce qui est de se battre, bon Dieu ! Pendant la retraite, alors qu'ils n'avaient rien, ni obus, ni cartes, ni vivres, ni canons, à peine des cartouches, et que les Allemands avaient de tout, ils tinrent entre l'ennemi et Paris jusqu'à ce que des bataillons entiers, des brigades entières d'entre eux, fussent balayés, se battant jusqu'au dernier homme. Allons donc, sire, ils valent presque le meilleur d'entre nous ! Qui est-ce qui connaîtrait les Anglais mieux que moi ? Il y avait un artiste de Londres — nous nous étions rencontrés au café, rue des Fossés, un soir d'été, il y a de cela sept ans. Il

avait un accent du diable, mais il bavardait assez couramment, et il me raconta pas mal de choses sur son pays ; le lendemain, nous nous rencontrâmes de nouveau à Azay, où il alla à bicyclette voir le fameux sculpteur — j'oublie son nom — qui était en train d'exécuter des travaux dans le château restauré ; c'est propriété nationale, maintenant. La bourgeoise et moi y étions allés aussi, par le train, dans nos plus beaux atours, vous comprenez, sire ; et nous déjeunâmes tous ensemble au *Grand Monarque ;* le petit André n'était alors qu'un poupon de deux ans, et cet artiste anglais, Smith, le promena toute une demi-journée sur ses larges épaules. Le résultat fut qu'il vint loger chez nous, rue Grosse-Tour, et y resta deux mois, à courir partout sur sa machine pour dessiner dans les églises et les châteaux. Depuis ce temps-là nous ne nous étions jamais rencontrés (mais il m'écrivait toujours de Londres des lettres extravagantes), lorsque je le vis qui s'en revenait sur ce pont de la Marne, à Saacy — notre avance venait de recommencer — monté sur une mule de transport ; il avait la tête nue, quoique entourée d'un bandage plein de sang, mais je le pigeai du coup. J'obtins la permission de quitter les rangs une minute et courus à lui. Il me fit le plus joyeux accueil. « Hullo, mon vieux Best-man ! » (c'est la traduction anglaise de mon nom, sire), qui aurait pensé vous voir ici ? Comment ça va donc ? Comment va Madame ? Mes amitiés à André. Si vous trouvez une oreille quelque part sur le bord de la route, un peu avant d'arriver à Montreuil, c'est à moi, vous pourriez me l'envoyer par la poste. Impossible de m'arrêter en ce moment. Chargé d'un message pour l'état-major de brigade. Poursuivez votre route, mon vieux, ou vous serez mis aux arrêts. Goodbye. » Ce n'est pas un soldat, mon empereur. Il venait d'arriver pour se battre, en partie par amour de la France, mais surtout pour le plaisir de la chose, comme des milliers d'entre eux. Je n'ai jamais su quel grade il a dans l'armée anglaise, et j'étais trop ému pour regarder l'insigne qu'il portait sur sa tunique — peut-être n'est-ce qu'un de leurs agents de liaison — en tout cas, pour brave, il l'est. »

L'empereur écouta cette longue tirade avec patience, quoique d'un air à demi incrédule, puis poursuivit :

« Et leur flotte? couvre-t-elle encore toutes les mers? Balaie-t-elle le commerce du monde? Chasse-t-elle les bons neutres

(dont la France a pour elle les cœurs, mon ami), les chasse-t-elle des mers ? Fait-elle fi du droit des gens ? »

« Sire, leur flotte accomplit des tas d'excellentes choses, soyez-en sûr, mais nous n'en connaissons pas le détail ; ils n'en parlent d'ailleurs pas, car nous n'avons nul besoin que cette crapule de Guillaume, là-bas, le connaisse, pas plus que son infâme Tirpitz. Vous n'en trouverez pas un mot dans le *Matin*, pas plus que dans le *Times;* par contre, ces journaux sont remplis de tous les faits et gestes de la grande flotte de Guillaume, particulièrement de ses sous-marins, et de tous les pacifiques bateaux marchands, navires de passagers, et neutres, qu'ils envoient au fond de la mer sans avis préalable. Mais des flottes anglaise et française, pas un mot. Nous ne pouvons d'après cela que former des conjectures sur... les mines et releveurs de mines, les monitors et les filets, et... et les petites sonnettes qui tintent. Pardieu, la mer a ses grands silences ! Pourtant, ces choses à propos de ce que vous demandez, et que la flotte anglaise pourrait faire aisément, elle ne les fait pas ; la France peut avoir pour elle, comme le dit Votre Majesté, le cœur des neutres, mais l'ennemi a pour lui leurs poches ; et le gouvernement anglais craint tellement d'offenser le moindre de ces neutres (il y a, en outre, de jolis cocos parmi eux, ma parole) qu'il ne *laissera* pas ses navires faire ce qu'ils pourraient faire. Et le résultat, c'est que le commerce du monde continue de se déverser d'Amérique en Allemagne par le Danemark, la Hollande et la Suède. Il y a aussi des politiciens, et des financiers, qui.... »

« Je ne comprends pas cela, général. Hier, lorsque je combattais contre ces insulaires que vous dites maintenant être mes meilleurs alliés, ni moi ni eux ne nous cassions la tête pour les cris de quelques boutiquiers neutres, qui trouvaient toujours quand même le moyen de se remplumer aux dépens de nous deux. »

« Pas plus que je ne le comprends moi-même, mon empereur. Car, jusqu'à aujourd'hui, tout mon métier consistait à tenir prête mon escouade pour l'inspection du sergent, à voir que leurs Lebels soient en bon état, et à diriger leur feu sur les Boches. »

« Qu'est-ce que c'est que cela, qu'un Boche ? » demanda l'empereur à son général.

Je le lui appris. Pas un maréchal de France n'eût pu le faire mieux. Je lui appris pas mal de choses dont je vous fais grâce, mon capitaine, vous qui les connaissez aussi bien que moi. Il fut frappé, prodigieusement frappé, de quelques-unes de ces choses-là. Et il fit une remarque qui reste profondément gravée dans ma mémoire, toute question de rêve à part, ce rêve obscur que je vous raconte si mal : « Il n'est rien que je ne pourrais faire avec la France derrière moi, dit-il, et j'ai déjà fait beaucoup. Mais vous me parlez de choses que je ne *pourrais* me résoudre à faire, et ne voudrais pas faire, non pas, quand il s'agirait de l'empire de l'univers. Appelez cela Dieu, appelez cela mon Etoile, appelez-le comme il vous plaira — j'eusse tué l'âme de la France en faisant de pareilles choses ! »

Je l'entendis qui disait cela très posément, très lentement, la tête baissée presque jusqu'à toucher la poitrine — dans le crépuscule imprégné de l'odeur de chlorure de chaux.

Soudain il éleva la voix : « Lemieux ! »

« Sire ? »

« Que fait ce pape en ce moment ? M'a-t-il, lui aussi, abandonné ? »

« J'ai le regret de dire, mon empereur, que le Saint Père se contente de faire entendre de temps en temps un petit pleurnichement — on appelle cela, je crois, une encyclique — en faveur d'une paix immédiate. On croit, parmi nous, qu'il n'est pas plus sincère que cela. Mais il pleure .. oh pour ça oui, il pleure !... sur la destruction de Reims et d'une douzaine d'autres magnifiques églises françaises. On remarque qu'il ne fait pas mention de Jeanne d'Arc, qui est aujourd'hui notre sainte nationale, sire ; mais il est vrai que Rome ne l'a jamais eue en goût. En somme, nous ne pouvons supposer qu'une chose, c'est que les Prussiens, en puants Luthériens qu'ils sont, ont promis au Saint-Père de lui rendre sa bonne ville de Rome et tout son empire temporel d'autrefois ; aussi le vieux renard ne jette-t-il qu'un semblant de pleur sur la destruction de la Très Catholique Belgique, et sur le viol et le meurtre des femmes et des enfants belges, par quoi cette campagne commença. Ainsi que j'ai eu l'honneur de l'expliquer à Votre Majesté, l'ennemi continue à se livrer à ces aimables pratiques.. »

Alors je lui donnai quelques autres détails sur le travail des Boches. C'était curieux de le voir, le Corse, littéralement recu-

ler en écoutant, presque comme un enfant à qui l'on fait du mal. Il ne se livra, cependant, à aucun commentaire, et se contenta de dire, lorsque j'eus mis fin à mon exposé :

« Vous admettrez, général, que jusqu'alors j'ai su la façon de mettre les prêtres à leur place? »

« Et peut-être même, des fois, trop catégoriquement, Sire, si j'ose dire. Je suis un tantinet libre-penseur moi-même, au moins en temps de paix, quoique la bourgeoise — elle est de Rocamadour, en Périgord, sire, — elle soit bonne catholique, mais il faut être juste; nous avons beaucoup de jeunes prêtres qui combattent, pour la France, aujourd'hui; ils font d'excellents soldats, et ont aussi leur utilité après une bataille. Mais je ne crois pas que lorsque viendra la paix, nos catholiques français aient grand commerce avec ce vieux Tartufe enfariné du Vatican. Il est ce que mon Anglais, Smith, appelait *finish*. Qu'est-ce que penserait Votre Majesté d'un pape français privé — à Reims, par exemple? Nos alliés n'en ont-il pas un à Cantorbéry? »

L'empereur grommela : « Ah, cette prêtraille !... Oui, j'ai commis des erreurs... trop d'erreurs. Mais c'est un vrai nid de guêpes que cette prêtraille, qu'on l'appelle Rome ou Reims. Peut-être le Roi de Rome, s'il vit, saura-t-il mieux s'y prendre à leur égard que moi. »

Or, que diable, pouvais-je, embrouillé dans les siècles et les promotions sur promotions, répondre à cela? Je ne pouvais certainement pas faire mention de l'Italie. Aussi je me tins coi ; et bientôt, comme la nuit d'hiver se faisait plus noire, ses pensées revinrent au point principal. Je l'entendis murmurer : « Mais une alliance anglaise ! Quel rêve !... la terre et la mer... le monde à se partager... Oui, mais à trois, paraît-il, avec Alexandre aussi. Ma foi, il est bon, quoique toujours à la merci de quelque femme... ces Impératrices mères sont le diable en personne, dans cette Russie, savez-vous cela, Lemieux? Une alliance anglaise! Oui, et l'Italie purgée de ces stupides gens de ma femme, aussi bien que des prêtres et des Espagnols! L'Espagne? cet âne de Joseph? Bah! il faut qu'il marche, cet âne de Joseph... oh, j'ai commis erreur sur erreur... Mais j'ai aimé la France... La France se contentera-t-elle des bornes de l'ancienne Gaule? Sûrement, cela suffit ?... »

« Sire, interrompis-je, il y a longtemps que la Belgique, et

aujourd'hui plus que jamais, a justifié de droits distincts ; vous vous rappellerez que je vous ai raconté ce que son peuple a enduré... »

« Quoi ! faut-il que je cède Anvers ? Mais, faites comme vous voulez ; je me fais vieux, M. le maréchal, bien vieux. Je crains que tous, vous ne pensiez que j'ai trop aimé la guerre... et c'est peut-être vrai. Ce que je désire maintenant, c'est donner la paix au monde... Qu'il en soit comme vous voulez... Je sais que tous mes maréchaux disent la même chose que vous ; ils veulent réduire leur dernier ennemi en poudre, et puis retourner à leurs femmes, et à leurs dotations. Où est votre dotation, Lemieux ? Je me fais vieux, et j'ai oublié. »

« Cela m'est parti de la mémoire aussi, Votre Majesté ; c'est vrai que je pourrais m'en tirer avec quelques hectares de plus, ajoutés à ma petite vigne sur la côte derrière Saint-Symphorien ; mais la terre coûte cher là-bas. »

Sans écouter cette modeste requête, il rentra dans la cagna et s'assit d'un air de lassitude sur le lit de planche, les mains dans ses poches, les yeux baissés sur la poitrine. Puis il se remit à parler lentement : « Faites à votre guise... (Dieu ! que n'a mis de côté ce coquin de Masséna ! Des millions et des millions !) Roulez cette vieille carte, Lemieux (il désigna du doigt la carte d'état-major clouée au mur). Je crains bien de ne pas vivre pour voir la nouvelle ; mais le Roi de Rome, lui, saura... il saura... »

Il s'abandonnait peu à peu, comme s'il sommeillait ; mais cela ne dura qu'un instant. Tout à coup, il se redressa : « Oui, le plus implacable de mes ennemis ! Mais aussi le plus généreux ! — Qui a dit cela, maréchal ?

« Sire, je ne peux pas... »

« N'importe, je ne peux pas le dire non plus. Mais vous saurez que j'eus dans les mains, en l'an II, la paix après laquelle je soupire aujourd'hui, et que je la rejetai. Dieu ! J'ai rejeté bien d'autres choses encore... le cœur de Joséphine, oui, — (ne m'appelez pas Majesté, monsieur) — et le cœur de la France, presque... Il faut, tout de même, qu'il y ait eu de l'étoffe en ce gredin de Pitt ! Que n'a-t-il assez vécu pour voir un jour comme aujourd'hui ! Nous aurions pu faire pas mal de choses ensemble ! Lui et Maret auraient pu tailler en grand dans la carte d'Europe, hein ? (Ici l'empereur eut un petit rire.)

Et cependant je me rappelle le temps où ces nigauds de la Convention, tous sacs-à-vent, ne trouvaient rien de mieux à faire que de le proclamer *l'ennemi du genre humain!* Une bande d'avocats et d'agioteurs ! Mais il y avait bien quelques drôles d'importance dans la Convention, Lemieux... (sa tête pencha de nouveau)... je ne voudrais pas vous voir décrier la Convention.

« Sire, rien n'était plus loin de ma pensée (et, en effet, rien n'en était plus loin) ; mais, avant que Votre Majesté fasse un somme, est-ce que je peux lui demander ce que nous autres, Alliés, devons faire de l'Allemagne quand nous lui aurons fait mordre la poussière ? »

Alors il se réveilla pour de bon, et resta quelques instants assis tout droit, le visage complètement immobile, sauf les yeux, ces yeux étonnants, qui se changèrent en abîmes de ténèbres. Puis il se leva et arpenta la petite pièce, les mains derrière le dos, sans me regarder une seule fois. Cela me semble, si mon rêve me donne le droit de faire son portrait, comme si Napoléon, après avoir dévoré un homme du premier regard — coup d'œil — éclair — tout ce que vous voudrez, — le digérait à loisir, et ne prenait plus guère la peine de le regarder de nouveau. (Ce n'est là, remarquez-le, mon capitaine, qu'une façon à moi de penser.) A la fin il parla, sans s'adresser à personne ; il parla, comme on dirait, à tous les siècles :

« Maréchal, nous autres du temps jadis — car je vois bien maintenant, qu'en dépit de tout je suis devenu vieux, et très vieux.... »

« Oh, pour ça non, sire », que je dis, durant qu'il se promenait de droite et de gauche.

Et je m'aperçus à son dos que l'interruption le flatta... Savez-vous que ses mains ne sont pas aussi délicates qu'elles en ont l'air dans ses portraits ? Elles sont grosses et courtes — mais où en étais-je ?

« Maréchal, au temps jadis nous avons commis deux erreurs cardinales. Ne faites pas de même lorsque votre tour viendra. Nous étions.. non pas, je dois dire, désireux d'opprimer le peuple, mais indifférents, sinon les yeux complètement fermés à l'oppression qui doit nécessairement suivre sur nos pas. Nous demandâmes trop d'argent aux vaincus, et de la sorte suscitâmes trop de misère. Pourquoi cela ? Parce qu'au fond

nous n'étions que de la canaille! Oui, nous autres, géants de ce temps-là, n'étions que de la canaille. En outre, nous leur imposâmes des formes de gouvernement ; pourquoi encore? Parce que nous étions, en outre, des idéologues — canaille à idéals ! Cela ne vaut rien. Et ce fut notre première erreur cardinale. Ne la laissez pas recommencer; n'imposez pas de trop lourdes charges monétaires ; n'imposez pas de constitution. Laissez ces Allemands, ces Boches, mijoter dans la sauce que leurs gouvernants leur ont versée à pleines cuillers. Entendez-vous l'ordre? Bien. »

Décidément, pensai-je en moi-même, voilà un homme qui a le génie de l'adaptation.

« Notre seconde erreur, poursuivit-il, provint de la même cause — que nous n'étions que de la canaille, et par conséquent — comment disent les Anglais? — des snobs. C'était un peu excusable, vu tout le snobisme des siècles passés, mais c'était, comme de juste, un vice chez nous, enfants de la Grande Révolution. Nous attachions trop d'importance aux rois ! Oui, nous les appelions toujours des rois ! même quand ce n'étaient que des imbéciles et des poltrons, comme la plupart d'entr'eux; nous leur donnions des pensions, des cours, des trônes, et tout le reste. Nous les avons fait durer, en tout cas, eux et leurs traditions. Tout cela fut un tort. Si je n'avais été snob, moi aussi, je m'en serais aperçu ! Mais la pompe, l'éclat, les couronnes, les cours, tout cela me fit dérailler, oui, même moi. J'ai dû m'en repentir. La France s'en est repentie aussi, et toute l'Europe, au cours des années qui suivirent. Mais, vous, vous avez eu le temps de penser à vous-mêmes, maréchal. Moi, je n'ai jamais eu de temps pour cela; il y avait toujours tous ces imbéciles à qui il fallait penser; mon Dieu, quels imbéciles !.... »

Il s'arrêta un moment. Tout ce temps-là je me tenais au garde-à-vous. Je ne sais pas comment, mais j'imagine que les maréchaux de France eux-mêmes le faisaient lorsqu'il se promenait de long en large dans une pièce. Il reprit bientôt : —

« C'est pour cette raison, maréchal, qu'il faut que tout cela se termine par un exemple..., mais un exemple à la fois terrifiant et mémorable. Combien y a-t-il de rois par là-bas? (Il hocha cette tête étonnante dans la direction de l'est. J'en comptai autant qu'il me parut y en avoir, me rappelant que

les royautés ont été l'une des principales exportations de l'Allemagne, imposées aux autres pays durant tout le dernier siècle ou à peu près. Il les compta sur ses doigts.) « Bien, dit-il ; Danton n'en a jeté qu'un en défi aux autres ; il nous les faut tous —car ils ont provoqué toute l'Europe, rappelez-vous cela, maréchal. Il n'est pas une capitale où ils n'aient insulté — sur la Place de l'Opéra, dans l'Allée Verte, sur la Perspective Newski, dans Leicester-Square même...

« Pardon, sire, Leicester-Square est un peu démodé; c'est place Carlton-Ritz, ou au Bois-Saint-Jean qu'on se promène,à Londres, maintenant; cet excellent Smith habite rue de l'Abbaye, Bois-Saint-Jean. »

« Comme vous voudrez. En chacune de leurs villes, où que nos alliés sortent pour se promener, partout un roi. Il y aura pâture pour plus d'une cité. »

« Quoi, sire? Les fusiller? »

« Nullement. Ils ont violé, comme vous me l'avez suffisamment montré, tous les principes les plus élémentaires. Il nous faut, à nous, retourner aux principes les plus élémentaires. Les pendre, et chargés de chaînes, puis les laisser pendus jusqu'à ce que le dernier lambeau de chair se détache de leurs os!.... comme ce drôle dont vous m'avez fait voir le corps par le créneau, le corps qui pendait dans ces fils de fer! »

La voix de l'empereur n'avait cessé de s'élever en prononçant sentence; et comme nos hommes passaient à ce moment là, profitant de l'obscurité pour aller chercher leur becquetance, un groupe d'entre eux fit cercle pour écouter. Napoléon s'avança sur le seuil de la porte, et leur sourit : « Allez, chantez, mes enfants », leur cria-t-il. Et, comme retentissait la *Marseillaise*, il les salua gravement. « Et chantez, encore!... » Lorsque les accents se furent tus au loin, il se tourna vers moi :

« Eh bien, mon vieux grognard, as-tu perdu ta croix ? Tu l'auras donnée en guise de *souvenir* à quelque miss anglaise ; je te connais, polisson! »

Sur quoi il détacha la Croix de son propre habit pour l'épingler sur le mien. Et je me réveillai pour voir que ce n'était que ce sacré Lemaire qui me piochait la poitrine avec son coude.

Un rêve bizarre, n'est-ce pas, mon capitaine?

C. R. L. FLETCHER.

Traduit de l'anglais par LOUIS FABULET.

SOUVENIRS

SUR LE

MARÉCHAL VON DER GOLTZ

La mort du maréchal von der Goltz a eu, dans toute l'Europe, mais surtout en Allemagne, un profond retentissement. Les circonstances qui ont accompagné sa disparition restent mystérieuses : maladie, empoisonnement, assassinat, tout a été envisagé — et pouvait l'être, au surplus, en Orient ; — on a même cité, d'après un télégramme de Bucarest, le nom de l'officier qui aurait tué le maréchal, en lui tirant trois coups de revolver : ce serait le capitaine Ali Abdall, du 17e régiment d'infanterie d'Anatolie.

Quoi qu'il en soit, c'est une haute figure militaire qui disparaît. J'ai été naguère en relations avec von der Goltz ; les raisons assez particulières pour lesquelles je fis sa connaissance ne manquent peut-être pas d'un certain intérêt.

J'étais alors un jeune capitaine et je venais de subir avec succès (en 1884) les examens de russe et de turc à l'Ecole des Langues Orientales vivantes. J'entends encore l'administrateur de l'Ecole, le savant M. Scheffer, me dire en souriant : « Je vous félicite, capitaine ; vous savez sans doute que, grâce aux brevets que vous venez d'acquérir, vous êtes exempt du service militaire. » Je n'ai pas cru devoir profiter de cette dispense.

Il me tardait, maintenant que j'étais breveté drogman, d'aller voir l'Orient et surtout Constantinople, ce rêve de toute ma jeunesse. — J'appartenais au cadre enseignant d'une de

nos grandes écoles militaires, ce qui me permettrait de jouir chaque année d'un congé de deux mois en août et en septembre ; je demandai au ministre l'autorisation d'aller passer ces deux mois en Turquie.

Je me mis à préparer mon voyage, piochant le guide Joanne, me pénétrant du « Constantinople » de Gautier, et du livre de de Amicis. J'étais sur le point de partir, lorsque je fus convoqué au ministère de la Guerre, où l'on me dit, en substance, que puisque j'allais en Turquie, on m'invitait à tâcher d'obtenir des renseignements sur la Mission militaire allemande qui était depuis quelques années à Constantinople et de savoir, en particulier, quelle était l'influence de von der Goltz Pacha qui la commandait, au point de vue militaire et politique. Tout cela, ajoutait-on, me serait plus facile à obtenir à moi, qui arrivais en touriste, qu'à notre attaché militaire dont les Turcs se méfiaient et qui était très surveillé ; au surplus mes renseignements compléteraient les très rares informations qu'il envoyait lui-même.

Je partis ravi ; songez donc : j'allais constater si, en Turquie même, on me comprendrait quand je parlerais la langue des Osmanlis ; de plus je verrais les splendeurs de Stamboul, et, enfin, j'avais l'honneur d'être chargé d'une mission de confiance. Que de bonheurs à la fois !

Tout joyeux, je m'embarquai à Marseille pour Constantinople. La mer était superbe et le resta pendant toute notre traversée. J'observais les passagers pour tâcher de découvrir, parmi eux, quelques Turcs avec qui je pusse essayer et vérifier ma connaissance de leur langue. Je remarquai bientôt trois ou quatre personnages, coiffés d'un fez. « Voilà mon affaire », pensai-je, et je me promis de les aborder, à la première occasion. Cette occasion ne se fit pas attendre ; je la saisis avec empressement, et m'approchant de celui de mes Turcs qui me paraissait le personnage principal, je lui demandai (en turc) s'il allait à Constantinople ou s'il s'arrêtait à Smyrne.

Il me regarda, l'air étonné ; je lui répétai ma question. Il me répondit, dans le plus pur français :

— Sans doute, Monsieur, vous vous exprimez en turc.

Je perdis quelque peu contenance ; se moquait-il de moi ? Est-ce que je baragouinais un jargon incompréhensible ?

— « Evet » (oui), lui dis-je.

— C'est bien ce que je supposais, ajouta mon interlocuteur, toujours souriant. Je dois vous avouer que je comprends très peu le turc, bien que j'habite Constantinople depuis longtemps.

Mon étonnement allait croissant. Mais alors, ce fez...

— Permettez-moi de me présenter, ajouta-t-il; je suis M. d'H., directeur du Lycée français de Galata-Seraï, et ces messieurs qui voyagent avec moi sont, comme moi-même, du reste, des professeurs français attachés au Lycée.

Cela commençait mal. Essayer pour la première fois mon savoir de polyglotte et tomber sur des Français, voilà qui n'était pas banal ; nous en rîmes beaucoup. Au surplus, nous fîmes plus ample connaissance pendant la traversée et je fus plus tard reçu très aimablement chez M. d'H., dont la femme et la fille, charmantes toutes les deux, voyageaient avec nous.

Après avoir fait escale à Smyrne, nous arrivâmes, au bout d'une semaine, à Constantinople, dans la matinée. Il faisait un brouillard intense. Et moi qui venais de relire la description merveilleuse du Bosphore par Gautier! Quelle malchance! J'étais désolé.

Mes nouveaux amis me conseillèrent d'attendre avant de débarquer ; je suivis leur conseil et j'en fus récompensé. Le soleil perça la brume peu à peu ; les rives devinrent de plus en plus distinctes, les arbres parurent, puis les maisons et les palais du Bosphore, et ce fut un éblouissement ! Je renonce à décrire le spectacle que j'avais sous les yeux.

Il n'est pas de mots, il n'est pas de palette, quel que soit l'écrivain ou le peintre qui les emploie, qui puisse donner idée d'une pareille féerie. Je ne pouvais m'en arracher, tant j'étais émerveillé. Il le fallut bien cependant. Je descendis à terre ; on fouilla mes bagages et on me confisqua le *Constantinople* de Gautier. Pourquoi cette confiscation, puisque le volume se vend chez tous les libraires de Galata ? Tout simplement pour avoir un bakchich. Je réclamai mon Gautier d'un air impérieux ; le douanier me présenta le volume d'une main et me tendit l'autre : je ne voulus pas comprendre ; le douanier s'obstina ; je m'entêtai : il n'eut pas son bakchich, mais je perdis mon Gautier. J'en fus quitte pour en acheter un autre le lendemain. Evidemment, j'aurais bien mieux fait de donner comme pourboire la moitié ou le quart de ce que me coûta le

volume neuf. Quelle belle chose que la fermeté de caractère !

Enfin j'entrai en possession de mes bagages ; je hèle un hammal (porteur) et lui dis (en turc, s'il vous plaît) de prendre ma malle et de me conduire à l'hôtel de la Paix. J'étais assez anxieux de savoir s'il me comprendrait. Le hammal prend sans hésitation le colis sur son dos et me conduit directement à l'hôtel ! J'étais ravi et quelque peu fier, — ce Turc m'avait compris !

Après m'être installé à l'hôtel, tenu par un ancien cantinier de l'armée française, resté en Turquie à la fin de la campagne de Crimée, je me mis à réfléchir à la mission que j'avais reçue : obtenir des renseignements sur von der Goltz Pacha et sur les officiers qui l'accompagnaient. Or il fallait user de prudence, la police turque étant aussi habile que méfiante. J'avais, dès l'abord, songé à une rencontre, qui, si elle se produisait, pourrait singulièrement me servir. A l'Ecole Militaire, où j'étais professeur, se trouvait, parmi les élèves, un jeune Turc, Chérif-Bey, précisément fils du ministre des Affaires Etrangères, Saïd-Pacha. Or ce Chérif-Bey (1), profitant comme moi de ses vacances, était probablement à Constantinople. Sans doute, j'aurais pu aller m'informer à son domicile, mais je préférai attendre les événements, me disant qu'il me serait toujours loisible d'avoir recours à cette solution, s'il n'en survenait pas d'autre entre temps.

Après m'être acheté un beau fez, je me mis à visiter Constantinople, fréquentant particulièrement les endroits publics, et comptant sur ma bonne étoile pour m'aider dans mes recherches. Quelle ne fut pas ma stupéfaction et ma joie lorsque, par un bel après-midi, à la promenade des Petits-Champs, je vis venir à moi un jeune homme très élégant, un ruban rouge à la boutonnière : je reconnus Chérif-Bey ! Je bénis Allah et tous ses Prophètes !

Chérif-Bey parut éprouver autant de plaisir à me rencontrer que j'en avais moi-même à le découvrir enfin. Il tint à se mettre à mon entière disposition pendant mon séjour à Cons-

(1) Chérif-Bey (devenu Chérif-Pacha) eut une très belle carrière diplomatique. Il était ambassadeur de Turquie en Suède, quand Abd-ul-Hamid fut déposé : il se retira en France, où il avait de nombreux amis. Exilé par le parti des jeunes Turcs, il fut, il y a deux ans, l'objet d'une tentative d'assassinat, à Paris même. On ne put arriver à découvrir l'assassin. Chérif-Pacha est resté extrêmement francophile. Il est grand-officier de la Légion d'honneur.

tantinople. On peut se figurer mon empressement à accepter son offre aimable. Il me fit obtenir une audience de son père, le ministre des Affaires Etrangères ; un caïque du Sultan fut mis à notre disposition pour visiter les palais du Bosphore ; je fus invité à un grand dîner donné en l'honneur de l'escadre de l'amiral de Marquessac, dîner auquel je ne pus malheureusement assister, n'ayant pas apporté mon uniforme.

Toutefois je n'oubliais pas, au milieu de tous ces honneurs, l'objet de ma mission. Bien entendu je n'osais pas en parler directement à Chérif. J'attendais. Un jour, il me proposa de visiter le ministère de la Guerre (Seraskiérat) ; j'acceptai, ayant comme un vague espoir que cette visite ne serait pas sans résultat; et nous voilà courant de bureau en bureau, longeant des couloirs délabrés : on se serait cru au Palais de la misère. Chérif tint, en particulier, à me faire pénétrer dans le bureau où se trouvaient les officiers qui s'occupaient des armées étrangères (analogue à notre 2e bureau). Je trouvai tous les officiers, depuis le colonel jusqu'au dernier capitaine, réunis dans une même salle, le dos appuyé au mur, chacun d'eux ayant devant lui une petite table. On me reçut fort aimablement et la conversation s'engagea en français. Le colonel, entre autres choses, me demanda si je connaissais l'officier anonyme qui, dans la *Revue militaire de l'Etranger*, avait fait le récit de l'expédition d'Egypte de 1882, et qui s'occupait des choses d'Orient et de l'armée turque en particulier. Le colonel trouvait ces articles intéressants et très documentés. Je répondis que l'officier en question était un de mes amis intimes et que je ne manquerais pas de lui rapporter les choses agréables que je venais d'entendre. (Je n'avais pas à aller très loin pour trouver cet ami.) Ce qui me frappa tout particulièrement, c'est qu'un des officiers avait un pied nu. J'appris que le pied nu était ordinairement chaussé par une bottine qui, pour le moment, était en réparations.

Cette simplicité paraissait toute naturelle. La pauvreté des officiers turcs (je le constatai à différentes reprises) était très grande. Comment en eût-il pu être autrement? Ces malheureux officiers ne percevaient guère qu'un mois de solde, dans toute l'année, à l'époque du Ramadan ; le reste du temps, ils recevaient des bons de nourriture (havalés) qu'ils vendaient afin de se procurer un peu d'argent. J'espère, sans en être

bien sûr, que cet état de chose a changé depuis lors. En continuant à parcourir le Seraskïerat, nous passâmes devant une grande porte, Chérif s'arrêta et me dit :

— C'est ici le bureau de von der Goltz Pacha; je ne vous demande pas de lui faire une visite ; mais ne pourriez-vous pas du moins déposer votre carte ? Je crois, ajouta-t-il en dernier argument, que vous feriez grand plaisir à mon père.

Je m'empressai de déposer ma carte, et nous continuâmes notre visite du Seraskiérat.

Quelques heures après, en rentrant à l'hôtel, je trouvai la carte de von der Goltz Pacha, déposée et cornée par lui-même.

Le lendemain Chérif-Bey me dit que von der Goltz Pacha, très touché de ma démarche, me faisait demander si je voudrais bien entrer en relations avec lui ; dans ce cas, il me donnait rendez-vous dans la matinée, vers huit heures, à l'Ecole Militaire de Pancaldi. Je n'aurais eu garde de ne pas répondre à l'avance qui m'était faite si aimablement et qui allait peut-être aider mes projets : nous prîmes jour, pour cette première visite, au surlendemain. On peut se figurer ma joie : je touchais peut-être au but.

Le surlendemain donc, Chérif et moi arrivions à Pancaldi. J'avoue que j'éprouvais quand même une certaine émotion. Von der Goltz Pacha était un des écrivains militaires les plus réputés de toute l'Europe. Son livre sur *la Nation Armée*, qui posait et étudiait le problème de l'Armée nouvelle avait eu un succès énorme : et puis j'allais me trouver vis-à-vis d'un Allemand, ce qui, pour un combattant de 1870 comme moi, n'était pas sans me causer un certain sentiment de malaise. J'avais encore présent à l'esprit la morgue des Allemands, leurs procédés impitoyables — bien dépassés depuis, — leur arrogance de vainqueur. Je crois vraiment que si je n'avais pas cru remplir une mission importante, j'aurais reculé au dernier moment. Mais il n'y avait plus à hésiter. Tout ému, je pénétrai dans le bureau de von der Goltz Pacha, accompagné de Chérif-Bey. Nous nous saluâmes cérémonieusement ; il me tendit la main et me fit asseoir. Il me demanda si j'étais content de mon séjour à Constantinople, et, pendant que la conversation s'engageait entre nous, je l'observais attentivement. Von der Goltz était de haute taille, mince, blond, avec une petite moustache; ses yeux vifs et intelligents pétillaient derrière des

lunettes en or ; il s'exprimait correctement en français, mais avec un accent assez fort. Il portait l'uniforme turc, avec les galons de général de division (férik). (Il fut nommé maréchal (muchir) plus tard.) Une petite étoile sur chaque bras indiquait qu'il était aide de camp du Sultan.

Il m'expliqua que, tout en remplissant les fonctions de Chef d'Etat-Major de l'armée turque, il était inspecteur général des Ecoles Militaires. C'est pour cette raison qu'il avait deux bureaux, l'un à Pancaldi, où il venait le matin, l'autre au ministère, où il passait ses après-midi. A Pancaldi se trouvaient réunies l'Ecole des officiers d'état-major et l'Ecole des Elèves Officiers (analogue à notre Saint-Cyr). Cette disposition avait l'avantage de permettre aux officiers d'état-major de pouvoir s'exercer au commandement des troupes, en se servant des élèves officiers.

Je demandai à von der Goltz Pacha des renseignements sur l'Ecole d'Etat-Major; ces renseignements m'intéressaient d'autant plus que notre Corps d'Etat-Major avait été supprimé en France quelques années auparavant et que nous essayions le régime, nouveau alors, de l'Ecole Supérieure de Guerre et du Service d'Etat-Major, remplaçant l'ancien Corps d'Etat-Major. Von der Goltz me donna ces renseignements ; puis comme je lui demandais s'il faisait fréquemment des exercices à l'extérieur, il me répondit :

— Très fréquemment, j'en dirige précisément un après-demain. Vous serait-il agréable d'y assister ?

Je répondis, en remerciant, que j'en serais très heureux.

— L'exercice aura lieu, me dit-il, dans les environs de Buyuk-Déré ; je ferai mettre un cheval à votre disposition, et nous nous y rendrons ensemble.

Ma bonne étoile continuait à me servir d'une façon inespérée.

Le surlendemain, Chérif arriva avec deux chevaux, conduits par un cavalier d'escorte, et nous allâmes prendre von der Goltz Pacha à Pancaldi; nous nous rendîmes à Buyuk-Déré où nous attendaient les élèves officiers d'état-major. Après les présentations, l'exercice commença. Il s'agissait en réalité de ce qu'on appelle une manœuvre de cadres, sans troupe. Von der Goltz Pacha, qui s'exprimait moitié en turc, moitié en français, donna le thème de la manœuvre; puis les officiers

partirent en groupes pour remplir leur mission. Nous les rejoignîmes successivement sur les différents points qui leur avaient été fixés. Von der Goltz écoutait les explications, faisait des observations; puis tous les officiers furent réunis en un point central, sur une hauteur; le directeur résuma la manœuvre et fit la critique. J'ai assisté à plusieurs séances; je fus frappé de la clarté avec laquelle von der Goltz exposait le thème et le but de l'exercice; je le fus encore plus du soin qu'il mettait à ne pas rester dans le domaine de la théorie : il envisageait toujours le côté pratique, le côté métier. On sentait que cet homme, qui avait fait la guerre, y avait profondément réfléchi et en avait tiré tous les enseignements qu'elle comporte.

Pendant que nous chevauchions, j'en profitai pour le faire causer. C'est ainsi que j'appris qu'il avait fait la guerre contre l'Autriche en 1866 et qu'il y avait été blessé; il avait également combattu contre la France en 1870 (il est remarquable que je n'aie jamais pu causer quelque temps avec un officier allemand sans qu'il mette immédiatement la conversation sur la guerre de 1870). Il avait été longtemps attaché à la personne du prince Frédéric-Charles (qui venait de mourir l'année précédente).

— Vous ne le connaissez pas bien en France, me disait von der Goltz : vous le jugez très injustement. J'ai vu le prince Frédéric-Charles de très près : c'était le type même du soldat, exigeant pour les autres, encore plus exigeant pour lui-même. Très studieux, n'ayant de plaisir qu'au milieu des soldats, qu'il aimait tout particulièrement et dont il était très aimé. Si l'on se décide un jour à publier ses mémoires, il vous apparaîtra comme un grand général et un éducateur militaire incomparable. Sans doute, son titre de prince favorisa dans une large mesure sa carrière militaire. Mais la façon dont il instruisit et éduqua le IIIe corps montra que son avancement rapide était parfaitement justifié. Il avait fait de ce IIIe corps un corps modèle.

— Il avait, remarquai-je, la réputation d'être très violent (je n'avais pas osé dire : très grossier)....

— Violent, non; très sévère, oui; mais lorsqu'il avait reconnu chez un officier de véritables qualités militaires, il l'encourageait, le suivait, s'y intéressait et favorisait son avancement. Quant à son état-major, il en avait fait une véritable famille,

et nous avons bien souvent constaté qu'il vouait une solide affection à ceux d'entre nous qui restaient un certain temps attachés à sa personne. Je dois ajouter en revanche que dès qu'un de ces officiers devenait insuffisant physiquement, il le renvoyait immédiatement. Sur ce point, il était inflexible. Mais il s'arrangeait toujours pour que l'officier remercié obtînt une retraite honorable ou un emploi civil lucratif. J'ai conservé pour le prince une grande admiration et une vive affection.

Puis changeant de sujet :

— Et votre général de Galliffet, que devient-il ? Est-il toujours aussi jeune et allant ? Nous l'avons en haute estime en Allemagne. Toutefois, sachez-le bien, nous avons aussi quelques chefs de cavalerie de premier ordre.

— Je n'en doute pas, dis-je.

Puis pour quitter ce terrain un peu brûlant :

— Nous avons tous lu, Excellence, votre *Volk in Waffen* (Nation armée); mais personnellement j'ai un faible pour votre ouvrage intitulé *Gambetta et ses armées*. Puis-je vous demander comment vous avez été amené à vous occuper de Gambetta ?

— Parfaitement, et je vais bien vous étonner : j'ai écrit ce livre sous l'impulsion et l'invitation du maréchal de Moltke. Notre vieux maréchal avait été très frappé des résultats extraordinaires obtenus, dans la seconde partie de la guerre de 1870, par Gambetta. Or, tandis qu'en France un certain parti le déchirait et était arrivé à le rendre impopulaire, le maréchal de Moltke avait pour Gambetta une vive admiration. Voilà qui surprendrait beaucoup de vos compatriotes, n'est-ce pas ? De Moltke admirateur de Gambetta ! Rien de plus vrai cependant. Le maréchal, qui désirait montrer aux Allemands ce que l'on peut obtenir en faisant appel à la nation, dans un cas désespéré, me prescrivit d'étudier de près la question des armées organisées par Gambetta, de mettre en évidence les résultats obtenus, tout en signalant ce qu'avait eu de fâcheux son intervention stratégique. C'est ce que je fis. Mais je crus devoir modérer mes critiques sur ce dernier point, car enfin il est juste de ne pas oublier que Gambetta fut un stratège improvisé et l'on ne peut pas avoir pour lui les sévérités qu'on pourrait formuler contre un général.

J'ai tenu à reproduire ces paroles, que je notai textuellement en rentrant à l'hôtel, tant elles m'impressionnèrent. Que d'idées erronées nous avions, dans l'armée française, à ce moment sur les généraux allemands ! Qui eût pu supposer que Gambetta avait un tel prestige en Allemagne et surtout dans l'armée allemande ? Avec quelle facilité on tournait en ridicule en France son intervention dans la conduite des opérations ! Qui ne se souvient d'une caricature le représentant en voiture avec Coquelin, et cette notice : « Napoléon et Talma. » C'était peut-être spirituel : c'était, en tout cas, bien injuste.

Mais je reviens à von der Goltz Pacha.

J'ai rapporté l'essentiel de nos conversations. Plus je le fréquentais, et plus, je dois l'avouer, il me parut un officier de très large envergure. Son action fut très grande sur la formation des officiers d'état-major, car c'est à lui que ces officiers sont redevables de l'unité de doctrine ; et j'ai recueilli la confirmation de ce fait dans le témoignage d'un ancien officier d'état-major français, Lecoq-Pacha, qui était alors professeur à Pancaldi. La guerre turco-grecque de 1897 fut conduite d'après les principes qu'il avait inculqués à ses élèves et les résultats furent tels qu'il avait quelque droit d'être fier de son œuvre.

Son action sur l'armée elle-même est difficile à préciser ; si elle fut, comme je le crois, peu considérable sur la troupe même, en ce qui concerne l'instruction et l'éducation militaires, elle se fit très heureusement sentir sur la mobilisation générale. Avant von der Goltz, le plan de mobilisation était à l'état rudimentaire. Ce plan, il le créa, on peut dire, de toutes pièces, et ce ne fut pas une de ses moindres réformes.

Un dernier point serait à envisager qui est d'une nature particulièrement délicate : son influence au point de vue diplomatique. J'ai eu, à ce sujet, des précisions très nettes que je puis résumer ainsi : à Constantinople, von der Goltz Pacha avait, à l'ambassade allemande, une influence capitale ; et comme, à cette époque, la diplomatie allemande était — ce qu'elle est restée depuis — prépondérante, il n'est pas téméraire d'affirmer que von der Goltz Pacha était le personnage le plus considérable — le plus représentatif — de toutes les ambassades.

Mais je termine. Von der Goltz, quoique foncièrement allemand, était-il de ceux qui approuvaient les nouveaux procédés de guerre de ses compatriotes?

Faut-il admettre qu'un soldat aussi distingué que lui, qui a écrit des livres pleins de sentiments très élevés et de pensées généreuses, ait eu la même mentalité que les bandits qui n'ont utilisé les progrès des sciences que pour les mettre au service de la barbarie? Etait-il de la race de ces généraux allemands qui, au mépris d'engagements solennellement pris à La Haye, ont fait bombarber les villes ouvertes, détruire les cathédrales et les merveilles du passé épargnées par les siècles, ont fait fusiller des prisonniers et des blessés, brûler des ambulances, de ces généraux qui —pour tout dire — ont ordonné des atrocités dignes des plus primitifs sauvages? Je voudrais pouvoir en douter.

***

ADIEU A LA TOURAINE

A Christiane et à Paul Aeschimann.

Ah ! c'est bien tentant de se casser la figure
et d'épanouir son sang sur la terre dure !
Par la fenêtre ouverte : se jeter !
Mourir !
Et le crépuscule laisse monter la lune.
Touraine ! Terre de nos rois,
cœur de France, qu'entoure la guerre
comme un serre-tête sanglant,
Touraine !
Tu te mires dans la rivière
avec le croissant de la lune nouvelle.
J'ai vu ton soleil s'évanouir sur la forêt,
glisser avec langueur le long des troncs ambrés,
répandre avec volupté
l'amour de ses flancs dilatés
par cette dernière étreinte d'Automne,
et les rivières, à travers Toi ! Touraine !
à travers toi ! ma France !
s'en vont claires comme des veines
sillonnant tes champs de gais reflets d'argent.
Voici le dernier soir !
La vie nouvelle réclame à chaque instant
une ferveur nouvelle,
et c'est déjà le Départ.

Dernier soir campagnard, ma douleur est intense.
Touraine qui m'as reçue pendant un an de guerre,
à Toi ! j'adresse ce soir
un dernier appel et une dernière prière.
Tu ne m'as pas trop donné, Touraine !
J'ai su te comprendre et j'ai su t'aimer.
Belles chevauchées des rois à travers la forêt,
vous hantez mes rêves et je pars à regret.
Mais ainsi.....
La guerre perpétuelle aiguise ma nostalgie.
C'est la vie que j'appelle !
Que la mort soit bannie !
Toute ma force se révolte en te contemplant,
ma terre !
Toi que l'on a voulu prendre,
que l'on a voulu enlever à ma jeunesse
et que j'aime d'un amour illimité !

Les voitures passent sur le pont.
La roue du moulin tourne près du pont.
J'entends son rythme lent
et le saut des poissons (sous le pont).
Tout cela va finir.
C'est le dernier soir.
Je ne verrai plus le jardin provincial
avec ses fouillis d'herbe
et son grand ciel d'étoile.
Eperdûment je me rejette dans la vie bourdonnante,
dans Paris : ma ville fascinante.
Mais le triste attrait de ce que l'on quitte
me retient en arrière...
Ah ! faiblesse ! Mauvaise constitution de l'homme
en face de l'Avenir !
Il faut partir,
Eternellement quitter.
Le but n'est pas ici. Il est beaucoup plus loin,
derrière la mort, — en dehors de l'atteinte de nos mains.

Mais que ce serait bon de l'atteindre tout de suite,
avant d'être fatigué par les nombreuses étapes!
De l'atteindre en pleine force,
du haut de cette fenêtre,
et d'épanouir son sang
dans le sang de l'Automne,
de la guerre perpétuelle
et du canon qui tonne!
Ah! le désir de vivre est encore le plus fort!
Je suis liée à mes dix-sept ans par un sort
et je ne peux me sauver.....
France, sur toi, sur ton poitrail calme,
mais cerné de frontières enflammées,
je m'écrase ce soir!
flambante, Moi aussi, du désir de savoir!
Sur cette calme Touraine que je domine
de toute ma destinée incertaine,
je m'appuie pour commencer ma Vie!
Base de terre qui ne croulera pas
sous le poids de ma jeunesse,
tu seras mon point de départ,
et ton ciel verse en moi
toute l'allégresse
qui berça nos rois!

MIREILLE HAVET.

LA BELGIQUE ET LES POÈTES

La Belgique — « terre d'héroïsme », ainsi mérita-t-elle récemment d'être appelée, — a-t-elle laissé présager sa grandeur à ceux qui l'ont naguère habitée ou visitée ? Quelqu'un a-t-il eu l'intuition des ressources morales dont le jet splendide et soudain, autant que la patiente et volontaire persistance, allait durant des mois confondre l'admiration ? Dans la Belgique, douce, paisible, quotidienne, pressentait-on à quelque degré cette ardeur latente, cette flamme intime, ces forces d'indignation et de résolution à la fois intrépides et contenues qu'elle a opposées à l'injustice brutale, à la violence aveugle, à la torture, aux infamies de l'occupation teutonne ?

Si l'irruption d'une soldatesque forcenée ne l'avait momentanément terrassée par le nombre et l'abjection sanguinaire de ses assassins, quelqu'un du dedans, quelqu'un du dehors se fût-il avisé qu'il existait un pays, considérable par l'activité de son commerce et de son industrie en dépit de son exiguïté territoriale, un pays, épris plus qu'aucun de ses aises, de son abondance et de ses heureux loisirs, qui, en moins d'une heure, au seul bruit qu'on prétendait porter atteinte à son indépendance et aux droits de sa neutralité, se fût dressé frémissant, prêt à endurer toutes les misères, toutes les souffrances, plutôt que de tolérer en considérant sa naturelle faiblesse qu'on touchât à son honneur ?

Qui des poètes a eu la vision de cette Belgique de miracle, de fièvre, de gloire ? Beaucoup l'ont parcourue, beaucoup se sont intéressés à son passé qu'attestent tant de monuments d'art architectural ou pictural ; plusieurs y ont vécu ; certains y ont souffert. Qu'ont-ils d'elle soupçonné qui la différenciât des

autres contrées européennes, et la révélât selon ses propres caractères ?

Il semblait qu'elle se fût assoupie, qu'elle eût accepté depuis des siècles de se plonger, médiocre et nonchalante, dans la satisfaction des appétits matériels. La longue résistance que les Provinces du Sud avaient élevée pendant tant d'angoissantes années contre la fureur tyrannique de l'Espagne, les avait épuisées, réduites, vidées de toute vigueur : elles avaient accepté de devenir, passives, le terrain de guerre familier aux puissances rivales de l'Europe ; elles s'étaient soumises à la doucereuse, à l'endormeuse domination de l'Autriche ; la puissance royale de la France les lui avait disputées sans qu'elles tressaillissent de colère ni même de lassitude ; la sainte Révolution ne les avait pas acquises à ses lumières, mais n'avait encore provoqué chez elles que de faibles mouvements d'insurrection. Elles se résignaient à tout ce qu'on voulait. Il en fut disposé, presque comme d'une chose morte, à plusieurs reprises, et le soulèvement par lequel elles se séparèrent, en 1830, des Pays-Bas du Nord pour former un royaume indépendant aurait stupéfait le monde, si aussitôt la Belgique n'eût paru retomber dans l'indolence et dans la torpeur. Personne, en raison de la lenteur graduelle de son réveil, ne prenait garde que peu à peu elle émergeait de cette brume léthargique, qu'en elle se ranimaient d'occultes énergies, qu'elle grandissait et, sans vain apparat, reconquérait une large place au soleil, qu'elle prenait avec un appétit solide sa part au festin des nations, qu'elle épanchait à travers le monde ses besoins de travail et de richesse, et qu'elle en retirait à son profit d'amples revenus, une opulence studieuse et certaine.

Longtemps on la vit absorbée dans la ridicule agitation des querelles électorales. Elles étaient bruyantes, violentes, et prodigieusement infécondes. Aucune idée ne les réglait ; on passait d'un cléricalisme onctueux et bénin à un anticléricalisme lénifiant et mesquin, qui ne valait pas mieux, qui n'était guère différent. Des esprits plus sectaires que généreux s'élevèrent en petit nombre au-dessus du niveau de ces tristes compétitions ; ils furent peu suivis. Pour qu'on aperçût enfin la voie possible d'une libération intellectuelle il ne fallut pas moins que l'impulsion des organisations prolétariennes à Gand et dans les régions industrielles du pays. Alors,

dans le domaine de ses droits et des revendications sociales, le Belge prit conscience de ses intérêts véritables, se rendit compte de sa valeur humaine, et, ouvrant des yeux ambitieux sur les promesses merveilleuses de l'avenir, employa la ferveur et les trésors de sa réflexion à en rapprocher de son mieux la réalisation effective.

Un autre bouleversement remuait, à la fois, sa conscience. Les intelligences jusqu'alors enveloppées se libéraient; elles se familiarisaient avec les spéculations hardies de la science; elles se préoccupaient d'histoire, de philosophie, d'une littérature autre que le théâtre du boulevard ; elles s'emplissaient d'enthousiasme, de rêve; elles buvaient la vie, et l'art les captivait.

§

On ne saurait s'étonner que les versificateurs qui, au dix-septième siècle et au dix-huitième siècle, glorifiaient la magnificence de Louis XIV en chantant les « conquestes du Roy » ne prissent pas en souci la misère des peuples ou la dévastation des pays et des villes. Un seul personnage emplissait l'univers; le reste servait de complément, d'instrument ou de prétexte à l'édification de sa gloire : en ces comparses d'un décor d'apothéose n'eût pas convenu le moindre frémissement de honte, de souffrance ou seulement de stupeur.

Lorsque Nicolas Boileau-Despréaux, commandant aux vents de faire silence, célèbre la prise de Namur, c'est déjà beaucoup qu'il consente à peindre, à sa façon grandiloquente mais plus ou moins exacte, l'importance stratégique de la ville, par des vers peu émus quoique forgés de tant d'allusions mythologiques :

Est-ce Apollon et Neptune
Qui, sur ces rocs sourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux ?
De leur enceinte fameuse
La Sambre, unie à la Meuse,
Défend le fatal abord;
Et, par cent bouches horribles,
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer et la mort.

Encore Namur — ou les remparts qui seuls intéressent l'auteur, le conquérant et sans doute même les vents qui ont

fait silence — n'est-elle pas, comme Gand, qualifiée, dans cette ode, « la superbe Espagnole », et de cette discrétion sachons gré à Boileau.

Un demi-siècle plus tard, Voltaire, dans son poème *Sur les Evénements de l'année 1744*, ainsi que dans le *Poème de Fontenoi*, n'aperçoit dans « les champs de Flandre » que le souvenir persistant d'un passé de gloire militaire,

> L'ombre du Grand Condé, l'ombre du Grand Louis

et si l'on songe aux plans-cavaliers des villes assiégées ou à des fonds de tableaux à la van der Meulen, c'est lorsqu'il nous dit que

> .. le vieux nouvelliste, une canne à la main,
> Trace au Palais-Royal Ypres, Furne et Menin.

Mais il ignore le peuple, il est insensible à l'atmosphère ; Gand ne s'évoque que comme berceau de Charles-Quint :

> L'Anglais deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
> Dans les mains de Louis laissant ses étendards,
> Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes,
> Les murs de Gand tombés dans ses mains foudroyantes
> Et son char de victoire, en ces vastes remparts,
> Ecrasant le berceau du plus grand des Césars....

Rhétorique, amplification, contrastes de tradition, bonne matière à tourner en vers français puisqu'on n'en écrit plus guère en latin. Le Belge se cache, et les villes tremblent ; à si peu de compte sa force visionnaire est satisfaite ! et c'est pourtant lui, Voltaire, qui dans *le Siècle de Louis XIV* discerne d'une acuité généreuse les motifs injustes de la Guerre de Flandre, ou qui, à propos de l'invasion du Palatinat, sait écrire : « Il faut avouer que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre gémirent de cette campagne si glorieuse. Elle fut célèbre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de Turenne. »

Voltaire versificateur se faisait une âme artificielle et d'emprunt ; il perdait toute sensibilité un peu délicate, ses dons d'observation, de réflexion originale, et, malgré l'étonnante fermeté de ses vers si pleins, c'est à cause de cela qu'il ne fut jamais un poète.

§

On peut, quittant Voltaire, négliger l'intervalle, d'un bond, jusqu'à Victor Hugo. Celui-ci sait voir et sentir, celui-ci pos-

sède les plus prodigieuses ressources d'évocation et suscite vivant à jamais tout ce qu'il touche. Il fit en 1837 un premier voyage en Belgique ; le volume *France et Belgique* renferme les lettres qui décrivent à sa femme, avec une précise magnificence, Bruxelles, Mons, Louvain, Malines, Anvers, Gand, Audenarde, Tournai, Ypres, Ostende, Furnes, Bruges, ainsi que les dunes du littoral. De vers, à cette époque, je ne retrouve que, daté « Malines, août 1837 », le délicieux poème si connu : *Ecrit sur la vitre d'une fenêtre flamande*, tout sonore du chant du carillon de Saint-Rombaut, dans *les Rayons et les Ombres*.

Hugo revint en Belgique plus tard. L'épopée napoléonienne l'occupait. Dans *l'Expiation*, composée en novembre 1852, le site l'intéresse moins que les péripéties de la bataille de Waterloo. O plaine dont il suscite l'aspect morne, tu n'y es que comme décor succinct au suprême tumulte ; ce qu'en toi il voit par-dessus tout, c'est que

> Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons
> La pâle mort mêlait ses sombres bataillons.

Mais, en 1861, « par une belle matinée de mai, un passant... arrivait de Nivelles et se dirigeait vers la Hulpe », — et c'est tout le Waterloo célèbre formant le livre premier de la deuxième partie du roman *les Misérables*. Il y dépeint maints paysages d'un mouvement et d'une couleur parfaitement exacts. Néanmoins Hugo ne s'est soucié de surprendre, sous la surface apparente des choses, le sens, la particularité du paysage ou des mœurs belges que dans ses lettres de 1837, et là même, l'homme ni le décor du temps actuel ne le retient. On connaît la remarque de Delphine de Girardin à Gautier : « Théo, en Espagne, il n'y a donc pas d'Espagnols? » — elle s'appliquerait, au sujet de la Belgique et des Belges, à Hugo tout aussi bien.

Pourtant il y vécut. L'exil l'avait haussé à la stature d'un géant. Il incarnait, aux yeux des uns, le héros et le martyr de la liberté, aux yeux des autres, le démon. On le lui fit bien voir.

Une nuit, sans aucune provocation, une bande de joyeux viveurs se divertit à huer et à siffler le poète sous les fenêtres de la maison qu'il habitait, place des Barricades, à Bruxelles. Comme à l'intérieur rien n'indiquait qu'on prît garde à

cette inconvenante manifestation, les fureurs s'aigrirent ; on prit des pierres, on brisa des vitres ; la tête de la petite Jeanne, qui dormait dans son berceau, fut effleurée par un projectile. Le grand-père protesta, le tumulte redoubla, sans que la police fît mine de s'en apercevoir. A la plainte déposée le lendemain il fut répondu par un arrêté d'expulsion enjoignant au nom du roi « au sieur Hugo » de sortir du royaume sans délai. Le gouvernement clérical était enchanté d'une circonstance lui permettant de se débarrasser d'un hôte et d'un témoin encombrant ; de plus, assure-t-on, le fils du ministre de l'intérieur s'était distingué dans cette échauffourée. Le poète n'a jamais pardonné : *L'année Terrible*, *l'Art d'être grand-père* retentissent d'une colère légitime, qui, selon les occurrences, se mitige en caresses ou flagelle de mépris ; certains morceaux posthumes des *Quatre Vents de l'Esprit* et de *Toute la Lyre* invectivent sans pitié les hommes d'état belges de ce temps, Kervyn, Cornesse et d'Anethan, sans préjudice d'une véhémente apostrophe à l'adresse de celui qu'il appelle « un roi de troisième ordre ».

§

Non plus qu'à Victor Hugo les circonstances n'ont été favorables à Baudelaire pour témoigner avec impartialité de la vie et de l'âme belges.

Baudelaire était venu à Bruxelles dans un dessein très défini : gagner de l'argent, échapper autant que possible à la géhenne des difficultés matérielles où il se débattait, trouver la paix dont il avait besoin pour travailler. Son éditeur et ami Poulet-Malassis l'avait engagé à l'y rejoindre. Il hésita d'autant moins qu'on lui proposait de faire au Cercle Artistique et Littéraire une série de conférences. Les déceptions l'assaillirent dès l'abord. Bien que ses « lectures » eussent obtenu un grand succès, on lésina sur le prix convenu ; il semble que le Cercle n'ait agi à l'égard du poète ni avec générosité ni même avec une très nette loyauté ; et Baudelaire n'a reçu, après des démarches réitérées, qu'une partie de la somme sur laquelle il avait cru pouvoir tabler. De plus, il ne trouvait à peu près personne à qui parler, et l'on sait le délice qu'était pour lui une conversation ; — personne, à l'exception de Félicien Rops, qu'il aima dès la première rencontre et fréquenta le plus possible, mais le peintre habitait Namur.

La Belgique entière s'appesantissait dans une ignorance prodigieuse, une totale incuriosité de la littérature, un engourdissement intellectuel qu'on ne saurait imaginer. Ce qui ne tendait pas à l'enrichissement, à quelque satisfaction ostentatoire, aux lourds plaisirs d'une table chargée de viandes, de bières, de vins et d'alcools se passait, au jugement des Belges les plus doctes et les plus sages, dans un domaine de folie et de frivolité, où, avec quels hoquets de supériorité et de sottise, ils dédaignaient de s'égarer. Sauf les débats insipides de la politique locale, rien ne captivait leur attention.

Est-il surprenant qu'un peuple depuis des siècles étouffé, contraint, ruiné et abêti par la succession ininterrompue des dominations étrangères, emploie les premiers loisirs de son indépendance reconquise à jouir des biens réels de la vie, à se les assurer largement, à s'y baigner, à s'y vautrer, à s'y ensevelir ? Tous les peuples rendus soudain à leurs propres destinées traversent une phase analogue : ce fut le cas des Etats-Unis, ce fut le cas, plus récent, de l'Italie.

La Belgique, magnifiée par le souvenir de son passé éclatant, ne possédait-elle plus d'artistes ? Non. Deux ou trois se distinguaient à peine du troupeau ; le grand nombre, manouvriers plus ou moins adroits, répétaient sans lassitude des motifs toujours identiques, spécialistes dépourvus d'idées générales ou de cet enthousiasme créateur et de cet élan d'audace qui mènent à découvrir les régions infréquentées de l'esprit humain.

Voilà de quoi Baudelaire, au surplus malade de corps, souffrit en Belgique ignominieusement. Son cerveau, nourri d'idées fortes et subtiles, interrogeait en pure perte, nul ne lui répondait. Habitué au commerce érudit et délicat de Delacroix ou de Chenavard, il ne rencontrait que des artisans satisfaits de pratiquer un métier productif, insoucieux d'en varier ou d'en étendre les ressources, et, à plus forte raison, d'en sonder le mystère ou la valeur esthétique.

Le réveil tardait à se produire. Cependant lorsque, cinq ou six années plus tard, Verlaine avec Rimbaud vagabonda à travers la contrée, une aube pâle commençait à poindre ; l'air était moins étouffant, et, jusqu'au jour de la fatale discorde, les deux amis goûtèrent sans trouble la douceur du pays et le charme de son hospitalité.

Deux hommes, auparavant, Hugo, Baudelaire, ont durement et diversement subi en Belgique des tourments provenus, en dernière analyse, de motifs analogues : l'aveuglement et la sottise envieuse en présence d'une grandeur intellectuelle. D'autres n'ont eu de la Belgique qu'une vue superficielle, leur dessein n'étant ni de la dépeindre ni de la connaître ; elle est un élément utile à leurs amplifications littéraires ; ou bien, comme dans l'*Albertus* de Théophile Gautier, elle surgit, plus ou moins reconnaissable, où le décor flamand se confond avec le décor hollandais... ou même le décor alsacien, de réminiscences picturales, — et rien de plus. Cette fois, dans Verlaine et Rimbaud, la sensibilité apparaît véritable, désintéressée, sincère.

§

Nulle part ne palpite plus délicieusement l'atmosphère douce, fraîche, changeante du ciel de Wallonie et de Flandre, et ne bruit plus haletante « l'haleine brutale » des sites d'industrie que dans les « Paysages belges » des *Romances sans Paroles*.

Paisible ville claire à l'entour de son église blanche à clocher en bulbe selon la mode du pays, Walcourt, dans l'esprit de ceux qui la connaissent, s'évoque mystérieurement par le délicat prestige de ces quatre quatrains en vers de quatre syllabes, où ne se glisse ni le nom de l'endroit, ni une particularité locale : *Walcourt* est un lieu de pèlerinage fréquenté ; Verlaine l'a ignoré ; il n'a vu que

> Briques et tuiles.
> O les charmants
> Petits asiles
> Pour les amants !

Il s'y est peut-être reposé une heure ; il en fait vibrer le charme et respirer la douceur.

Le prestige de mots très simples groupés en vers finement rythmés émeut les prairies songeuses autour de *Malines*, tandis que

> Les wagons filent en silence
> Parmi ces sites apaisés...

Le ciel fragile des banlieues bruxelloises s'attendrit en fresques légères, tandis que, au-dessous, s'affaire, emplie d'une importance majestueuse, la gravité « des messieurs bien mis » qui « vont vers le château ». *Chevaux de Bois*, primitive-

ment petit poème de musique grisante composé au « champ de foire de Saint-Gilles, en août 1872 », en passant des *Romances sans Paroles* à *Sagesse*, se sont modifiés de ton, amplifiés si bien que, de simplement pittoresques et doucement narquois, ils ont pris une signification plus générale et profonde ; la pointe d'ironie amusante a cédé à l'amertume d'une pensée plus grave.

De Rimbaud, son compagnon d'alors, une courte pièce étrangement complexe malgré son apparente simplicité. Le parfum d'une sorte de lointaine et songeuse nostalgie soulève, d'entre les images mêlées, une vision précise de ce passablement mélancolique boulevard du Régent à Bruxelles, au mois de juillet, aristocratique avec ses hôtels corrects derrière les noires grilles de jardins proprets et sombres, et qui s'allonge presque désert vers les carrés de gazon tondu de la place du Trône sous les balustres alignés au mur du parc du palais royal :

Plates-bandes d'amarantes jusqu'à
L'agréable palais de Jupiter.
— Je sais que c'est Toi qui dans ces lierres
Mêles ton Bleu presque de Sahara !

Puis comme rose et sapin du soleil
Et liane ont ici leurs jeux enclos,
Cage de la petite veuve !...
Quelles
Troupes d'oiseaux, ô ia io, ia io !...

— Calmes maisons, anciennes passions !
Kiosque de la Folle par affection.
Après les fesses des rosiers, balcon
Ombreux et très bas de la Juliette.

. . . .

Fenêtre du duc qui fais que je pense
Au poison des escargots et du buis
Qui dort ici-bas au soleil.
Et puis
C'est trop beau ! trop ! Gardons notre silence.

— Boulevard sans mouvement ni commerce,
Muet, tout drame et toute comédie,
Réunion des scènes infinies,
Je te connais et t'admire en silence.

Mystérieux contentement de l'esprit, en même temps discret et pittoresque. Malgré l'évocation et du duc, et de la Juliette,

et de la petite veuve, ou, par Verlaine, de l'échevin, des messieurs bien mis, du gros soldat et de la plus grosse bonne, l'être humain ne forme qu'une silhouette vague sur le fond du paysage. Le site ne se précise que par le titre du poème et ne se dessine net que comme souvenir à ceux qui le connaissent.

Cependant, dans *Amour*, Verlaine s'attache plus minutieusement à décrire :

J'ai naguère habité le meilleur des châteaux
Dans le plus fin pays d'eau vive et de coteaux :
Quatre tours s'élevaient sur le front d'autant d'ailes
Et j'ai longtemps, longtemps habité l'une d'elles.
Le mur, étant de brique extérieurement,
Luisait rouge au soleil de ce site dormant,
Mais un lait de chaux, clair comme une aube qui pleure,
Tendait légèrement la voûte intérieure.

C'est là que, durant un temps trop long certes, il trouva le repos intime, le réconfort des pensées sereines, ayant dans

Une chambre bien close, une table, une chaise,
Un lit strict où l'on pût dormir juste à son aise,
Du jour suffisamment et de l'espace assez.

Et l'on n'ignore guère par suite de quelle malchance obstinée et de quel acharnement, « strict » lui aussi, de la justice belge, le douloureux et ingénu Lélian jouit de tant de loisir dans la chambre blanche et nue du « meilleur des châteaux » !

Plus loin, dans le même recueil, balbutient *Paysages* :

Au pays de mon père on voit des bois sans nombre.
Là des loups font parfois luire leurs yeux dans l'ombre
Et la myrtille est noire au pied du chêne vert.
Noire de profondeur, sur l'étang découvert,
Sous la bise soufflant balsamiquement dure
L'eau saute à petits flots, minéralement pure.
Les villages de pierre ardoisière aux toits bleus
Ont leur pacage et leur labourage autour d'eux.
Du bétail non pareil s'y fait des chairs friandes
Sauvagement un peu parmi les hautes viandes ;
Et l'habitant, grâce à la Foi sauve, est heureux.

§

Les Ardennes ! « vous y rencontrez », déclare Michelet, « des villes, des bourgs, des pâturages ; vous vous croyez sorti des bois, mais ce ne sont là que des clairières. Les bois recommencent toujours. » Les arbres n'y sont peut-être pas plus qu'ailleurs les confidents de l'amour ; les bergères s'y appellent

rarement Phébé à la mode shakespearienne, et les princes en exil n'y tiennent plus leur cour. Cependant la forêt est habitée par des gens simples et loyaux, et des évocations poétiques, pour n'avoir pas universellement illustré le nom des Ardennes, n'y charment pas moins : un village se nomme Verlaine, le poète Saint-Pol-Roux a connu, dans le Val-de-Poix, en Luxembourg belge, un vieux pâtre d'Arville « d'une minceur de bise, la mine renardine et framboisée de la race ardennaise », qui était « un Verlaine », et d'ailleurs le cousin germain de Paul !

Car Saint-Pol-Roux a habité différentes régions de la Belgique ; il a compris et célébré, dans la male comme dans la bonne heure, outre la Forêt des Ardennes, Bruxelles : — cette impression, sous le titre *Godfordo*, « Bruxelles, nains véhicules attelés de chiens adroits, ruelles archaïques, grand'place légendaire, napolitaine rue des Bouchers, chaire fatidique de Sainte-Gudule, cigares de paille, taudis de la montagne des Géants, viandes de Rubens, carrefour de Vieux-Système, Anneessens, et Pitje Not » — et il a, *sous le carillon de Bruges*, adressé scintillante et implorante sa *Prière à la Sainte-Ursule de Memling*.

Bruges, depuis longtemps, arrêtait maint visiteur admiratif, des peintres en quantité déjà innombrables, et des poètes aussi, avant que Rodenbach eût érigé *Bruges-la-Morte*, comme il l'a plus ou moins justement baptisée en un reposoir obligé du snobisme cosmopolite. En langue anglaise le vieux Longfellow avait fait retentir les cloches de son beffroi ; la vogue, d'abord hésitante, l'avait adoptée. Mais où l'on ne fait que passer, le verbe du chanteur ne révèle pas l'âme d'un site, la signification de sa survie en quelque sorte tapie et frileuse. Le salut de sympathie par où Stéphane Mallarmé d'un geste contenu allume la vision aussitôt évanouie, lueur soudaine ur la blancheur du papier.

O très chers rencontrés dans le jamais banal
Bruges multipliant l'aube au défunt canal
Avec la promenade éparse de maint cygne....

Remémoration d'amis belges n'est qu'un feuillet d'album, une carte de visite, à sa manière cordiale, animée de grâce spirituelle « jamais banale », elle non plus.

Francis Jammes n'a pas à Bruges dédié une de ses plus heureuses inspirations, dans le *Deuil des Primevères*. Nombre de touristes emportent parmi leur bagage une sensation préconçue que les tableaux ou les récits ont suscitée en eux : il est surprenant que Jammes n'en ait pas retiré mieux que ces petites strophes semblables aux facettes d'un bibelot à poser sur l'étagère aux lieux communs : la finesse habituelle de ses perceptions, l'acuité de sa vue et de son odorat ne l'ont pas servi à Bruges; il ne l'a pas sentie, il ne l'évoque pas.

De même Ernest Raynaud, inconsciemment hanté des souvenirs de Rodenbach, n'y aperçoit qu'une relique oubliée : telle, dit-il, tu languis

Dans ta châsse d'eau morte et de saules en fleurs.

Des grandes villes belges aucune n'a été mieux favorisée. Un poème d'André Salmon, *Anvers*, s'emplit de mouvement pittoresque, mais il aurait pu s'intituler Londres, Hambourg ou Marseille, du nom de n'importe lequel des ports de mer où grouillent, en une énorme activité, laborieuse ou interlope, des gens de toutes provenances, parlant les jargons les plus divers. A Liége fut écrite par Laforgue la lente et douce *Complainte des Cloches* :

Bin-Bam, Bin-Bam
Les cloches en Brabant

« et ailleurs » remarque une note judicieuse, car Liége n'est pas en Brabant et rien, en outre, n'indique, sinon l'inscription : « Liége, août 1883 », des cloches plutôt liégeoises, ou wallonnes ou même brabançonnes.

Les couleurs trempées du pays de Flandre, la lumière du littoral, ses sables blonds et humides, ses dunes duvetées, la grande mer grise s'harmonisent par touches farouches et tendres dans les poèmes de *la Pluie et le Beau Temps* que Gustave Kahn écrivait pour la majeure partie à Knocke, en 1896. Ils s'appellent *Knocke*, ou *les Dunes*, ou *Hameau de Frontière*, et toujours l'atmosphère, le vent et l'eau en forment les thèmes essentiels :

L'horizon est rose pâle sous une nue verdie
L'horizon est concret de pâleurs rosées
Un fil jaune semble sertir des nuées
Si vaguement bleuies, d'un ton d'eau esseulée
Parmi les trous de la terre verte et jaune —

L'incarnat se retire des faces du ciel
Et plus drue, plus sèche, la lumière s'étale
Sur la large plaine verdâtre et glauque et fiel
Et la pluie résonne les gouttes musicales du métal.

La Pluie, poème à citer tout entier, enclôt en ses trente-quatre vers ce rêveur pays, flaques et landes, et son ciel vaste d'où retombe l'écharpe grise d'une pluie de cendre.

Avec Verlaine évocateur, Kahn est de tous les poètes français celui en qui a pénétré l'atmosphère d'un coin du paysage belge. Qu'à ces noms s'ajoute encore celui du lillois Paul Castiaux, pour un sonnet, *la Tour*, de son premier recueil, *Au long des Terrasses* ; il l'a composé à Damme, et il y note « le silence énervé du paysage ». *Les Ballons*, plus longuement, suggère d'amusante façon l'aspect d'un dimanche dans une petite ville « de quelque province belge ». A Knocke, comme Kahn, quoique avec un superflu mélange de réminiscences livresques qui détonnent, il s'émeut dans *la Joie du matin* pour

Le plein vent emportant dans sa chevauchée rude
Les âcres parfums des varechs,

et pour le contraste de ces dunes, de cette mer sans cesse désolée, avec la plénitude des moissons de seigles et de blés sous le soleil bienfaisant.

Ainsi, voyageurs hâtifs qui s'en vont en épinglant d'un trait la sensation primesautière, ou coloristes touchés plus à fond par la nouveauté calme et fine du paysage, les poètes de France n'ont pas soupçonné le secret rêveur, dolent, ni l'enthousiasme héroïque, palpitant, à l'insu d'elle-même, au cœur sacré de la Belgique. Ce sont les poètes nés du terroir qui auront seuls révélé un peu de cette flamme cachée ou qui auront senti éclore au fond d'eux-mêmes, autant que d'elle, la Belgique, cette fleur du songe tour à tour mystique ou douloureux.

§

Pendant plus d'un demi-siècle la Belgique, rendue en 1830 à l'indépendance, ne cultiva, d'ailleurs avec une indifférence complète, qu'une littérature locale ou, plus exactement, provinciale. C'était le solennel et risible apanage d'un ramassis de cuistres, professeurs boursouflés, happelourdes fonctionnaires, avocats, hommes politiques blafards, belles dames con-

fites en prudoterie et en maniérismes. Plusieurs historiens cogne-fétu musardent à pêcher au fond des mares stagnantes l'une ou l'autre grenouille dont le coassement leur plaît à l'oreille. Mais ils ont tort de citer avec faveur ce qu'ils estiment des vers par Lesbroussart ou Ad. Mathieu ; en quoi sont-ils, leurs protégés, moins dénués que le baron de Saint-Symphorien, responsable d'un poème en 26 chants sur *le Siège de Rupelmonde*, que le nommé Benoît Quinet ou que Mme Ruelens-Stappaert, lesquels ont atteint le suprême degré de la trivialité prétentieuse ou de la pesante médiocrité? On a insinué que l'abondant Weustenraad aurait été le premier à découvrir dans les forces nouvelles de l'industrie mécanique une source d'inspiration poétique; le poète Fernand Séverin vante en lui un précurseur.

Serait-ce par hasard pour avoir blâmé l'homme « d'avoir monté trop tôt »

> Sur le taureau de fer qui fume, souffle et beugle

qu'Alfred de Vigny demeure un noble poète et un penseur admirable ?

Quoique partout également *la Maison du Berger* soit animée d'un généreux élan de pur lyrisme, ce n'est pas cette partie qui en fait un des plus purs chefs-d'œuvre de la poésie française ; les défaillances forment une tache peu étendue, si regrettable soit-elle, dans l'ensemble de cet hymne adorant et hautain ; le ton ne s'abaisse pas, la ferveur du mouvement emporte l'artifice puéril de telles périphrases ; on les déplore, on ne s'y attarde pas. Mais à quoi peut-on désespérément se cramponner dans le morceau diffus où Weustenraad s'imagine nous peindre une locomotive :

> Symbole intelligent de force créatrice,
> Du canon détrôné sublime successeur,
> Héraut d'un avenir de paix et de justice,
>   Salut, ô noble remorqueur !
> Salut, géant d'airain aux brûlantes entrailles...

Quand se distrait à un tel jeu un esprit délicat, peut-être y peut-il dépenser une aimable ingéniosité ; mais ici quelle platitude et quelle balourdise, et que ces pauvres stratagèmes d'une rhétorique maladroite suggèrent peu la splendeur de l'activité ou des inventions humaines ! Ah non ! de bonne foi,

Weustenraad n'a rien apporté qui fasse pressentir ou qui diminue Verhaeren.

D'André van Hasselt le cas est particulier. Il fut, avec une application fort estimable, le poète de province, sensible aux exemples féconds, épris du génie d'un maître avéré jusqu'à l'imitation, et se contraignant pour ne jamais rien exprimer d'original, de crainte de s'égarer, par les traverses et les échappées, en dehors du chemin où son éblouissement de disciple le retient respectueusement enfermé. Des dictions ingénues d'homme vis-à-vis de soi-même sincère percent à travers son œuvre patiente, dans les moments trop courts où son contrôle attentif est pris en défaut, et le poète aurait pu être très supérieur à ce qu'il a été, en raison de ses scrupules fâcheux, s'il s'était laissé entraîner un peu plus par son inspiration. On l'a surnommé Hugotin ; son œuvre n'est qu'un pâle et fidèle décalque de la première manière d'Hugo, sans trouvailles personnelles, sans un élan nouveau.

§

Vers 1880 se forma autour de la *Jeune Belgique* de Max Waller une phalange aventureuse et fière de poètes conscients de leur tâche. Sans doute le Parnasse et l'enseignement des maîtres s'imposèrent, au début, comme un code à l'expression formelle de leurs sentiments et de leurs pensées ; peu à peu l'observance devenait moins stricte, chacun y ajoutait, sans enfreindre les nécessités de la langue ni les forces de la tradition, les ressources ingénues de son tempérament ou de sa formation ethnique. Chacun était stimulé par la légitime ambition, non plus de se confondre dans le fonds commun, mais de s'y surajouter, de l'accroître par le don de soi-même.

Le premier, Georges Rodenbach marqua l'évolution nécessaire. Il a supprimé de la liste de ses ouvrages ses œuvres de début ; *les Tristesses*, *la Mer élégante*, *l'Hiver mondain* ne manquent point de valeur cependant, et tout n'est pas exécrable dans *le Foyer et les Champs* ni même dans *l'Ode à la Belgique*. Une moindre sévérité eût été permise ; seulement il avait conscience que jusqu'alors son unique souci avait été de répéter ce que d'autres, qu'il admirait, avaient dit avant lui ; il ne s'est révélé à lui-même comme aux autres qu'avec *la Jeunesse Blanche*, éditée par Lemerre en 1866. De reconnaissables traces d'influences s'y discernent ; cependant sa

personnalité prend figure, et se débat. Son amour pour l'âme sanglotante des choses muettes commence à se faire jour; il s'inquiète du mystère des rayons et des reflets enclos au lointain des yeux ou dans l'eau figée des miroirs. Il recherche les lieux solitaires, les coins de ville endormis dans le rêve et la torpeur d'un doux passé; il se promène, il songe parmi le souriant recueillement des quais brugeois ou dans l'ombre pieuse des béguinages. Il fréquente la province du dimanche, à l'écart de la vie actuelle, dans la solitude, l'oubli de l'heure, parmi la sérénité de menus gestes et de pensées désuètes. *Le Règne du Silence*, *les Vies encloses* résument dès le titre la signification de son œuvre. Sa méditation sans cesse plus fervente qu'une oraison reformait l'insaisissable image des cités flamandes qu'il croyait mortes ou tout au moins agonisantes, alors qu'elles n'étaient qu'assoupies dans la nostalgie de leur gloire, et c'est ainsi que, pour user du nom qu'il donna à son recueil suprême, il portait en son cœur *le Miroir du Ciel natal*.

Une douce ténacité à ne vivre que parmi la survivance des cités déchues, dont le silence à peine s'étire au tintement régulier d'un carillon aérien, constitue le marquant hommage de ce flamand à la pensée française. Quand même il aurait été, dans la réalité, séduit plus ou moins par l'éclat d'une ville moderne, son cerveau éprouve le besoin de se réfugier, parmi les tendresses de son enfance dolente, dans ces jours de suavité frileuse, dans ces villes secrètes de son cœur où revivent en pâles images ses émotions fanées. Cette étrange sensibilité confine à l'extase religieuse, mais l'extase a une ardeur plus vive et plus soudaine; c'est un feu durable et doux, qui ne s'éteint ni ne s'allume; c'est l'âme qu'il a héritée de ses ancêtres, et qu'il transmettra à ses descendants, toujours lente et égale.

Une Flandre surannée autant que bourgeoise se dégage de l'eau dormante des souvenirs, un brouillard se colore, où les lueurs incertaines du crépuscule prennent des formes tremblotantes.

La poésie de Max Elskamp se rapproche de la poésie de Rodenbach, parce qu'elle évoque également un passé de la Flandre langoureuse et que s'y enferme l'âme familière d'un peuple. Seulement elle chante sans insister; elle ne s'explique

jamais ; elle naît balbutiante, on croirait malgré elle, et n'essore que pour soi. L'élan de ses effusions jaillit du trop-plein de ses intimes sentiments. Elle est pieuse et mystérieuse ; au milieu de ses joies elle répugne au vain tumulte, elle sourit avec une tranquille gravité et exhale sa gratitude envers Dieu, envers madame la Vierge, parce qu'ils accordent aux simples quelques instants de bien-être terrestre et de facile contentement. Les petites gens chuchotent *la Louange de la Vie* à cause des dimanches, mais aussi pour le bienfait de chaque jour de la semaine, selon la coutume de Flandre. Les images parées de la grâce des populaires ingénuités ne sont point toujours dépourvues de certaines gaucheries, mais elles sont d'un charme spontané dont l'émotion signifie ce que le poète désirait, mieux que s'il les avait asséchées par la dignité d'un langage pompeux ou savant. Non pas que le poète n'en sache assez, mais il a subtilement pénétré au fond des cœurs et des cerveaux vierges, purs, ignorants de la vie ; il a traduit avec une adorable naïveté les aspirations et les rêves subtils « sans rien en lui qui pèse ou qui pose » :

Un pauvre homme est entré chez moi
Pour des chansons qu'il venait vendre,
Comme Pâques chantait en Flandre,
Et mille oiseaux doux à entendre,
Un pauvre homme a chanté chez moi,

Si humblement que c'était moi
Pour les refrains et les paroles
A tous et toutes bénévoles,
Si humblement que c'était moi
Selon mon cœur comme ma foi.

Or, pour ces chansons, les voici,
Comme mon âme, la voilà,
Sainte Cécile, entre vos bras ;
Or, ces chansons bien les voici,
Comme voilà bien mon pays

Où les cloches chantent aussi
Entre les arbres qui s'embrassent
Devant les gens heureux qui passent,
Où les choches chantent aussi
Des Dimanches aux Samedis ;

Et c'est pour toute une semaine
Qu'ici mon cœur, sur tous les tons,
Chante les joies de la saison,

Et c'est dans toute une semaine
Où chaque jour a sa chanson.

Ce même sentiment flamand et populaire, moins pénétré de la naïveté précieuse d'un langage de folk-lore, sonne au fond des trop rares poèmes ou des chansons de Maurice Maeterlinck. Seulement la présentation en est toute différente, inverse. Elskamp est allé à la rencontre de l'âme du peuple; il s'y est fondu. Chez Maeterlinck, de la tradition et de l'éducation quelque chose a persisté qui est indélébile ; il en a usé à merveille; c'est pour lui un point d'appui, et c'est toujours lui-même qu'il y cherche. Toute l'érudition d'Elskamp ne s'emploie qu'à surprendre aux battements du cœur de sa Flandre maternelle le mystère de ses croyances ingénues, de sa foi et de son amour selon les modes qui lui sont propres. Il l'adore et se soumet à elle avec de pieuses caresses. Maeterlinck, au contraire, ne retient du ton populaire des images qu'un prétexte à magnifier dans une vision neuve et troublante des sensations ou des pensées d'homme cultivé et conscient.

A un degré moindre Grégoire Le Roy procède comme lui. Il se tient à un échelon intermédiaire, plus rapproché de Maeterlinck que d'Elskamp, moins pur que celui-ci d'intentions ou d'habitudes convenues, moins dégagé que l'autre du bercement naïf des refrains ancestraux.

Au son des cloches dont la tristesse s'égrène dans le silence de la petite ville, on file au rouet, on tisse le lin de ses humbles souvenirs. On endort ses désirs sous la douceur du passé qu'on évoque, et, ainsi que les définit un autre flamand, né à Malines, le poète Georges Marlow,

Ce sont les choses d'autrefois
Dont la tristesse puérile
Pleure dans les petites voix
De cette ville où je m'exile

et cette ville où il s'exile suggère en son cerveau, seules présences qui se survivent, ombres falotes et taciturnes,

Les madones des carrefours
Et les béguines en prières,
L'eau qui sanglote au pied des tours
Qu'argentent les vagues lumières,

Des vieilles dont les doigts perclus
Filent la laine des années

En offrant à l'Enfant Jésus
Les fleurs de leurs amours fanées.

§

Pourtant, à côté du flamand qui laisse fuir l'heure, du flamand qui se souvient et qui prie, immobile, ou de celui qu'une sympathie prodigieuse courbe sur la douleur et sur la joie des petits, il y a le flamand qui, sans rien étouffer en son cœur des vraies gloires et des splendeurs éteintes de sa race, bondit et hurle d'enthousiasme vers le frémissement radieux des aubes à naître. Il déploie son énergie et la fermeté qu'assure à ses muscles la force héritée de ses grands ancêtres pour préparer de tout son volontaire amour la future merveille. De tous les siècles la beauté l'a ébloui; le présent surgit du passé et n'est pas moindre que lui; ensemble tous deux décident de l'avenir, qui seul, dans le rayonnement de ses promesses vierges, est plus vaste de tout son infini et plus haut de toute sa pureté. Il ne renie certes pas, le poète, ses origines; il s'en honore; il sent qu'aboutissent en lui la volonté et l'amour de tous ceux dont il descend comme il se transmettra magnifié à jamais par ses chants. Celui-là est le poète d'envergure suprême, le plus généreux et le meilleur, un des plus grands, le fils admirable de la Flandre, sa conscience héroïque, sa puissance en fleur, Emile Verhaeren.

Son imagination ne fut jamais éprise des rêveries menues où des frissons d'extase passent comme des corolles languides sous la surface d'un étang tiède. L'art des poètes flamands est toujours apparenté à l'art des peintres anciens : les autres procèdent ou se rapprochent de van Eyck et de Memling; Verhaeren est aussi somptueux et regorgeant que Rubens ou que Jordaens. *Les Flamandes* de ses débuts ne sont pas les donatrices agenouillées, le rosaire en leurs doigts fluets, sous la main protectrice d'un Saint ou de la Madone; elles ne cherchent pas une consolation mièvre; ce sont de charnelles créatures ardentes de luxure et de farouches voluptés ; elles font largesse de leurs seins et de leurs chevelures de joie, de leurs yeux flambants de soleil, de leurs lèvres, de leurs mains qui prodiguent la caresse. Ensuite quand l'aile du mysticisme l'a effleuré, sa fièvre le mêla à la foule des moines fauves et superbes, volontaires, inquisiteurs et guerriers. Des tourments sauvages les dévorent intérieurement; ils vocifèrent avec

violence ou se taisent avec hauteur, et n'ont qu'un incompréhensif dédain pour l'âme de candeur aux pures effusions religieuses qui a pu par hasard éclore dans leur cloître.

Et le double caractère coexiste chez les Flamands. Les petites villes déchues sanglotent blotties dans la pratique machinale des dévotions traditionnelles ; les campagnes, les villes qu'anime le sursaut des industries ou d'un commerce florissant, Gand ou Anvers, s'épanouissent à une vie de souffrances parfois très âpres, mais aussi de générosité et d'enthousiasme. Verhaeren répand à travers son œuvre entier le don surhumain de lui-même, de son ardeur, de sa volonté, de sa foi, de son amour. Un moment le vertige l'a saisi et il a dû s'arrêter, non pour se restreindre, mais pour s'observer au bord de l'abîme de folie, pour reprendre possession de soi-même. Il a éprouvé alors que, pour entretenir le brasier où il s'offre, panthéiste héros en qui s'incarne un monde dont nulle limite ne le sépare ou ne le rend distinct, pour que la démence ne l'égare pas, il lui était nécessaire d'élire des objets d'affection sans cesse proches et présents ; et où on les trouve il les chercha avec une éperdue sincérité, dont témoignent ses deux livres de tendresse, *Les Heures claires* et *les Heures d'après-midi*, dans l'auguste et fraîche vénération d'une compagne qui, en accueillant, se confie tout entière.

Tous les cerveaux en éveil du pays de Flandre frémissent de cette tendance, plus ou moins confuse, à l'interpénétration universelle au moyen de l'intelligence et de l'amour. Verhaeren l'a exhaussée, épurée, généralisée. Elle prend naissance dans le respect des affections familiales, dans le culte attentif et bouillonnant de la terre natale. Cependant la religion des ancêtres n'implique pas qu'on imite leurs gestes, leurs paroles, leurs pensées. Les connaître, c'est puiser dans leur exemple le conseil d'audace salutaire par quoi le monde sera renouvelé. Bien des poèmes sont, tantôt épars dans l'œuvre du poète, tantôt réunis en recueils, qui magnifient, selon les titres d'une superbe série, *Toute la Flandre* : la guirlande des dunes, ses plaines, ses villes à pignons, ses héros, aussi ses petites légendes et les mille lieux encore tressaillant de ses tendresses premières. Quand même le poète se détourne du décor et de ses souvenirs, quand il s'exprime par des thèmes plus généraux, le sentiment flamand continue invincible à y exister :

Il faut admirer tout pour s'exalter soi-même
Et se dresser plus haut que ceux qui ont vécu
De coupable souffrance et de désirs vaincus :
L'âpre réalité formidable et suprême
Distille une assez rouge et tonique liqueur
Pour s'en griser la tête et s'en brûler le cœur.

O clair et pur froment d'où l'on chasse l'ivraie !
Flamme nette, choisie entre mille flambeaux
D'un légendaire éclat, mais d'un prestige faux !
Dites, marquer son pas dans l'existence vraie,
Par un chemin ardu vers un lointain accueil,
N'ayant d'autre arme au front que son lucide orgueil !

Marcher dans sa fierté et dans sa confiance,
Droit à l'obstacle, avec l'espoir très entêté
De le réduire, à coup précis de volonté,
D'intelligence prompte ou d'ample patience
Et de sentir croître et grandir le sentiment
D'être, de jour en jour, plus fort, superbement.

Aimer avec ferveur soi-même en tous les autres
Qui s'exaltent de même en de mêmes combats
Vers le même avenir dont on entend le pas ;
Aimer leur cœur et leur cerveau pareils aux vôtres
Parce qu'ils ont souffert, en des jours noirs et fous,
Même angoisse, même affre et même deuil que vous.

Et s'enivrer si fort de l'humaine bataille
— Pâle et flottant reflet des monstrueux assauts
Ou des groupements d'or des étoiles, là-haut —
Qu'on vit en tout ce qui agit, lutte ou tressaille
Et qu'on accepte avidement, le cœur ouvert,
L'âpre et terrible loi qui régit l'univers.

Apreté, obstination, énergie du Flamand qui jamais ne s'abandonne et jamais ne désespère, ce n'est pas seule la volonté d'amour qui décide de leur objet. Qu'un inattendu bouleversement se déchaîne et démente, à cause de la perversité de certains, la floraison des exploits promis, aussitôt la Haine dresse sa torche et l'indignation au cœur flambe aussi dominatrice qu'étaient la joie et la ferveur. On sait combien Verhaeren proclame avec une saine virulence dans *la Belgique sanglante* son dégoût et son courroux envers les Allemands félons, brutaux, sanguinaires et destructeurs. Rien ne l'apaisera ; la Germanie s'est retranchée à jamais du nombre des peuples civilisés, et l'amour du pays n'en est devenu pour le grand poète que plus attentif,plus attendri, plus minutieux, sans cesser d'être aussi expansif et généreux.

La place qu'occupe la Flandre dans les livres de Verhaeren est considérable ; elle est presque partout présente, même quand il ne l'exprime pas, et la langue dont il use, la réserve d'où la plupart de ses métaphores sont tirées, s'alimentent de son tempérament, de ses habitudes, de son éducation foncièrement flamands.

§

Les marques de l'atavisme ou de l'attachement au sol natal apparaissent moins nettes chez d'autres poètes de Belgique ; cependant chez tous, à différents degrés, elles existent. Rodenbach, Elskamp, Verhaeren les juxtaposent au fond français de leur œuvre ou les y accommodent. Les poèmes qui n'ont pas pour thème direct le pays ni les gens du pays et qui ne fixent qu'exceptionnellement un site réel et moins encore la nationalité des hommes qui y figurent, n'en sont nullement exempts, quoiqu'il soit plus malaisé souvent de les discerner. Quand un paysage a procuré aux poètes une délectation particulière, quand une femme par sa beauté ou le pittoresque de sa parure a arrêté un instant leur extase, c'est une sorte de dilettantisme passager que note vivement une ligne, une couleur inattendues et charmantes. Ils se trouvent dans la situation où nous avons décrit Hugo, Verlaine, Gustave Kahn vis-à-vis des choses et des paysages belges. Mais cela encore n'implique pas que, dans leur manière de sentir ou de s'exprimer, on ne puisse découvrir aucune survivance de leur sentimentalité spécifique de Belges. A plus forte raison en est-il ainsi lorsque ces poètes chantent, sans autre précision, la nature, la vie, l'amour, ou lorsque leur anthropomorphisme s'amplifie dans un décor fabuleux, dans la religion des dieux olympiens ou des héros légendaires.

Chacun de leurs livres le pourrait démontrer ; arrêtons-nous à quelques-uns des plus caractéristiques.

Les Wallons se flattent, non sans motif, d'une affinité très proche avec les Français. Liége renchérit en délicatesse, en souplesse d'esprit sur Paris. Reconnaîtra-t-on qu'un poète est originaire de Liége plus facilement qu'on ne reconnaîtrait que tel autre est de Dijon, de Nantes, de Grenoble ou de Marmande ? Peut-être, mais il y faut un examen minutieux.

Les qualités du Wallon ne sont pas, comme celles du Flamand, étrangères ou nouvelles au génie français ; elles ne dé-

tonnent pas, il n'est pas besoin de les faire entrer par force ou par patience dans le fonds de la langue ; elles y trouvent leur place toute marquée. Tout au plus y distinguera-t-on une tendance à un certain maniérisme local, à une préciosité, à un goût raffiné pour des locutions archaïques ou surannées, à une surenchère de purisme dans l'expression comme dans la pensée. Que la sensibilité du poète soit si méticuleuse, si avertie, que ne lui échappe sans contrôle la moindre nuance dont il introduit le charme frêle dans le lyrisme français, et cette grâce apprêtée n'en portera pas moins une apparence de juvénilité ingénue ; la subtilité, un peu défiante, apparaîtra spontanée. Tel Albert Mockel ; nul n'est plus Français que lui, mais le Wallon est en lui saisissable partout, — le Wallon, ou, plus spécialement raffiné, le Liégeois. Oh, quelle surprise, presque quelle épouvante, admirative d'ailleurs, quand il voit « fougueux et fort devant nos villes » chevaucher ce frère puissant d'une race étrangère, et comme vers le grand flamand Emile Verhaeren il lève, dit-il, ses mains « étonnées » :

Là-bas, aux courbes doucement déclives
où glisse une onduleuse rêverie d'avrillée,
parmi le rire léger des ramures
il semblait parfois, ô nos fronts juvéniles,
qu'un souffle plus libre naissait aux feuillées.

. . . .

Alors, tu es venu, avec ton regard fier et sûr,
menant de front, de val en plaine,
Les bonds indomptables de mille étalons.

. . . .

Et nous, sans nous mêler à ta bande de guerre,
nous écoutions, haletants d'ivresse,
ta force errante sonner sa fanfare ;
et nos vœux, tout à coup séduits par surprise,
t'acclamèrent, héros magnifique et barbare,
lorsque tu chevauchais aux territoires sans limites...

Jamais Mockel ne songe à « séduire par surprise » ; il sollicite l'attention et l'examen ; c'est à la longue, après réflexion, que son charme captive et émerveille. Le développement médité de la pensée ne s'exprime jamais par rien de boiteux, de hasardé, d'inharmonieux surtout. Il est virginal, transparent, limpide : cristal, eau courante, miroir, clarté du matin, joie fragile et fraîche du mois de mai.

Un élan de cette même suavité limpide aile les poèmes de

Fernand Severin. Il n'est pas liégeois, mais il est wallon. Son goût ne va pas sans une certaine retenue systématique à l'excès. La vénération de Racine et de Lamartine arrête dans une sorte d'imitation ce professeur de lettres qui n'établit pas avec un soin suffisant le départ entre les nobles matières dont il est chargé de proposer l'exemple à ses écoliers et la forme naturelle aux créations originales de sa sensibilité. La discrétion, le désir d'être pur l'empêchent de rien risquer, l'arrêtent, il a peur du hasard et de l'inconnu, il n'a recours qu'en des ressources éprouvées. Pourquoi ne se livre-t-il pas davantage ? Car sa mélancolie solitaire ne se résigne pas toujours ; elle est parfois hautaine, amère et même agressive. Où elle plane, elle n'admet pas qu'un bruit vulgaire essaie de la troubler. Le silence de la nature émeut ses méditations et les contente ; que lui importent les ardus problèmes, dont il a jugé la vanité, touchant la transformation possible des hommes ou de la société ? Les destinées du monde, les aspirations de la race le laissent même plus indifférent que les mirages de l'histoire ou encore de la fable. Ce qui l'intéresse, c'est son cœur, et il ne s'éprend que de la paix des bois ou d'un amour irréalisable, idéal. Personne dans son art ne s'est plus que lui abstrait de tout commerce quotidien. Son apport au trésor commun est, en vérité, minime : il y a trop puisé pour lui-même, et il ne transpose ou ne diversifie qu'avec trop de retenue ; d'ailleurs c'est ce sentiment de réserve pudique qui constitue le plus marquant de sa personnalité.

Si le vers d'Albert Giraud offre, au premier aspect, une surface aussi composée, subjuguée, volontaire, une fièvre d'âpre passion le dévore par dessous. La grandeur des héroïsmes et la splendeur des légendes s'y déploient dans une magnificence verbale empreinte d'une mordacité obstinée d'un ton très spécial. La grandeur dans ses poèmes ne s'exalte, la splendeur ne flamboie, sinon en contraste avec une laideur ou une bassesse humaine. Ce qu'il magnifie il le mesure à la hauteur d'où tombent son mépris souverain et sa colère. Il loue Apollon, mais il maudit Marsyas ; il s'enthousiasme pour Pallas vengée ou contre Vénus châtiée :

. . . .

Vénus rôde, épiant les couples amoureux,
Hâtant de ses regards les prochaines délices,

Dans les chambres d'amour ou les jardins complices
Comme un rayon subtil se glisse derrière eux.

. . . .

Et quand, leur arrachant un étrange sourire,
Bestial et divin, l'âpre spasme les tord,
Et leur faisant râler une joyeuse mort,
Répand sur leur beauté l'ivresse du martyre,

Avide, insatiable, avec un long cri sourd,
Elle aspire d'un trait ces visions lascives,
Et, gardant dans ses yeux leurs images captives,
Elle fuit, emportant des dépouilles d'amour !

Cependant la Muse d'Albert Giraud ne porte pas toujours un visage crispé, sa fougue n'est pas militante sans répit ; il a écrit maint poème de tendresse et d'adoration désintéressée. Mais ce caractère agressif et contenu, très français par l'éducation, par le désir conscient, demeure à la fois d'obstination très flamande et même s'apparente au lyrisme véhément d'Emile Verhaeren.

De tous les poètes belges réputés, c'est Charles van Lerberghe dont l'art décèle le moins de vestiges de son origine, en raison de cette complexité, peut-être, que ne démentent pas la fraîcheur de sa vision ni la pureté de sa diction. L'allure souple, aisée, légère de son rythme provient de la meilleure tradition française ; l'invention du style, l'agencement des images confinent à la délicatesse ferme de la peinture toscane, mais sombre parfois au lymphatisme des préraphaélites anglais. Au surplus, c'est chez eux que van Lerberghe avait recueilli ses premiers préceptes d'un goût raffiné ; malgré un séjour à Florence et l'étude assidue de ses artistes suprêmes, quelque chose, en dépit de sa vision élargie, restreignit chez lui la hardiesse de l'expression. Sa science impeccable de la langue le servait fort heureusement ; par volonté, il en avait affaibli la valeur et l'abondance, tant il était méticuleux dans l'emploi de son vocabulaire ; cependant, par un incroyable prodige, il parvenait à se forger un instrument à son usage, ni insuffisant ni monotone, et son vers est fluide, cristallin, mélodieux et s'assouplit à la juste, à l'exacte effusion des sentiments les plus fragiles, les plus diaphanes. Et pourtant, nous enseigne son excellent biographe et ami Albert Mockel, il avait renoncé à l'emploi de la plupart des mots, après les avoir pesés et jugés trop lourds. Il n'avait conservé que les termes

lumineux et aériens dont s'est formée sa pureté harmonieuse. Tel est l'enchantement de ses poèmes qu'il faut être prévenu ou comparer pour qu'on puisse croire à cette volontaire stérilité. C'est aussi en le comparant avec d'autres poètes qu'on parviendra à trouver en lui des traces d'une mentalité belge.

Est-il Flamand ? est-il Wallon ? Né à Gand, mais de mère wallonne, comme Mockel il subtilise, surveille le jet de son lyrisme, lui impose un éclat immatériel, et toute cette étonnante fraîcheur ingénue ; comme Elskamp il élève la ferveur d'oraisons « où rien ne pèse » vers un idéal d'ingénuité et de morale virginité ; comme pour Verhaeren, son lyrisme prend naissance dans l'étude et la connaissance de l'art plastique ; lui-même a été un dessinateur habile, et sa pensée ne trébuche jamais à la représentation concrète, par images visibles et certaines. Paradoxe singulier de cet art : malgré les contradictions et les préjugés dont son imagination demeura bridée, sa vision s'amplifie, se hausse, sa diction s'affermit de poème en poème, sans perdre rien de la divine fluidité. D'une autre race,ou d'une éducation différente,quel poète eût évité,comme lui, sa perte par le double péril de la froideur ou de la stérilité ?

§

Les énergies latentes de la race belge ont été singulièrement mises en relief par les événements formidables, depuis près de deux ans. Elles se perçoivent chez les peintres et les écrivains à des signes très reconnaissables. Aucun Tyrtée d'opérette, aucun versificateur politique n'avait clamé à l'univers sa foi en le patriotisme de son pays, pour se faire de ses chants un pavois de célébrité. Qui eût supposé que la contrée laborieuse et pacifique aurait, du jour au lendemain, à se défendre contre l'agression brutale d'une des grandes puissances voisines, d'une des garantes de sa neutralité ? à supporter les contraintes, les souffrances de l'occupation étrangère, la violence contre les personnes, la dévastation systématique des villes et des campagnes ? Et même celui des Belges qui aurait pressenti l'inimaginable félonie de cette arrogante Allemagne, penché sur les œuvres des poètes, y aurait à peine perçu au passage les réflexes de leur sensibilité nationale. Cependant toutes les ailes ployées ont ouvert au vent leurs larges envergures ; comme se sont confirmés cette

fierté de la race, cette souvenance ardente des œuvres fondées par les aïeux, la patience, l'obstination dans le travail entrepris, le farouche sentiment d'une libre personnalité, une droiture d'esprit innée, malgré des erreurs inévitables qui proviennent le plus souvent d'une hardiesse désintéressée, cette bonhomie aisée par laquelle le Belge se livre autant qu'il accueille, et cette sereine, un peu rêveuse confiance dans la destinée présente aussi bien que dans les caresses survivantes des choses et des villes de son passé ! Enfin contraste inattendu, cet attachement impérieux à ce qui est, non moins qu'à ce qui fut, dispose, dans une tranquille audace, à aborder aux merveilles espérées de l'avenir, à être l'artisan de toute métamorphose intellectuelle ou sociale. Dans le passé, le Belge est baigné dans le prestige de sa région, de sa cité, mais sans se détourner d'être de pensée active, infatigable à la besogne, de collaborer de son zèle et de son savoir à l'expansion universelle des forces humaines.

En présence du parjure, des attentats du militarisme, de l'orgueil de caste et d'une violence ivre d'elle-même, toute la faible Belgique s'est dressée contre le colosse. Sa sagesse soutient son courage dans l'abominable épreuve. C'est sa ténacité avisée et sûre qui maintient, quoi qu'il arrive, son dessein de n'abdiquer jamais et de ne pas se soumettre.

Les magnanimes qualités d'endurance, de décision et d'enthousiasme, dispersées à l'aventure, se sont groupées soudain; elles s'entraident et se complètent.

Quel poète, un jour, de cette éperdue constance d'abnégation et d'héroïsme palpitera et portera le témoignage définitif? Les aînés, dont j'ai tenté de définir le talent et la valeur nouvelle, en ont peut-être préparé à leur insu la formation. Van Lerberghe, Rodenbach sont morts; que feront les survivants? En est-il un qui puisse évoluer, accueillir, s'élargir au point de se susciter nécessaire à l'effusion dans l'enthousiasme de l'âme internationale ?

La tâche glorieuse reviendra sans doute à de plus jeunes. Les noms sont innombrables ; n'est-ce point à un d'eux que revient l'énorme mission de faire frissonner et vivre, naissante à l'aube, la Belgique sainte qui de ses ruines se redressera demain ?

ANDRÉ FONTAINAS.

LA
SAISON DES DUPES

Mil neuf cent treize, ô temps où des peuples sans nombre!...
V. H.

I

Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé.
Saint-Luc (vii, 47).

LA BARONNE TUTZA A MONSIEUR MANUEL XIMÉNÈS DEL RIO.

« Les Fougères », le 2 septembre 1913.

Cher adoré,

La chambre où je t'écris cette lettre est peut-être de tous les lieux du monde celui qui nous rappelle à tous deux les plus chères, les plus belles émotions, et je puis dire que j'ai choisi là un bien dangereux décor pour le petit drame douloureux que... Mais chut !... n'allons pas si vite... Et arrêtons-nous un instant pour goûter la saveur douce-amère, et si profonde, du souvenir...

Tu l'as deviné, cette chambre, la mienne, est celle où nous échangeâmes notre premier baiser, le premier baiser vrai, complet, paisible, après tant d'autres, ceux du flirt, inquiets, harcelés, traqués. Le premier baiser dans la solitude.

C'était,— il y a déjà trois ans de cela, tu t'en souviens ?— un pur et radieux matin de printemps, pas tellement différent de ce matin d'automne, qui en semble la parodie ironique et troublante. Frédéric, obligé de repartir en toute hâte pour notre domaine de Segesvár, où nos paysans avaient commencé une

manière de révolution, devait rester trois semaines absent, et moi, enfin vaincue par ta longue sollicitation... Mais non, ce n'est pas cela, je ne veux plus me souvenir des combinaisons qui nous avaient rendus libres, car nos premiers mensonges datent de là, je ne veux plus me rappeler qu'une chose, c'est que nous étions venus, ensemble, à la villa... Equipée d'écoliers !

Je revois comme dans un rêve le masque stupéfait et respectueux de Julien, le vieux jardinier, lorsque je lui demandai, de mon air le plus distraitement bienveillant, de me donner les clefs (car tout était fermé aux Fougères), et de nous laisser seuls (car il voulait nous accompagner, en bon serviteur fier de la maison qu'il entretient, tout nous montrer)... Et puis, et puis, je ne sais plus, cher amant entraînant et fou ! Je n'avais plus qu'un désir, qu'une idée : être avec toi seul, être dans tes bras, enfin, dans un chez-moi qui deviendrait ainsi aussitôt un chez-nous... Et ta hâte devançait la mienne, et je la sentais, et il me semblait que tous les deux nous nous avancions, enivrés, légers, rapides, au devant de la vie, comme ces jeunes amants, tu sais, de *la Fontaine de Jouvence*, immortalisés par Frago, et qui volent au-dessus de la terre, vraiment qui ne sont plus de ce monde.

Il y a des gens qui, dans ces circonstances-là, se rappellent tout, qui notent le moindre détail, comme pour préparer, hélas ! le dossier d'un réquisitoire ou, ce qui ne vaut guère mieux, un album de souvenirs sentimentaux. Pour moi, fougueux ami, je ne sais plus rien. Tout se perd dans une brume confuse et dorée, dans le vertige d'une course à deux parmi les herbes folles de la pelouse, ton bras passé à ma taille, en notre double fièvre d'arriver... Et puis, sans transition, je nous retrouve tous deux, dans cette chambre, dont les fenêtres entr'ouvertes et tout encadrées de glycines laissaient arriver jusqu'à nous leur odeur insistante et fine, leur odeur secrète et trouble d'iris respiré de trop près,... tandis que leurs grappes, pareilles à celles d'une vigne idéale, se détachaient sur un ciel d'une couleur aussi subtile, transparent comme un cristal... Et tout cela était d'une douceur si puissante, d'une innocence si merveilleuse... que j'oubliai en un instant et toutes mes raisons de te résister, et les discours que j'avais préparés pour te maintenir sage ; et sans plus savoir ce que je faisais, c'est

moi, oui, c'est moi, la prude Gisèle, moi folle soudain comme une bacchante à la vue de ces raisins célestes et mauves qui se balançaient dans la brise de mai, c'est moi qui t'attirai contre ma poitrine, et te pris ce baiser que tu désirais depuis si longtemps, tandis que tout étourdi et comme confus, tu vacillais, mais oui, mon faible amant, tu vacillais dans mes bras...

Et le grand lit bas couvert de gaie cretonne était si près de nous et si tentant, il y avait sur lui une telle lumière !... Tu m'as dit : « Bergère adorée, c'est comme une pelouse au soleil. Veux-tu ? veux-tu ? »

J'ai voulu. Pourquoi, alors n'aurais-je point consenti ? Et, — soyez content, soyez fier, mon cher Manuel, mon fidèle amant, — je ne regrette rien, là ! Si c'était à refaire, je le ferais. Car on ne cueille le bonheur qu'une fois dans la vie, et l'occasion qui passe a quelque chose de divin. J'eusse été la plus sotte des créatures si je ne l'avais pas saisie à pleins cheveux, ce matin-là, dans le soleil. J'étais libre alors. Oui, je le répète, si c'était à refaire, je n'hésiterais pas...

Mais voilà, justement, ce n'est plus à faire. C'est une chose accomplie, finie. C'est du passé, le plus cher, le plus doux, le plus miraculeux que tu voudras (tu n'as rien épargné pour le rendre tel), mais c'est du passé. Je fus tienne trois années, un peu plus même. Et j'ai pris de ton amour tout ce qu'il pouvait me donner de joies, toutes les joies, les plus coupables et les plus violentes comme les plus enfantines. Je t'ai appartenu sans réserves et sans coquetterie, au risque même de te lasser.

Mais aujourd'hui, je ne le puis plus.....

Chut ! tais-toi, je t'en supplie, ne réponds pas, ne parle pas. Cela m'est déjà assez horrible de te dire ces choses à toi ; il me semble aussitôt voir pâlir ton pauvre visage attentif et tendre, et le coup que je te porte me revient aussitôt et va toucher en mon cœur, affreusement, la place la plus intime, la plus révoltée..... Il le faut cependant, malgré le sursaut suprême de mon être, il le faut.

Je ne peux plus être à toi.....

. . . .

J'entends ton cri indigné : « Tu ne m'aimes plus ! »..... Ah ! si, malheureux ami, je t'aime, je t'aimerai toujours, parce

que le corps a des souvenirs qu'il est impossible d'arracher de ses fibres, une fois qu'ils en ont pris possession. Cela, il faut que tu le saches, et même quand tu te seras résigné, et consolé (car tu oublieras plus vite que moi), je t'aimerai longtemps encore. Je suis marquée à ton empreinte,pour la vie.

Mon amour n'a pas changé ; mais alors qu'au premier jour il s'élevait dans mon cœur au sein d'une glorieuse solitude, depuis, un ennemi redoutable s'est installé à ses côtés : le mensonge.

Je ne peux plus les voir ensemble, tu comprends. L'un me gâte l'autre, parfois jusqu'au dégoût, jusqu'à l'insurmontable nausée. Que de fois, au moment de me rendre au rendez-vous fixé, dans le petit appartement tout feutré de tapis de Perse que tu as arrangé pour moi et que nous appelions notre « petite tanière d'Orient »,je suis restée chez moi, tout habillée, debout devant ma glace, incapable de faire un pas, découragée immensément à l'idée des courses et des visites qu'il faudrait, après, inventer pour mon alibi..... Et tu t'étonnais ensuite, tu me reprochais de t'avoir fait attendre en vain, et il fallait que j'invoque quelque migraine, pour ne pas te froisser. Encore un mensonge !....

Cette tendresse qui aurait pu être belle et tellement sainte, si la vie nous avait placés l'un vis-à-vis de l'autre dans une situation différente,est devenue quelque chose qu'il faut cacher comme une honte, comme une plaie. C'est horrible ! Et toi-même, tu le sais bien, tu as souffert aussi, car ta nature est loyale et généreuse. Et si nous ne nous sommes jamais parlé de ce dégoût chaque jour accru devant les compromissions acceptées, les ruses obligées, enfin le fastidieux et vilain accessoire de l'adultère, c'est par une suprême pitié réciproque, et aussi par cette crainte que nous éprouvions de rencontrer aussitôt un écho si douloureux et si profond qu'il nous eût semblé aller au devant d'un désastre irrémédiable en l'éveillant, ah ! de la plus légère atteinte.

Eh bien ! cela aussi m'excède. C'est encore un mensonge que cette précaution, le moins laid mais non le moins grave de tous ceux dont nous sommes entravés. Il faut en finir. Il faut nous parler avec franchise. Toi, tu es trop timide, par excès de délicatesse, je l'oserai pour toi....... Au risque de trouver ensuite devant moi la vie la plus aride et la plus amère,

je veux m'évader de l'atmosphère oppressante et doucereuse où je végète..... Pour la première fois depuis trois ans, mon cher vainqueur, je vous résiste, je vous échappe, et tant pis si je souffre à crier........ il le faut.

Mais, diras-tu, pourquoi aujourd'hui plutôt que demain, plutôt qu'il y a deux mois ? Pourquoi cette décision soudaine ? Est-ce que ton mari ?...

Non, Frédéric n'y est pour rien. Mais il entré dans ma vie un personnage nouveau, dont l'importance est devenue pour moi terrible : ma fille....... J'eusse bravé tout, la volonté de mon mari comme l'opinion du monde. Mais je ne puis supporter le reproche qui brille dans les yeux de cette enfant lorsqu'elle les pose sur moi, lorsqu'il s'échappe d'eux, avec la lueur divine de l'adolescence, une interrogation étonnée, si pesante..... Instinctivement,je courbe la tête,je me sens humiliée. Et il n'y a rien à dire. Tout ce drame se passe sans paroles, sans gestes,mais qui exprimera son angoisse et cet affreux mystère qui vient de ce que je ne sais pas ce *qu'elle* pense? Tu comprends, je ne le sais pas, je ne peux pas le savoir. Cette enfant est devant moi aussi close, aussi secrète qu'un coffret sans serrure et sans clef. J'ignore ce quelle devine, j'ignore ce qu'elle suppose, j'ignore ce qu'elle sait. Mais je vois bien ce qu'elle éprouve : elle éprouve le sentiment que je la trahis. C'est épouvantable.

Rien au monde qui soit plus exclusif, plus exigeant que la jeune fille. Il lui faut tout, et on ne sait jamais ce qu'elle peut rendre. Peut-être rien ; mais n'importe. On se sent en face de cet être étrange absolument comme un débiteur en face de son créancier, et un créancier qui n'admettra jamais qu'on puisse avoir d'autres dettes.

Je sens bien que tu ne peux pas comprendre. Tu es un homme, un amant, et ces nuances-là échapperont toujours aux hommes, aux amants. C'est le monde réservé de la féminilité. Nous seules pouvons y entrer, hélas ! et c'est là que nous nous reprenons à vous, que dis-je ? c'est là qu'on nous vole à votre domination.

Lucy est jalouse. Lucy me veut toute à elle. Qu'en fera-t-elle ? puisque demain, à son tour, elle aimera, et je ne serai plus pour elle qu'une ennemie, au mieux une confidente. Oui,

mais, maintenant, elle ne tolère point que je lui échappe d'aucune manière.

Elle est revenue, voici quelques semaines, et jeune fille, alors que nous l'avions quittée fillette. Elle s'attendait à me trouver là sans réserves, à poser sur moi sa main possessive d'enfant gâtée. Et aussitôt elle s'aperçoit (à quels imperceptibles signes, à quelles nuances magnétiques absolument indicibles ?) que quelque chose en moi n'est pas à elle, quelque chose qui brille dans mes yeux pas assez prudemment éteints, qui persiste dans mes gestes pas assez réservés, qui émane enfin de ma personne trop pénétrée de ton amour.

Elle ne s'explique pas la nature de cela, elle n'a même point le soupçon de ce que cela pourrait avoir d'effrayant pour sa candide imagination, mais elle en éprouve un malaise, comme si j'étais atteinte d'une souffrance incompréhensible et innommée, mais dont la visible fièvre lui ferait horreur. Elle m'en veut enfin, elle m'en veut de sa désillusion. Elle se considère comme volée, et par quelque être inconnu, de ce qu'elle estime comme son bien propre : moi-même.

Voilà plusieurs semaines que dure cette situation pénible, qu'elle s'aggrave. Il faut qu'elle cesse, car je n'en puis plus. Il m'est absolument impossible de supporter la vue de cette douleur d'enfant dont je suis la cause. J'ai souffert seule toutes ces semaines affreuses. Seule, sans un ami, sans une confidente... Car l'unique ami que je possède, c'est mon amant, Monsieur, c'est vous, le plus intelligent, le plus subtil des confidents de femmes. Et j'eusse bien pris conseil de vous si.... si je n'avais pas été aussi certaine de me le voir refuser. Car ce conseil, c'était celui de te quitter. Me l'aurais-tu donné ? Non, n'est-ce pas ? Tu n'es pas mûr pour tant d'abnégation, tu es encore trop jeune, trop fougueux..... Il m'a fallu agir seule, en secret, sans aucun recours, et prendre la plus grande décision de ma vie sans que personne pût seulement tenir ma main dans la sienne en me disant : « Courage ! » ou : « Pleurez sur mon épaule. »

Mais maintenant, la décision est prise, et tu auras la mesure de mon énergie lorsque tu évoqueras le lieu le plus cher de notre amour, qui est celui où je t'écris cette lettre...

Adieu, mon amant unique, adieu ! Sois courageux. Cela

t'est plus facile qu'à moi. Tu es jeune, la vie s'ouvre devant toi, avec toutes ses illusions, tous ses espoirs, toutes ses ambitions permises. Et pour gagner tous les trésors qu'elle t'offre, tu ne perds jamais que Gisèle, alors que Gisèle, en te perdant, abandonne le seul bien qu'elle ait jamais envié : l'amour.

Celui que tu m'as donné, je ne l'oublierai point. Son souvenir parfumera ma vie jusqu'à mon dernier jour, comme ces glycines qui embaument à mourir et que je ne veux plus ni toucher, ni regarder, à cause de leur odeur bouleversante, leur odeur de premier baiser.

Celle qui ne sera jamais plus, hélas !

ta GISÈLE.

Il est inutile de m'attendre dans notre retraite habituelle : je n'y viendrai plus jamais. Mais il ne faut pas non plus t'abstenir de me venir voir, ici, en ami. Je ne veux pas qu'en cessant tout à coup tes visites, tu éveilles sur nous deux le plus léger soupçon, ni non plus que tu fasses une rupture de ce qui n'est qu'une normale, une naturelle séparation. Après quelques jours d'absence, reviens aux « Fougères », pour inaugurer notre nouvelle existence, notre existence d'amis. C'est dit, n'est-ce pas ? A bientôt !

G.

II

Epistola enim non erubescit
(Car une lettre ne rougit pas.)
CICÉRON : *Ad familiares*,
(Liv. V. Ep. 12.)

M. MANUEL XIMÉNÈS DEL RIO AU COMTE MARCEL DE BARLIEU.

Paris, 4 septembre.

Très cher ami,

Il m'arrive la chose du monde la plus surprenante, la plus affreuse !.... Et vraiment, je ne sais plus que faire, ni à qui m'adresser..... je ne sais plus rien. Je suis comme fou de désespoir et d'anxiété. Plus j'y songe, plus je m'aperçois combien je me trouve seul au monde, malgré le nombre de mes relations, de mes amitiés, malgré la solidité de ma situation parisienne. Il faut pourtant que j'aie recours à quelqu'un dans

le trouble où je me débats..... Laissez-moi vous choisir, cher ami, vous qui avez toujours été mon guide, certes dans des circonstances plus frivoles. Laissez-moi vous choisir, et ne souriez pas de mon choix. Car si votre scepticisme effraie un peu ma sentimentalité, votre expérience la rassure, j'ai confiance en cette loyauté parfaite que s'efforce de masquer un cynisme de commande, j'ai confiance en cette claire vision de la vie que vous avez.....

Et tout d'abord, cher ami, que je vous mette au courant du grand secret de ma vie. Oui, je sais, il est entendu qu'entre gens de notre monde, le nom des femmes que nous aimons doit rester à jamais caché. Et je trouve cela très correct, très chevaleresque, très gentleman enfin. Pourtant, il y a dans la vie des circonstances trop graves pour que nous accordions à ces conventions plus de respect qu'elles n'en méritent.

Eh bien! là, oui, j'aimais la baronne Tutza, je l'aimais à la folie, je l'aimais depuis trois années; son charme unique de grande dame et d'étrangère, sa beauté blonde et radieuse, son esprit merveilleux, délicat et, sans un soupçon de pédantisme, si cultivé, si littéraire, enfin et surtout son air d'amoureuse-née avaient fait de moi son serviteur adorant, son chevalier. Elle fut sensible à ma passion. Elle m'aima à son tour..... Notre tendresse fut merveilleuse.

Je ne sais si vous saviez. *Forse che si, forse che no*, comme dit le grand poète italien...... je ne sais si vous saviez jusqu'à aujourd'hui, mais il faut que vous le sachiez maintenant, car les raisons de ma discrétion tombent devant la gravité de la crise que je traverse.

Gisèle..... (oh! ce nom si cher que je ne traçais jamais qu'en m'adressant à elle, le voir là, écrit pour un autre, je ne puis vous dire l'impression que cela me cause.... mais il le faut), Gisèle veut me quitter. Elle que j'aime si profondément et que j'avais toutes les raisons de croire également attachée à moi, elle pour qui ma passion, loin de diminuer, ne faisait que s'affermir et s'approfondir avec le temps, elle dont toute la conduite, dans ses plus infimes détails, ne disait que tendresse, affection, amour, et encore amour, Gisèle veut me quitter. Elle vient de me l'écrire, je ne puis en douter. Sa lettre est ouverte, là, devant moi, affreusement précise et nette, et sans réplique. Rien dans notre rendez-vous précédent qui ressem-

blât à des préliminaires, à des préparations. C'est, sans ménagements, la rupture.

Imaginez l'état dans lequel je me trouve. C'est tout un passé très cher de tendresses et d'illusions qui s'effondre, absolument comme si rien n'avait eu lieu, comprenez-vous, cher ami? C'est ma vie désormais privée de sa signification..... C'est..... mais je ne sais plus ce que j'écris, je me sens encore tout stupide du coup que je viens de recevoir sur la tête et du silence obstiné que je suis bien obligé de garder..... car à qui m'adresser? Qui m'eût donné sur tout cela quelque lumière? Je souffre abominablement.

Gisèle veut me quitter. Elle le déclare paisiblement, avec cette inconscience qu'elles ont toutes, ma foi, depuis l'éternité qu'il y a des femmes, et qui oublient. Elle ne semble même pas se douter du mal qu'elle me fait. Elle parle absolument du même ton que si elle m'annonçait son départ prochain pour quelque Davos ou quelque Deauville. On dirait, à la lire, qu'il s'agit là d'un simple épisode de notre aventure, et parfaitement prévu dans nos conventions.

J'avoue que je n'y comprends rien.

Vous, ô privilégié, qui avez édifié votre existence à l'abri des tempêtes de l'amour, pourrez-vous, même par un effort de l'imagination, vous rendre compte du désespoir qui m'aveugle? Car pour vous, toute rupture, d'où qu'en vienne l'initiative (et il faut vous rendre cette justice que vous n'avez guère l'habitude de laisser prendre les devants à votre partenaire), est le signal d'une délivrance qui vous permet de voler à de nouvelles aventures. Mais du moins cette profonde connaissance que vous avez des femmes, à force de les avoir regardées souffrir sans les aimer, vous permettra-t-elle de voir clair dans l'obscurité des motifs allégués par l'infidèle; car moi, dans l'ignorance absolue où j'en suis, je risque d'errer à jamais dans un dédale d'incertitudes, de maladresses, de fausses démarches.

Que faire en effet?

Lui écrire? elle ne lira ma lettre que pour n'y point répondre, de telle sorte que je ne saurai jamais si mes raisons lui auront semblé convaincantes ou absurdes, mes plaintes touchantes ou niaises.

M'adresser à elle pour une suprême prière? Mais il faudrait

qu'elle vînt au lieu habituel de nos rendez-vous. Or, elle est décidée à n'y plus reparaître. Tout est prévu.

La voir chez elle, alors? Impossible, malgré son hypocrite invitation à venir y faire l'essai de son amitié. Plus impossible que nulle part ailleurs. Parce que c'est chez elle que réside toute sa force, c'est chez elle que se trouve la cause de son changement. Chez elle et sous quelle forme! Car devinez un peu pourquoi Gisèle veut m'abandonner? Pour sa fille, enfin revenue définitivement du couvent, pour Lucy que j'ai connue haute comme ça, sautillante et criarde, les joues rouges d'avoir couru, les lèvres barbouillées de confiture, enfin l'horrible et inexistante fillette à laquelle personne ne fait attention, sauf pour se garer de ses mouvements maladroits. Quand je pense que c'est ça, mon ennemi... que je lui ai appris les arcanes du crocket et du golf, que je lui ai même une fois corrigé un devoir de français,... je n'en reviens pas.

Quand je pense que la semaine dernière encore (elle est dans cet affreux âge ingrat, vous savez, où la jeune fille a quelque chose d'inachevé qui fait grincer les dents) j'ai joué avec elle au tennis et pris le thé et qu'elle m'a tendu son mouchoir, parce que je n'avais pas ma petite serviette... et cela avec des mines, des tortillements stupides de pensionnaire qui joue à la dame. Un monde, mon cher, un monde!...

Et dire que c'est avec cette poupée grimaçante qu'il me faut compter! J'en suis tout stupéfait... Pourtant rien n'est plus vrai. Il paraît que le sauvageon a poussé depuis l'hiver dernier (on fait bien de me le dire, je ne m'en serais pas aperçu) et qu'une observatrice gênante se serait révélée dans l'écolière dégingandée que vous connûtes comme moi. La présence de Mlle Lucy rappelle Gisèle à ses devoirs. Gisèle ne veut pas s'exposer à ce que Mlle Lucy devine notre liaison, elle veut lui épargner l'ombre même d'une souffrance, d'une désillusion filiale. Enfin, dans un moment de sa vie où j'aurais cru au contraire que l'amoureuse avait seule le droit et le désir de parler, voici que la mère se réveille et lui impose silence. Oh! c'est trop fort, à la fin, c'est révoltant. Si vous saviez, cher ami!...

Car enfin, — eh! mon Dieu! pourquoi aurais-je la sotte pudeur de m'en cacher auprès d'un des esprits les plus libérés de préjugés que je connaisse? — il faut bien que vous le sachiez et

que vous ne pensiez pas qu'il s'agisse ici d'une illusion de la fatuité. Il y a entre Gisèle et moi le secret voluptueux d'une entente comme je suis certain qu'il n'en est dans aucune des liaisons de notre monde. Vous me comprenez ? J'aime Gisèle pour ses hautes qualités morales, son tact souverain, sa grâce raffinée, son esprit relevé de fine impertinence et comme pimenté par le charmant accent hongrois qu'elle a, son style enfin ; mais sa personne physique m'est pour ainsi dire plus chère encore car, vous entendez bien, elle est mon œuvre. Oui, mon œuvre. J'ai pris une Gisèle déçue, lassée, mélancolique, une Gisèle toute contractée de défiance, hostile à ce qu'elle appelait « les vilains gestes de la passion » et, peu à peu, par la persistance de mon amour, par l'assiduité de mes tendres soins, enfin par ce qu'un autre que moi a si joliment nommé *l'adoration perpétuelle*, j'ai vu naître une autre femme, faite pour le bonheur et la joie, pour les baisers savants et les longues caresses, pour les nobles et magnifiques jeux de l'amour charnel. Sentimental, moi?... eh ! cher ami, permettez-moi de rire... Je suis en réalité un voluptueux, quelque chose comme un don Juan qui aurait eu la chance et l'habileté de trouver en Elvire mille et trois autres femmes désormais inutiles à rechercher. J'ai fait de Gisèle la complice idéale du crime le plus exquis. Aujourd'hui, la plénitude de notre accord est souveraine et nous avons connu, tous deux, l'un par l'autre, des heures véritablement uniques... Et c'est cela, cette œuvre maintenant amenée à son point de perfection qu'il faudrait abandonner parce qu'il plaît à la malice de la vie de nous envoyer cette messagère de discorde, une jeune fille ?... Ah ! non, non, mille fois non ! je ne peux pas, je ne veux pas l'admettre. L'absurdité de cette abdication me révolte trop. Et je me sens prêt à commettre toutes sortes de folies pour me défendre.

Pourtant, avant d'en venir aux folies, je veux essayer d'un moyen plus normal, plus efficace aussi peut-être.

Puisque je ne puis plus rejoindre Gisèle, toutes les précautions étant prises pour m'en empêcher, je ne vois plus que vous qui soyez capable, et de l'approcher sans qu'elle se méfie, et de lui parler de moi sans que, dès les premiers mots, elle vous arrête. Je sais la familiarité avec laquelle elle vous traite, et la confiance qu'elle garde en votre jugement. J'ai idée que

si quelqu'un arrive à la persuader, ce ne peut être que vous. Que dis-je ? j'en suis convaincu.

Vous seul avez, en effet, suffisamment d'amitié pour moi pour parler en mon nom sans me trahir ou vous tromper, et assez de détachement et de maîtrise de vous pour le faire sans perdre, par quelque nervosité ou trop d'ardeur, le calme nécessaire à trouver séance tenante les meilleurs arguments. Diplomate, vous le fûtes un instant, naguères, avant d'adopter le dilettantisme pour votre profession réelle, et vous l'êtes resté ; plus adroit peut-être et certes plus occupé que si vous aviez représenté la France dans quelque Sofia, ou même au noble quai qui va de la Chambre à la gare des Invalides... Je vous charge de la mission la plus délicate, et comme telle elle doit agréer, n'est-ce pas ? à votre goût des négociations élégantes et difficiles. Dites à Gisèle tout ce que vous suggérera votre ingéniosité. Faites l'impossible pour lui faire comprendre la folie de sa décision, et le mal qu'elle me fait. Enfin faites qu'elle me revienne, à tout prix. Songez à l'atroce existence que je mène et que mon sort est entre vos mains.

Votre misérable ami
MANUEL XIMÉNÈS DEL RIO.

III

OPHELIA : *T'is brief, my Lord.*
HAMLET : *As a woman's love.*
(OPHÉLIE : C'est court, monseigneur.
HAMLET : Comme un amour de femme.)
SHAKESPEARE : *Hamlet* (Acte III, Scène II).

MONSIEUR MANUEL XIMÉNÈS DEL RIO A Mme LA BARONNE TUTZA.

PRIÈRE A LA BIEN-AIMÉE

C'est l'Ennui... je le sens ; depuis longtemps tu m'aimes...
Ton corps est las de joie et ton âme d'amour...
Je le lis dans tes yeux : je suis toujours le même !
Il faut être sincère... à quoi bon les détours ?

Pour moi les dévorants baisers, les plus ardents
Aveux désespérés sur ta bouche ont fleuri...
Mais ton amour languit d'un éternel Printemps...
On le traîne longtemps.... à présent c'est fini.

Je l'ai compris, trop tard, peut-être, et je m'en vais
Crier mon désespoir sous des cieux inconnus,
Et j'emporte mon rêve aux ailes piétinées
Et l'amer souvenir de mon bonheur perdu.

Mais encore une fois, Amour, je t'en supplie,
Laisse-moi m'endormir dans tes bras caressants,
Donne-moi de ta chair la fraîcheur infinie,
Berce-moi de ta voix.... je ne suis qu'un enfant!

MANUEL.

IV

Veritatis simplex est oratio.
(Simple est la parole de la vérité.)
SÉNÈQUE : *Epîtres.*

MADEMOISELLE LUCY TUTZA A MONSIEUR MANUEL XIMÉNÈS DEL RIO

« Les Fougères », le 5 septembre.

Ce que je vais faire est mal, très mal, je le sais, hélas! et cela ne me retient point, puisque voici trois fois que je refais cette lettre, après l'avoir chaque fois déchirée en menus morceaux! Et je la recommencerai encore, et elle contiendra, tant pis! les mêmes choses..... Car il n'y a pas deux manières de les dire, allez, pour quelqu'un qui ne connaît pas encore la vie, et qui ignore les mille façons d'exprimer sa pensée, ou de la déguiser.

Il faut que je parle.... il faut que je vous parle, Manuel, mon ami. Il me semble que si je ne m'y décide pas aujourd'hui, je ne l'oserai plus jamais, que cette occasion est unique, irremplaçable.... Toutes choses autour de moi me disent d'avoir courage, d'avoir confiance, et mon cœur, lui, mon cœur me dit que vous ne me trahirez point.

Mon cœur! il bat si fort que j'en suis toute haletante, comme le jour où j'étais montée si vite dans un clocher, à Loches, d'où l'on voyait toute la Touraine endormie au soleil. Et c'est bien toute ma vie que je vois, maintenant, comme je voyais cette plaine, avec le même espoir, avec la même émotion.... Toute ma vie! Ah! Manuel, je sais à peine ce que j'écris, c'est comme si je vous parlais dans un rêve, à peine consciente de l'enchaînement de mes pensées, de la portée de mes paroles.

Je suis comme dans un vertige et je vous jure que, sinon, jamais je n'oserais tenter la démarche que je tente aujourd'hui.

Et puis, j'ai foi en vous. Vous n'êtes point comme les autres. C'est drôle, n'est-ce pas ? il y a des choses que pour rien au monde je n'avouerais à Papa, ni à Maman. Et je vous les confierais, sans aucune hésitation, parce qu'il y a en vous quelque chose de plus gentil, de plus affable... Oh ! ce n'est pas cela que je veux dire.... Voyez comme je suis sotte et désemparée.... Enfin, il m'a semblé, surtout dans les derniers moments de votre séjour aux *Fougères*, que je n'étais plus pour vous tout à fait une enfant, que vous me considériez avec plus d'attention, plus de bienveillance, plus de.... Non, Manuel, non, je vous en supplie, ne me regardez pas maintenant, car je suis toute rouge, rouge de confusion, comme si vous aviez tout deviné déjà, et je ne veux pas que vous deviniez encore.... Je voudrais prolonger encore mon secret. J'ai tellement honte de moi et tellement peur de vous, malgré ma confiance ! Je n'ai jamais tremblé comme cela devant personne.... et vous êtes absent.... Mais je vous vois comme si vous étiez là, debout de l'autre côté de mon petit secrétaire. Et vous m'intimidez délicieusement....

Si vous ne m'avez pas encore comprise, Manuel, je vous en supplie, il en est temps encore, oubliez tout, déchirez ce billet, et alors, je serai rassurée. Tout sera fini, tout reviendra dans l'ordre, comme cela doit être, comme cela était il y a seulement sept jours, avant ce que j'appelle le grand moment, le moment de ma transformation.

Depuis sept jours, je ne me reconnais plus. C'est à peine si je comprends l'être que j'étais auparavant. Que dis-je ? je ne m'en souviens même pas. Tout cela est si loin, si loin !.... Je vis avec mon illusion, avec mon rêve.... Et je souffre beaucoup parce que ce rêve est trop grand pour moi, trop élevé, il est plein d'angoisse et de doutes.... Mais je suis fière aussi, fière de cette souffrance de femme, moi qui hier encore étais ce qu'on appelle, avec un peu de mépris, une petite fille.

Ah ! si aimer veut dire : rougir à tout instant comme si l'on était surprise, pleurer sans cause, simplement parce qu'on sent dans son âme un débordement de larmes délicieuses et amères, entendre battre son cœur comme s'il voulait vous briser la poitrine, être obsédée d'une pensée unique, et répéter

sans cesse un nom, toujours le même, rêver à l'impossible, évoquer des heures un visage qui s'efface ironiquement pour ne reparaître que quand on cesse de l'appeler, découragée; si aimer veut dire tout cela et encore maintes autres choses, plus subtiles, plus tendres, plus belles, plus secrètes et que je n'oserais même pas me nommer à moi-même, eh bien! j'aime, Manuel, mon ami unique et très cher, et c'est vous que j'aime....

Ah! le voilà écrit ce mot qui m'oppressait, qui me tuait. Et voilà mon grand secret désormais à vous, à vous comme moi-même je me remets entre vos mains, sans réserve et confiante, malgré ma crainte. Je suis toute entière à vous, Manuel, avec cette angoisse, avec mon trouble, avec toutes mes pensées. Depuis sept jours, et c'est comme si je vous aimais de toute la vie!....

Je ne sais pas ce que vous allez penser de moi, je ne veux pas le savoir. Mais moi je suis trop heureuse d'être enfin délivrée. Il me semblait que chacun de ces sept jours était au moins une année et que si je laissais passer cette année sans vous avoir averti, tout allait être perdu, l'unique, la grande affaire de ma vie compromise sans recours.

C'est ainsi! Nous restons des mois et des mois sans qu'il nous arrive rien, et nous ne nous pressons pas, et nous disons: « On a bien le temps. » Et puis voilà que tout à coup l'aventure arrive, le bonheur montre son visage, et il s'écrie: « Je n'ai qu'un instant, je passe? Voulez-vous de moi? » Alors une heure qui s'écoule est plus irréparable qu'une vie perdue à dormir.... En ces sept jours, j'ai vécu toute une vie, Manuel; et toute une vie qui ne fut pleine que de vous. Serez-vous digne seulement de cette offrande que je vous ai faite, dans la sincérité absolue de moi-même?

Oh! oui, vous le serez. Et je vous dis cela en manière de taquinerie. Car je vous connais, Manuel, malgré que j'aie eu si peu l'air de vous observer. Rien ne m'a échappé de vous. Sous des dehors calmes et posés, vous cachez un cœur d'une sensitivité extraordinaire, et une merveilleuse divination de ce que valent, de ce que pensent les êtres qui vous entourent.... Tenez, je suis sûre que vous me connaissez mieux que vous ne le croyez vous-même. Vous vous imaginez peut-être que je suis encore une petite fille, une gamine encombrante et brusque, une pensionnaire à peine émancipée. C'est là, pour ainsi dire,

votre opinion mondaine. Mais au fond de vos yeux, quand par hasard ils tombaient sur moi, j'ai bien vu passer, comme un fugitif éclair, quelque chose de doux, de tendre, de profond qui me comprenait, qui me jugeait, qui savait.... Oh! tout cela n'arrivait pas jusqu'à votre conscience, cela ne se serait jamais exprimé par une réflexion. Mais c'était vrai cependant, indiscutable. Descendez en vous-même, et dites si vous n'avez pas compris Lucy Tutza, et si vous n'avez pas compris qu'elle était devenue une femme. Et maintenant vous savez qu'elle l'est devenue à cause de vous, et pour vous.

Puisque j'ai osé la grande audace, puisque j'ai prononcé le mot redoutable, n'est-ce pas ? Manuel, vous ne m'en voudrez pas si je me laisse aller au plaisir de descendre en mes souvenirs.... L'un d'entre eux m'est tellement cher!.... celui du moment où j'ai compris que je vous aimais.

Nous revenions du tennis.... On allait prendre le thé sur la terrasse....La femme de chambre avait oublié de vous donner votre petite serviette, et comme maman allait la rappeler (elle était occupée très loin de là, dans les communs qui sont au moins à cent mètres), vous dites : « Mais non, je vous en prie, ne dérangez pas Julie. » Et vous voulûtes prendre votre mouchoir. Mais vous l'aviez perdu. Alors, machinalement, vous jetâtes les yeux autour de vous, comme quelqu'un qui est soudain embarrassé par une vétille et ne sait que faire. Je ne pourrais encore dire si c'est moi qui vous tendis mon mouchoir pour vous venir en aide, ou si vous fîtes mine de me le demander, ou si nous eûmes ensemble cet échange inconscient de pensées. Ce qui importe, c'est que j'éprouvai à vous donner ce mouchoir une joie immense, comme si je vous rendais là un service signalé, comme si j'avais attendu toute ma vie cette occasion inespérée, fabuleuse, de vous être utile, d'appeler votre attention. Et pendant dix minutes, je tremblai qu'il ne vous prît l'idée de me le rendre. Il m'eût semblé que ce geste signifiait : « Je n'ai rien de commun avec vous. Reprenez ce présent corrupteur. » Mais vous le gardâtes en effet, cet innocent chiffon de batiste.... Par oubli, certes, plus que probablement, mais je fus aussi heureuse que si vous m'aviez répondu : « Oui, j'accepte votre hommage, j'agrée votre amour. »

. . . .

Je suis absurde, n'est-ce pas, je suis folle. Mais vous qui

comprenez tout, qui savez tout, vous n'aurez pas envie de vous moquer de moi parce que j'ai fait cette grande découverte que j'étais amoureuse de vous dans des circonstances si puériles...

Si vous saviez, Manuel, comme je suis malade et triste loin de vous ! si vous saviez !.... La nuit, je ne dors presque plus, et toute la journée j'erre dans le jardin, à la recherche de je ne sais quoi, pensant à vous. Et quand il pleut, je reste dans ma chambre contre la fenêtre, avec un livre sur les genoux, un livre que je ne lis pas. Et je pleure.....

Voilà! maintenant, vous savez tout de moi, je vous ai tout dit.

Qu'allez-vous penser? Que ferez-vous? Je redoute tout également, car je ne peux vivre aux « Fougères » sans vous y voir, et je tremble d'avoir devant vous, quand vous y reviendrez, une honte mortelle.

Et c'est cela l'amour de votre pauvre

LUCY.

V

Amicus fidelis, protectio fortis; qui autem invenit illum, invenit thesaurum.

(L'ami fidèle est une solide protection ; qui le trouve a trouvé un trésor.)

Ecclesiaste (Cap. VI).

MARCEL DE BARLIEU A M. MANUEL XIMÉNÈS DEL RIO

Paris, Cercle de l'Automobile, 9 septembre.

Mon cher ami,

Je manquerais à la sincérité la plus élémentaire si je ne vous avouais pas de suite que votre lettre m'a profondément étonné. Deux fois étonné même, par son contenu d'abord, ensuite par le fait que vous vous soyez justement adressé à moi, à l'homme le plus frivole que vous comptiez parmi vos nombreux amis, à l'homme par conséquent le moins « calé » pour résoudre les problèmes délicats et tortueux du sentimentalisme moderne.

Vous savez (vous l'avez dit souvent et m'en avez même fait une sorte de crime) que je me contente d'effleurer la vie sans la pénétrer jamais ; que chez la femme, seul le côté esthétique et sensuel me trouble, alors que le côté amoureux me

laisse presque indifférent, et que le sentimental me répugne; qu'enfin (et ici votre lettre m'est une preuve de plus que je suivais le droit chemin) je n'admets avec la gent féminine d'autres rapports qu'une large camaraderie, rehaussée, pimentée de voluptueuses complicités. Je me rappelle même très bien qu'un jour vous m'avez appelé « un hédoniste ». Le digne abbé Reidex, l'humaniste qui assuma dix ans la lourde charge de cultiver mon âme et mon esprit, ayant depuis longtemps rejoint le paradis dû à ses mérites, je suis resté quelques jours perplexe sur l'interprétation de ce mot, d'origine, je crois, hellénique. On m'a dit après, au Cercle (ce délicieux raseur d'Ormeville, je crois), que cela signifiait à peu près « égoïste intelligent ». Grandement flatté, j'ai adopté la formule comme j'eusse fait d'une devise.

Vous vous êtes adressé à un hédoniste; souffrez donc que ce soit avec la brutale sincérité qui convient à cette profession (je dis profession, parce que vraiment pour moi, c'en est une, et je ne m'en connais pas d'autre) que je vous réponde.

La femme que vous aimiez, et que maintenant vous adorez parce qu'elle cherche à s'éloigner de vous, *ne vous aime plus.*

« Affirmer, ce n'est pas prouver; la femme qui aime, au contraire, c'est justement celle qui essaye de nous fuir; si elle ne m'aimait plus, elle n'aurait pas écrit ce qu'elle a écrit, etc. etc... » N'est-ce pas cela que vous allez répondre? Eh bien! mon vieux, vous avez tort et je vais vous le démontrer. Quand j'ai reçu votre lettre bouleversée, j'étais au Cercle, et je venais de quitter la table de l'écarté où j'avais retrouvé, avec intérêts, une trentaine de louis égarés le jour avant. Vous connaissez la distinction assez subtile entre *perdre* et *égarer*. Vous avez l'année dernière perdu (très élégamment d'ailleurs) quarante mille francs. Vous les avez perdus parce qu'après, vous avez juré de ne plus jouer, et vous êtes homme à tenir votre parole, pour le plus grand malheur de la ponte; moi, au contraire, je les égare parce que je sais que je jouerai jusqu'à la mort.... Mais ceci c'est une autre histoire, comme dit Rudyard Kipling quand il est à court d'arguments. Revenons à nos moutons.

Votre lettre est donc tombée dans mes mains au moment psychologique où l'homme, se croyant heureux, voit la vie en rose, et n'admet pas que les autres, surtout leurs amis, soient

malheureux. Vous pouvez penser avec quel empressement amical je me suis mis à étudier la troublante question. Vous me disiez dans votre lettre : Parlez-lui! Là-dessus pas d'hésitation; je ne sais pas écrire,c'est bien simple.Mais comment, et quand, entamer une conversation de ce genre avec une femme du genre de Magda? Une parenthèse : Quoique je comprenne à merveille l'émotion tout exceptionnelle qui vous a fait écrire son vrai prénom dans votre lettre, nous l'appellerons entre nous Magda, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Depuis plusieurs années, j'ai pris la prudente habitude de ne jamais nommer, dans une lettre, une femme, qu'elle soit dame, courtisane, ou demi-castor...

Parler à Magda? Comment?

Il n'y a que trois manières de traiter utilement avec une femme le thème éternel de ses préoccupations : suivre la voix du cœur, celle du cerveau, ou celle..... comment dirais-je?... enfin, celle qui permet de dire beaucoup de choses, tout en gardant le silence. Cette dernière (inutile de vous le dire) étant déjà écartée,puisque je n'agissais pas pour mon compte, il ne me restait plus que le dangereux chemin du cœur, ou bien la route intéressante et pittoresque du cerveau. J'ai choisi cette dernière. L'occasion favorable s'est présentée mardi à cinq heures dix. J'entrais à Armenonville. Le rythme d'un tango atténué par les arbres et les paravents faisait balancer tout le monde, jusqu'aux garçons qui servaient les thés. Tout de suite, assise dans un coin, seule, les yeux rêveurs, je vis Magda. Elle avait cet air dégagé que prennent les femmes quand elles attendent quelqu'un. Pourtant (cœur de Roméo, retiens tes battements), elle n'attendait personne, car, d'un geste amical, elle m'invita à m'asseoir à sa table. La conversation roula sur des thèmes parisiens. « — Ma foi, on se dirait en été. — Vous veniez sûrement voir quelqu'un de plus intéressant que moi... — Elle est bien jolie cette petite femme... Mais regardez-la, je vous en prie.... etc, etc. »

J'attendis que le garçon m'eût servi, qu'il eût allumé ma cigarette (Dieu ce qu'ils peuvent être collants, les garçons, quand vous avez quelque chose à dire), puis, à brûle-corsage, je lui demandai : « Vous connaissez, Magda, ce délicieux roman de Régnier dans lequel un jeune homme quelconque, — comme moi, — assis à une table à thé, sous les arbres, en face d'une

femme adorable — comme vous — à un certain moment lui prend doucement la main (ici je fis le geste) et, longuement, lui parle d'un ami commun qui l'adore et qu'elle délaisse, et veut quitter sans l'ombre de raison, et alors ce jeune homme quelconque lentement, avec douceur, avec tact, avec ferveur, ramène au bercail la brebis égarée... Vous le connaissez, n'est-ce pas ? »

(Inutile de vous dire que l'œuvre en question n'existait que dans mon imagination. Mais j'étais sûr d'avance que Madga se serait laissé tuer plutôt que d'avouer qu'elle n'avait pas lu un roman célèbre.)

— « Si je le connais ! répondit Magda le plus tranquillement du monde, mais c'est ce diable de titre que j'ai oublié... (Je te crois !) Mais..... (ici une pause) je connais aussi l'ami auquel vous voulez faire allusion : c'est Ximenès. N'est-ce pas que c'est lui ?... Eh bien, mon cher Marcel, j'aime autant vous le dire tout de suite. *C'est peine perdue* ! »

Mes yeux devaient, au fur et à mesure qu'elle parlait, s'être si démesurément agrandis, qu'elle ne put pas s'empêcher de sourire :

— « Mais, que vous prend-il ?

— « Ma foi, lui répondis-je, il est si rare de trouver dans la vie une femme à ce point franche et spirituelle, que vraiment je crois avoir le droit d'en être littéralement abasourdi. Laissez-moi me remettre ! »

Je ne veux pas, mon vieux Manuel, ni je ne pourrais vous répéter toute notre conversation, ce serait trop long, et elle perdrait à être relatée imparfaitement. Le décor l'ennoblissait, les tangos l'adoucissaient, les garçons parfois l'interrompaient quand il fallait..... C'était charmant !

En tout cas, j'ai pu comprendre une chose, c'est que non seulement elle était décidée à ne plus reprendre la vie ancienne, mais qu'elle considérait que l'aventure était finie « *en beauté* ». Elle a même prononcé plusieurs fois ces paroles : « Il est beau, il est beau que cela s'achève ainsi ! »

Mon cher ami, quand j'ai entendu ce mot, j'ai compris que la partie était à jamais perdue. Ce « *beau* » voulait dire esthéthique, élégant, qui a de l'allure, que sais-je ?... romanesque, parisien enfin ! Or, peut-on concevoir qu'une femme telle que Magda renonce à une situation qu'elle considère comme

admirable à tous les points de vue, surtout au point de vue littéraire ? Vous savez mieux que moi que, depuis les âges les plus reculés, la femme a toujours vécu ou désiré vivre selon les livres qu'elle lisait. Quand, châtelaine, assise à un discret pertuis à ogive, elle dévorait en silence les romans de la chevalerie, elle rêvait de pages aux yeux langoureux, de chevaliers et de troubadours, en cotte d'arme ou en pourpoint ; quand elle usait ses beaux yeux sur l'interminable père Dumas, son cœur ne vivait plus que d'escalades sur les échelles de soie, que de tendres billets échangés dans les couloirs obscurs. Maintenant qu'elle lit passionnément Monsieur Henri Bordeaux, elle ne rêve que de complications sentimentales.

C'est cela qu'il lui fallait, c'est ça qu'elle désirait, c'est ça *qu'elle a* ; et vous voudriez qu'elle y renonce ? Un amant qui se débat dans une vaine souffrance..., des vers..., son appel désespéré à l'ami le plus cher..., les pourparlers avec ce dernier... Armenonville ! Mais c'est le rêve, voyons ! Si quelque chose manque encore à la beauté du tableau, il ne dépend que de vous de la compléter. Vous lui devez le classique voyage de l'oubli, au Laos, ou dans les Indes, ou tenez, mieux encore, en Perse parmi les roses d'Ispahan si chères à Madame de Noailles et à Pierre Loti.

Hélas ! que ne suis-je à votre place ? Comme je saurais tirer parti d'une situation si admirable ! Je vois d'ici votre suprême entrevue avec la Bien-aimée. Je vois Magda assise dans son petit salon bleu. — On vous annonce. Vous entrez.

Votre amabilité est nuancée d'une vague et tendre mélancolie ; mais aussi rehaussée d'une mâle résolution. Vous dites simplement :

— « J'ai tenu à vous saluer avant de partir !

— « Vous partez, mon ami ? Et où allez-vous ?...

— « Je ne sais pas... Sûrement très loin...

— « Mais vous paraissez tout pâle !... Que se passe-t-il, voyons ? Je veux savoir !... »

Sa voix est légèrement hésitante. La vôtre aussi. Un valet de pied entre fort à propos et dresse une minuscule table à thé. Magda frémissante effeuille une rose de ses doigts fuselés.

Une vague connaissance fait son entrée. On échange des phrases banales. Puis un silence. Vous vous levez. Magda vous

tend sa petite main; vous l'embrassez en appuyant vos lèvres un peu plus longuement que d'habitude... C'est tout.

Voyons, en toute sincérité, ne trouvez-vous pas cela suprêmement chic? préféreriez-vous donc les pleurnicheries, les scènes criardes, les lettres d'une sentimentalité baveuse et vieux jeu, le revolver, la Seine... que sais-je? tout l'accessoire enfin de l'aventure d'un chef de rayon aux *Galeries* avec la bourgeoise d'en face? J'espère que non, pour Elle, pour vous, pour moi aussi qui vous ai jusqu'ici considéré comme un homme bien élevé.

Je le sais, je le comprends. Vous aimez, c'est entendu, vous aimez vraiment, et par conséquent vous ne raisonnez plus. Pauvre ami! Vous me faites l'impression d'une espèce de rocher battu, déchiqueté, submergé par les flots implacables de la frivolité moderne, et qui résiste encore, et ne veut pas être détruit. Vous ne voulez pas vous rendre compte que l'amour a évolué, comme tout le reste. L'amour! Mais où se passe l'amour, dans notre monde, en l'an de grâce mil neuf cent treize? Vous devez en connaître à peu près le décor : un petit salon, une chambre à coucher et un cabinet de toilette; je connais de ces retraites du côté de l'Etoile, et de très bien, dans lesquelles le petit salon n'existe même pas. La concierge en constate philosophiquement l'inutilité, quand elle vous montre l'appartement :

— « Ma foi, il n'y a pas de petit salon, j'en conviens, mais après tout, personne ne s'en sert; ça devient un nid à poussière. Vous savez... on est très pressé par les temps qui courent. »

Elle a raison. Par ci, par là, sur la cheminée, quelques objets d'une laideur écœurante, que le locataire-amant s'empresse de cacher dans l'armoire à glace et que la propriétaire, avec une obstination mêlée d'orgueil, remet plus en vue chaque fois.

On est là, on attend, on fume, puis on ouvre la fenêtre parce que l'on a trop fumé, puis on la referme parce qu'il fait froid, on feuillette un numéro de la *Vie Parisienne* dont les femmes vous paraissent toutes plus désirables que celle qu'on attend, on fait des effets de lumière...

Enfin, juste au moment où l'on s'était habitué à l'idée qu'elle ne viendrait pas, l'Elue entre :

— « Tu sais, chéri, je n'ai qu'une demi-heure...— Mais lais-

se-moi enlever ma voilette...— Voyons, grand fou... tu me fais mal... oh! le méchant! Pas dans l'oreille, je t'en prie, tu sais que ça me rend folle... Oui, oui, je t'aime, là! mais laisse-moi un instant... etc. etc. »

Ensuite, un quart d'heure d'un silence relatif, interrompu à peine par quelques plaintes plus ou moins naturelles, quelquefois par un éclat de rire (ça, très mauvais signe!), et nous voilà derechef aux papotages :

— « Tu sais, chéri, qui j'ai vu au Bois, ce matin? Madame ***... Ce qu'elle peut être moche, c'est fou... — Il y avait un monde, un monde... c'est bête d'y aller si rarement, tu sais!... Est-ce que tu aimes ma petite toque? Oui? Tu l'aimes? Moi, je la trouve affreuse... etc. etc. » (*Une pause.*) Puis elle recommence.

— « Mon chéri, il faut se lever, que veux-tu? Dis-moi l'heure. Sept heures? Non!!! Jamais je n'arriverai à temps, etc...

Quelques bécots, une dernière recommandation : « Sois sage! » Ce qu'elle s'en fiche, qu'on soit sage! mais elle sait que ça nous fait toujours plaisir de nous l'entendre recommander.

La suite à la semaine prochaine, sauf imprévu.

Mais je divague, peut-être je radote même un peu à force de vouloir être lucide, et je ne vous intéresse plus. Vous attendez de votre Ambassadeur le récit de la fin de conférence. Le voilà : à six heures, on a quitté Armenonville. Elle a insisté pour que je l'accompagne jusqu'aux « Fougères ». Il faisait presque noir. Elle s'était blottie dans un coin de la limousine et gardait le silence. Quant à moi, j'avais allumé une cigarette et j'attendais, dans l'intérêt de la cause, qu'elle rompît le silence la première. Tous les deux évidemment, nous pensions à la même chose. A la fin, elle daigna parler :

— « Et puis, mon ami, vous savez, je suis fatiguée, je me sens vraiment lasse de vivre cette vie d'angoisse, de craintes perpétuelles, de mensonges et de subterfuges.... J'ai vieilli de corps et d'âme, surtout d'âme. Ça ne m'amuse plus! »

Ensuite, elle tourna la tête du côté de la vitre, elle appuya son front au cristal. Les arbres noirs fuyaient, éperdus, le long de la route déserte....

Mon pauvre ami, comme j'ai regretté que vous ne soyez pas

à ma place ! Il eût peut-être suffi, à ce moment-là, que votre main prît la sienne.... Les femmes sont si drôles !....

En auto, ce n'est pas loin d'Armenonville à Versailles. J'ai dîné avec les Tutza. Bon dîner, familial, bourgeois. Ces seigneurs hongrois vivent comme des rentiers de banlieue. Charmant. Reposant tout à fait. Après le dîner, le baron a insisté pour que je restasse, m'offrant la chambre d'ami, celle que vous avez occupée dans votre dernier séjour ; j'ai accepté, voyant dans le fait de passer une soirée entière à la villa l'occasion de reprendre ma conversation avec Magda. Dans la serre, seul un instant avec elle, je suis revenu à la charge. Mais elle, péremptoire et romanesque :

— Oh ! mon cher, je vous en prie.... La nuit est trop belle pour penser à des choses tristes. Puisque je vous dis que vous *perdez votre peine*....

. . . .

Vous le voyez, cher ami, j'ai fait ce que j'ai pu.... Mettez votre cœur en paix. Rien ne vaut qu'on se trouble. Nous nous reverrons, j'espère, avant votre départ pour le pays de Saadi.... Heureux homme, allez, qui verrez Ispahan !....

BARLIEU.

VERTEUIL.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Jeanne Landre : ... *Puis il mourut*, Mignot, 3 fr. 50. — Capitaine Danrit : *La guerre souterraine*, illustrations de Dutriac. E. Flammarion, 3 fr. 50. — Emile Nolly (capitaine Détanger) : *Le Conquérant*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — J.-H. Rosny aîné : *Perdus ?* E. Flammarion, 3 fr. 50. — G. de la Fouchardière : *L'araignée du Kaiser*, Payot, 3 fr. 50. — Fred Maël : *L'île qui parle*, E. Flammarion, 3 fr. 50. — François de Nion : *Son sang pour l'Alsace*, E. Flammarion, 3 fr. 50. — Jean Morgan : *Un enfant dans la foule*, Plon, 3 fr. 50. — Colette : *La paix chez les bêtes*, Georges Crès, 3 fr. 50. — F. Louis Bertrand : *Les vies obscures*, Librairie de la Dépêche, 2 fr. 50. — H. Rosnollet : *Autour du poêle*, Berger-Levrault, 2 fr. 50. — Félicien Champsaur : *Metz en 70* et *le Bandeau*, Mignot, 3 fr. 50.

... **Puis il mourut**, par Jeanne Landre. Je suis ravie, parce que c'est mon amie Jeanne Landre qui a fait ce roman... et que, par conséquent, il ne reste plus à faire ! Je l'attendais, nous l'attendions, *ils* (les poilus du front ou de l'arrière) l'attendent... et maintenant c'est fini, *il est mort*. Avant de dire tout ce que je pense de ce livre, je veux parler de l'auteur. Jeanne Landre est une femme de lettres dans la meilleure acception du mot. Elle est douée d'une imagination non pas seulement de femme, mais de lettrée. Elle sait justement conformer sa fantaisie aux règles du bon goût, c'est-à-dire de l'art, et ses outrances mêmes sont souvent des hardiesses de génie. En écrivant ce roman elle se devait à elle-même de faire vrai, aussi sincère que possible, et de tomber, naturellement, dans tous les excès que le genre demandait. Et fatalement, cette fatalité-là étant une des premières qualités, la marque du talent qui ne peut exister que s'il est convaincu, elle allait nous démontrer le danger de la *marraine !* Comment ? Le danger ? Que signifie ce gros mot ? Que le lecteur ne se fâche pas avant de me comprendre. L'idée de la marraine, des *marraines de France* qui est née dans le cerveau du plus terrible critique des temps modernes, j'ai nommé Gustave Téry, lequel est aussi un poète à ses heures, représente bien certainement la plus charmante des œuvres françaises, mais je crois qu'elle est trop française, elle aurait gagné sans doute à passer une saison en Suisse ou en Hollande, enfin chez des neutres, vraiment *neutres*. En France, on n'a pas de mesure, encore moins de méthode et vous devinez bien qu'entre une marraine... d'humeur tendre et un filleul du même âge, ça devait tourner à l'amour le plus échevelé. Eh bien, quoi ? Où voyez-vous le mal ? Dans le roman, je n'y vois aucun mal,

car un roman sans amour, serait-il d'une femme de génie, ne se lirait pas, dit-on : mais dans la vie... la vie des tranchées, je crois que l'amour plus fort que la mort et que, cependant, la mort termine assez généralement, est une torture ajoutée à toutes les autres et que la femme, *la marraine*, qui ne peut pas apporter le don de son amour *en nature*, ne fait qu'envenimer la situation. Citons : « Ma Raymonde, Raymonde, je suis fou ! Ah ! qu'advienne quelque chose, la mort tout de suite, ou toi, toi, tout toi, je ne puis plus attendre... » Vous me direz : un peu plus, un peu moins, qu'est-ce que ça fait?... oui, car il doit mourir... et *puis il mourut*... Est-ce que vous pensez que c'est une mort en beauté, la mort pour *l'autre*, pour la Patrie ? Si elle allait être jalouse. La France ? Jalouse ? Elle aura le sourire ! C'est possible. En France tout est possible, surtout ce qui n'est pas logique.

Enfin, voilà, je suis heureux parce que ce roman de Jeanne Landre, œuvre passionnée s'il en fut, enterre les romans futurs du même ordre... ou du même désordre. Il y a des centaines de marraines qui écrivent, écrivent, se multiplient, malgré la crise du papier (ce bon Téry qui se plaint de ça et c'est lui qui l'a créée, la fameuse crise !) des milliers de femmes qui ne sont pas de lettres, mais font des lettres à jet continu et, au bas mot, ça fera bien vingt pour cent de romans à paraître sur le sujet brûlant, nouveau motif de crise du papier. Nous avons déjà le feuilleton patriotique, nous aurons l'amour des tranchées... avec les poux, les rats, ça va nous fournir encore bien des parasites dont on ne se débarrassera pas facilement.

Que Jeanne Landre me pardonne la digression. Je lui promets, du reste, chaque fois qu'une correspondance paraîtra de marraine à filleul de rappeler son livre en déclarant que la nouvelle question ne me sera pas posée, parce que c'est elle seule qui a fait vivre ce roman-là... *puis il mourut*.

La guerre souterraine, par le lieutenant-colonel Driant (capitaine Danrit). L'auteur des *Robinsons souterrains* est tombé sur le champ de bataille et nos ennemis eurent l'honneur de nous indiquer sa tombe. Il fut un moment question de sa candidature à l'Académie française. « Et maintenant, mon colonel, nous vous porterons jusqu'au Panthéon », s'est écrié un vaillant journaliste, Maurice de Waleffe. Hélas ! il aurait fallu les écouter, ces ardents prophètes qui dans leurs plus audacieuses fictions ne sont pas même allés aussi loin que l'ingénieuse cruauté de leurs adversaires. Il nous ont assez crié *casse-cou* dans les ténèbres de nos quiétudes passées. L'on souriait de leurs manières de voir l'avenir selon les plus récentes inventions mécaniques ou chimiques. Ils avaient raison et ils *en sont morts*. C'est là ce qui devrait à jamais nous unir, que dis-je, nous enchaîner comme des complices ! Ne sommes-nous pas cou-

pables d'avoir douté d'eux et d'avoir eu l'aveugle confiance dans la sagesse de l'ennemi ?

Dans sa préface l'auteur fait amende honorable à la corporation des instituteurs, au nom de la fameuse union sacrée, parce qu'il avait donné un mauvais rôle dans son livre à un instituteur coupable d'antimilitarisme.

L'œuvre du capitaine Danrit est presque aussi abondante que celle de Jules Verne. Ecrite facilement, elle est aussi intéressante et encore plus française que celle de Jules Verne, car elle s'adresse surtout aux grands enfants, aux soldats.

Le Conquérant, par Emile Nolly (capitaine Détenger). De race différente, mais de courage égal, ils meurent tous en héros, nos couronnés par l'Académie française. Voici un officier, un colonial qui raconte, avec un brin de désenchantement, comme un parfum amer à la bouche, l'histoire d'un *indésirable* au Maroc. Un être désorbité, dévoyé, qui rêve de devenir le héros, celui qui prend la vie à la gorge et lui fait rendre tout ce qu'elle peut donner. *Le Conquérant*, titre ironique ! Ce pauvre diable d'aristo, proie des filles et des usuriers, ne peut jamais se dompter lui-même et finit par se faire tuer à la légion étrangère pour expier tout un état social qui n'est pas entièrement à sa charge, du reste. *La Barque annamite*, du même auteur, est un livre de mœurs tonkinoises très intéressant et d'un joli style.

Perdus? par J.-H. Rosny aîné. Feuilleton, a-t-on dit? Il serait à désirer que tous les feuilletons fussent aussi prenants. L'art du feuilleton n'est pas celui du remplissage, comme un vain peuple pense. Je vous mets au défi de passer une seule page de cette histoire, à la fois un récit guerrier et une légende fabuleuse. Il y a tel duel entre un aviateur et un Allemand sur le terrain même de la plus grande Allemagne qui ne le cède en rien au combat singulier chanté par Homère et j'aime, pour la note réaliste moderne, le grand coq roux qui descend de son poulailler pour les contempler de son œil fixe.

L'Araignée du Kaiser, par G. de la Fouchardière. L'esprit de l'auteur qui va prendre place (j'ai eu le plaisir d'être un des premiers à le lui annoncer) dans nos grands humoristes *francais*, c'est-à-dire qu'il ne tardera pas à être *le seul*, lui a inspiré une prodigieuse acrobatie littéraire que l'on pourrait comparer au bouclage de boucle du regretté Pégoud. Toute la minutie de la scientifique mais myope Allemagne est passée en revue avec ses adaptations de nos meilleures inventions dédaignées par les Lebureau que l'Europe ne nous envie pas. Valdès, le savant, Boulot, le mécanicien, sont vraiment des êtres vivants et ce n'est pas leur faute si leurs inventions les font entrer au cinéma dont ils ont les allures trépidantes et la fantastique rapidité. Ils n'en sont pas moins nature. Mais ce qui

retient l'esprit du lecteur et l'amuse, c'est la réflexion, toute en dehors du geste de l'acteur, la raillerie mordante et la plaisanterie claire, d'une clarté si gauloise, la gaîté enfin gaie de l'auteur qui nous change de l'éternel humour nègre et souvent désagréablement macabre dont on avait affublé l'esprit français depuis l'entrée du genre dit américain dans nos mœurs. Personnellement, j'aime mieux le retrouver dans les notes de M. Wilson que chez nous !

L'Ile qui parle, par Fred Maël. Le fils de Pierre Maël me semble avoir beaucoup plus de talent que son père et ce n'est pas pour lui faire plaisir, naturellement, que je me permets de lui dire ça. Dans son *Ile qui parle* il y a tout le convenu des romans d'aventures, mais aussi l'inattendu que l'on doit au lecteur qui cherche le délassement sans phrase. Une certaine poursuite en bateau à pétrole conduite par un être fantomatique et policier à ses moments perdus est vraiment bien menée.

Son sang pour l'Alsace, par François de Nion. Je n'aime pas du tout la vierge à la Gyp qui est l'héroïne de cette histoire et je ferai remarquer timidement à l'auteur que c'est lui-même qui déclare que sa petite demoiselle ressemble à une petite-fille de Gyp. Et puis la scène de la vipère, la morsure que l'on suce pour sauver la patiente est un peu *coco*, pour employer une expression chère à Mme de Mirabeau-Martel. Mais nous aimerons les histoires des prisonniers boches, libres dans les murs de la bonne ville de Tours, tellement libres qu'ils y terrorisent une vendeuse de cartes postales dont les pauvres images témoignent de leurs atrocités. La vérité scandalise ces messieurs et on comprend ça.

Un enfant dans la foule, par Jean Morgan. Avec un grand souci d'exactitude et de juste milieu, l'auteur nous intéresse au sort d'un enfant du peuple que la liberté des champs, entrevue un court moment de pleine récréation dans une *colonie de vacances*, attire loin des villes alourdies par les fers de la prétendue civilisation. Pas d'autre subterfuge, pour retenir le lecteur, que celui de la... conscience. Mais comme on respire quand l'enfant, redevenu l'homme libre, retourne à la terre, son premier amour !

La paix chez les bêtes, par Colette. Dans les belles éditions de Georges Crès, ce sont les meilleures pages de l'auteur des *Claudine* sur les animaux, les charmeurs ou les deshérités. On voit passer nos amis les chiens et nos amies les chattes qui sont ce qu'il y a de plus traître dans la femme... et on verra, quand tous les poilus de France auront lu ce joli recueil de contes veloutés ou chatoyants, le « premier homme de la planète, étendu au long de sa bonne arme une verte brindille aux dents, une couleuvre enroulée au poignet (dont la tête indiquera l'heure *avancée*) et un louveteau docile contre ses talons ! »

Ainsi soit-il, ô Colette !

Les vies obscures, par F.-Louis Bertrand. On a souvent essayé de transformer le roman en guide pour le touriste et ce n'est pas là un des moins heureux essais. L'essai de documentation sur la libre pensée semble plus à l'étroit dans ce cadre de nature témoignant de l'antique histoire des peuples, toujours la même depuis que le monde est monde, savoir : que la violence est généralement la maîtresse de l'utopie.

Autour du poêle, par H. Rosnollet. Contes alsaciens où l'on rencontre des fées, des bêtes qui parlent, des souris qui font des voyages et sont les plus proches parentes des rats. (Les souris n'ont pas de plus mortels ennemis que les rats qui, dès qu'ils aperçoivent ces prétendues parentes, les saignent à la gorge sans autre forme de procès.) La morale de ces jolies petites histoires, c'est qu'on y retrouve un peu de cette bonne candeur alsacienne que semblent avoir couvée longtemps les cigognes de Strasbourg. Mais où sont les cigognes d'antan ?

Metz en 1870 et **le Bandeau**, par Félicien Champsaur. Le premier de ces livres est une très mauvaise action. Je suis convaincue qu'il n'a pas été écrit par l'auteur, ceci dit à sa décharge, car ces *notations minutieuses* ne sont pas d'un enfant de quatre ans. C'est un éloge forcené de l'armée allemande et une critique féroce de l'armée de Bazaine. Il y a le pillage d'un château lorrain par des officiers français qui est un beau morceau de... littérature antimilitariste. On voit des soldats allemands fusillés par leurs supérieurs parce qu'ils ont volé un poulet maigre, des Bavarois faisant l'aumône de leur pain et de leur eau-de-vie aux affamés de la place, et des bons Prussiens embrassant des petites filles avec des larmes d'émotion. On se demande quel est le pseudo Champsaur qui, en l'an 2.016, découvrira que les atrocités allemandes furent autant de mythes : « Livre de réconfort », dit la prière d'insérer. On ne saurait vraiment trop le recommander pour se consoler de nos victoires. Quant à l'autre, le *Bandeau*, plus franchement impur, il nous réconforte par les illustrations de l'austro-boche Raphaël Kirchener, l'homme aux trente-six lampes de couleurs dénoncé par *l'Œuvre*. Si les lecteurs des tranchées ne sont pas contents, c'est qu'ils seront bien difficiles.

RACHILDE.

HISTOIRE

Léon Bloy : *Sueur de Sang* (1870-1871), Georges Crès. 3 fr. 50. — Léon de Montesquiou : *1870. Les Causes politiques du Désastre*, Nouvelle Librairie Nationale, 3 fr. 50.

Il se trouve très bien que je parle de ce livre réimprimé de Léon Bloy, **Sueur de Sang**, dans un ordre peu chronologique, c'est-

à-dire après un ou deux autres ouvrages que ce laborieux, cet infatigable écrivain a publiés depuis. Cela se trouve très bien. On sait que *Sueur de Sang* est un ouvrage composé d'impressions personnelles et de souvenirs, distribués en une série de tableaux, sur la Guerre de 1870, pendant laquelle Léon Bloy se battit comme mobile. Cela se trouve très bien, dis-je, car quel meilleur moment que celui-ci pour parler de pages inspirées par cette Guerre? Je prie qu'on me pardonne cet adjectif « meilleur », hélas! puisque c'est ce qu'il y a de pire dans la terrible époque où nous vivons qui contribue à faire l'opportunité d'un ouvrage comme celui-ci, ouvrage dont la couleur violente n'avait pas été d'abord bien comprise. Maintenant, on la comprendra mieux, n'est-ce pas? Il ne s'agit pas ici de littérature. Si c'est un devoir pour la critique de ne point laisser passer ce moment-ci sans parler d'une œuvre qui peut si bien donner une intelligence exacte d'un tel moment, je déclare que ce devoir est bien au-dessus de toute considération littéraire, du moins de ce qu'on pouvait entendre (et ce n'était pas très-fameux) par « considérations littéraires ». On ne serait pas très à son aise, si l'on croyait un instant faire sans plus le « gendelettre » en cette occasion. Mais lorsqu'il s'agit d'une chose aussi sérieuse et aussi *utile* que le talent d'un véritable écrivain, d'un talent dont la portée a toujours dépassé la factice et étroite sphère dite littéraire, et la dépasse plus que jamais en ce moment, on est au contraire très à son aise en entretenant actuellement le public de ce talent. On sait qu'on accomplit un devoir du meilleur aloi. La France, replacée par la Guerre devant les réalités et les comprenant de nouveau, devra reconnaître une de ces réalités entre autres, laquelle a nom Léon Bloy. Ceci n'a rien de « littéraire », mais possède le sérieux simple d'un fait social et civique. Non, il n'est pas futile de parler, dans de telles conditions, des choses de l'art et de l'esprit, puisque ce sont si bien dès lors choses de France.

J'ai dit que la couleur violente de *Sueur de Sang* avait d'abord été peu comprise. Lors de la première édition de cet ouvrage, on estima que l'auteur avait outré les choses, peint des tableaux de guerre dans une manière plus noire que ne le comportait le fait. On en profita pour mettre en défaut son jugement, et, bref, l'on vit, une fois de plus, la pauvre comédie littéraire qui s'est trop fréquemment jouée à propos des beaux livres de Léon Bloy. Il n'y a pas d'inconvénient à rappeler, en passant, ces mauvais souvenirs, puisque ce ne sont plus, en effet, que des souvenirs, et que les gens aux méfaits desquels en remonte l'origine, ne sont même plus, eux, des souvenirs. Mais voici que la Guerre de 1914 a éclaté, et une telle Apocalypse renverse un peu, je crois, les bénignes esthétiques d'antan!

Laissons Léon Bloy s'exprimer sur la disposition d'esprit où il écri-

vit ces pages. D'ailleurs, on est toujours enchanté de le citer, pour son style et ses images.

Les choses plus ou moins historiques, militaires ou autres, dont je fus témoin cette année-là, m'apparurent quelquefois atroces, et mon genre d'esprit n'était pas précisément ce qu'il fallait pour en édulcorer l'impression.

Barbey d'Aurevilly, qui ne se cachait pas d'être un chauvin de ma sorte, m'avoua souvent que ce lui était une souffrance à peu près intolérable, d'entendre parler de ce temps affreux. A plus forte raison, il lui eût été impossible d'écrire quoi que ce fût sur un tel sujet. Manière d'être qui sépara beaucoup cet artiste fier de certains alligators de l'écritoire attentifs, naguère, à sécréter, jour par jour, un peu de copie sur la Sueur de Sang de la France.

Pourquoi n'avouerais-je pas à mon tour que j'ai les mains peu remplies de ces documents de cannibales, et qu'il a fallu plus de vingt ans pour que je me décidasse à redescendre dans cette cave oubliée des puissants vins de la Mort, où l'ivrogne le mieux éclairé par les projections lumineuses de l'enthousiasme, ne pourrait plus se soûler qu'en tâtonnant?

Les événements actuels disent assez si de telles impressions étaient justifiées; et, de même que l'exactitude des impressions, ils garantissent l'exactitude de l'œuvre qui en est issue. Les horreurs de Belgique et du Nord de la France se réverbèrent sinistrement, au fond de l'ombre du Passé, sur les horreurs de 1870. C'est la partie non la moins sombre du tableau, et la plus sombre peut-être et désolée, qu'a surtout peinte Léon Bloy : la campagne de la Loire ; la forêt d'Orléans, l'hiver, la glace, le feu, les flaques de sang dans le verglas, les incendies dans la bruine et le givre, et « la Débâcle portative que les généraux, à tour de rôle, promenèrent... comme un Saint-Sacrement de catalepsie et de reculade ». Heureusement, hâtons-nous de le dire, et cela soulagera aussi Léon Bloy, que la Guerre actuelle ressemble à la Guerre de 1870 par ses commencements seulement, et que la suite, tout en étant terrible, tout en faisant comprendre les tableaux de *Sueur de Sang*, permet toutes les espérances. En usant de telles couleurs, en fondant des tons de flamme et de sang en une livide teinte fauve qu'il projette sur le fond hivernal et noir des campagnes de l'Orléanais, Léon Bloy, on le sent pleinement aujourd'hui, est resté dans la note exacte. C'est bien la guerre qu'il y a dans ces pages. Pour ce réalisme de la guerre, lisez ce livre plutôt que les journaux, exclusivement soucieux de servir le chromo « héroïque ». J'ajouterais que cette lecture est à mille lieues du « genre ennuyeux » ; que Léon Bloy est bien l'écrivain le plus attrayant qui soit (je sais d'avance que tout le monde m'approuvera dans cette opinion, en le déclarant même « amusant », au bon et vrai sens du mot); le plus intéressant, tant chez lui et dans ce livre la langue est forte, l'épithète inattendue, l'image originale, les scènes caractéristiques : oui,

j'ajouterais cela, — s'il ne s'agissait de choses si douloureuses, et, une fois de plus, si actuelles, quarante-cinq ans après ! Mais, après tout, ce plaisir de lecture lui-même a sa dignité, sa valeur : car n'est-il pas bien, comme je le disais plus haut, n'est-il pas édifiant qu'un grand écrivain ait un succès de lecture à la faveur même des grandes circonstances où nous vivons?

De combien d'écrivains, de combien d'œuvres *antérieures* à cette Guerre pourrait-on en dire autant? De plus d'un, de plus d'une, sans doute; mais pas de la majorité. Loin de là! De trop nombreuses œuvres, produites dans le goût le plus superficiel d'un temps qui n'a pas vu juste (cela est maintenant prouvé), ne recevraient point de sanctions des circonstances actuelles, sinon une sanction négative ; et, ces circonstances passées, elles ne vaudront point non plus, selon leur prétention primitive, comme œuvres de paix et de joie, car lorsque la réalité manque, elle manque en tous sens, et il n'y a qu'*une* réalité. J'ai peu de goût pour une tactique consistant à opposer des œuvres à des œuvres ; je n'écrirai pas un titre, je ne prononcerai pas un nom ; je reste dans le général. Mais c'est précisément parce que j'y reste, que je fais, en conclusion de cet article, ces observations. Car enfin, nous sommes à un moment historique, nous vivons dans une période caractéristique de l'histoire du monde, — et il est très remarquable qu'à un tel moment certaines œuvres reçoivent des faits comme une valeur nouvelle. Je viens de dire cela pour *Sueur de Sang ;* je l'ai dit précédemment pour *Jeanne d'Arc* du même auteur; et je pourrais le dire des extraordinaires autobiographies et, en un mot, de toutes les œuvres de Léon Bloy. C'est donc que ces œuvres contenaient quelque chose de cette réalité généralement méconnue à l'époque où elles furent produites, douloureusement produites? C'est donc qu'il y avait en elles une parcelle de l'âme véridique de justesse et de réalité qui se vérifie aujourd'hui comme elle peut ? Je n'aimerais pas trop une critique qui, par amour de la réalité, prêterait à l'œuvre de Léon Bloy une acception sévère. Cette œuvre n'est pas « sévère » du tout. Il y a de la bonté, il y a du sourire, il y a de la tendresse et de l'égayement parmi l' « âpreté » de cet écrivain (sans parler de l'émotion de grand style dont elle est animée). Il y a cela : mais enfin, par le tour que lui donnent les circonstances présentes, elle se présente au premier rang de celles, — assez rares, — témoignant qu'il y avait, en effet, dans la période révolue en août 1914, d'*autres* motifs d'écrire, plus valables, plus salutaires et glorieux, que ceux généralement accrédités jusqu'à cette date fatidique!

S'il n'est pas sans utilité, s'il est même nécessaire de se trouver toujours disposé à jeter un coup d'œil sur l'histoire des deux ou trois années qui ont précédé la guerre de 1870, c'est que ces deux ou trois années ressemblent étrangement, par maints côtés, à celles qui ont

précédé la guerre actuelle. Aussi ai-je lu volontiers ce livre posthume de M. Léon de Montesquiou : **1870. Les Causes politiques du Désastre**. J'y ai trouvé une confirmation très documentée de ce que je savais déjà, à savoir que ces causes sont celles-là mêmes auxquelles nous devons les débuts désastreux de cette guerre-ci. C'est une page d'histoire irréfutable. J'ai le devoir et le plaisir de le dire. Le lecteur, que l'évocation définitive due à M. Léon de Montesquiou transporte dans l'atmosphère de cette lamentable période d'avant 1870, se dit : Mais j'ai déjà respiré ailleurs ce mauvais air-là ! J'en ai la tête encore lourde et le cœur tout affadi ; et je n'éprouve aucune difficulté à concevoir l'énormité des erreurs et des sottises qui se commirent et se dirent alors, puisque mon esprit, à l'instant même, vient d'être heurté de ces mêmes erreurs, et mes oreilles outragées de ces mêmes sottises ! Les Jules Favre, les Jules Simon, les Garnier-Pagès ont dit littéralement les *mêmes* choses qu'a dites, quelques mois avant Août 1914, ce pauvre Jaurès. Il y eut, de 1867 à 1870, un intérêt de parti qui s'opposa aux mesures militaires nécessitées par l'ambition de l'Allemagne, mesures qui malgré cela furent appliquées, mais combien incomplètement ! Et il y eut, tout pareillement, de 1905 à 1914, un intérêt de parti qui s'opposa aux mesures militaires nécessitées par l'ambition de l'Allemagne, mesures qui ne furent qu'imparfaitement réalisees et combien tard, et qu'il faut, à l'heure actuelle, d'un travail improvisé et fébrile, compléter sous le feu même de l'ennemi. Ce parti de 1867-1870 et ce parti de 1905-1914, je retrouve en eux tellement les mêmes idées, que je m'étonne, en quelque sorte, de n'y point retrouver les mêmes hommes.

Il y a plusieurs années, l'auteur de ces lignes se trouvait en bateau, sur la Seine, en même temps qu'un détachement d'infanterie embarqué au récent ponton. Un de ces jeunes soldats, montrant son uniforme, lui dit : « A quoi bon, ça ! Est-ce que ça servira jamais ? Il n'y aura plus de guerre ! » Education endormeuse du démocratisme ! « Mon ami, gardez-vous d'arranger les choses comme cela », lui dis-je, un peu impatienté, « et croyez que les alouettes ne vous tomberont pas toutes rôties dans le bec. » Il y a, opérée par les plus inéluctables et les plus ruineux destins démocratiques, une relation de cause à effet entre cette jeune recrue qui ne croyait pas assez à la guerre et les vieux mobilisés qui, aujourd'hui, ne doivent que trop y croire.

Désormais, le point de vue s'est précisé en ce qui concerne l'histoire des Democraties occidentales de 1870 à 1914. Ecrire cette histoire sans prendre garde qu'il y a dorénavant quelque chose de changé en ce qui concerne le ruineux dogmatisme humanitaire qui est le fonds commun de toutes les erreurs dont nous payons aujourd'hui les suites, serait écrire l'histoire sans bonne foi. Il n'y aura

de salutaire, ici, que la sévérité. Devant les banqueroutes méritées de certaines conceptions sociales, le cœur peut avoir ses mollesses, mais l'intelligence a ses devoirs. Joseph de Maistre ne fut point dupe de sa caste, au jour où les malheurs de celle-ci eussent pu lui faire oublier ses fautes. On ne s'agenouillera pas davantage devant les sottises de la Capoue humanitaire aujourd'hui en flammes. Une France forte était nécessaire à la paix du monde. La Démocratie avait affaibli la France, et cette faiblesse a suscité le rut guerrier de l'Allemagne.

Et puis, les choses peuvent ne pas se dénouer de la façon nette et définitive que l'on espère. Il se peut que cette guerre, sans mal tourner, aboutisse à du malaise; il se peut que les nations, n'ayant obtenu que d'insuffisantes solutions, soient obligées, sinon de rester précisément l'arme au pied, du moins de faire encore un grand effort, en prévision de l'avenir, de quelque manière que ce soit. Va-t-on alors retrouver les chimères democratiques qui nous rendirent si terrible l'événement d'Août 1914 ? La France, si elle veut soutenir avec succès cet âpre effort d'après la guerre, devra absolument se débarrasser de ces malfaisantes chimères.

EDMOND BARTHÈLEMY.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Erreurs de jugement. — Au commencement du mois dernier, les journaux des Alliés annonçaient d'une manière unanime l'épuisement de l'ennemi devant Verdun et déclaraient au monde sa défaite définitive. En prophétisant ainsi, ils ne faisaient que persister dans leur myopie habituelle. Le 4 mai, l'Etat-major allemand déclanchait deux attaques simultanées sur les ailes de notre dispositif, à l'ouest et à l'est de la Meuse ; et ces attaques étaient conduites avec une violence extrême par des troupes fraîches, ainsi que le disait le communiqué français. Ces nouveaux assauts marquaient la reprise de la manœuvre, que l'on croyait terminée, après l'interruption nécessaire pour amener à pied d'œuvre de nouvelles formations, évacuer les unités éprouvées, en amalgamer d'autres, bref se reprendre, se ressaisir pour recommencer sur de nouveaux frais, toutes choses dont l'ennemi a toujours eu le loisir. Ne pas profiter d'un moment d'épuisement de l'ennemi, lorsqu'on en est instruit, est une faute dont les conséquences se font toujours sentir. A la guerre les réactions du parti qui a adopté résolument de se tenir sur la défensive doivent atteindre d'autant plus d'ampleur que l'adversaire se trouve dans un état passager d'infériorité tactique. La fortune est capricieuse ; elle se lasse de sourire à qui se détourne d'elle.

Ceci dit, rappelons que dans une précédente chronique, nous présentions l'hypothèse que les opérations entamées le 21 février devant

Verdun, poursuivies avec acharnement mais sans ampleur pendant les mois de mars et d'avril, n'étaient que préliminaires à une manœuvre de plus grande envergure.

Les événements semblent aujourd'hui confirmer nos prévisions. La lutte a repris; elle se continue, et il paraît bien que, cette fois, il n'y a eu surprise pour personne, sauf pour nos journalistes. Notre intention n'est pas de reprendre en détail l'examen de ces événements. Mais en présence de l'attitude de la presse alliée, que nous n'arrivons à comprendre, pas plus que celle de certains critiques militaires étrangers qui, ayant pour nous une si franche sympathie devraient moins nous flatter et nous éclairer mieux, nous pensons que le temps est venu de présenter des observations d'ordre général sur le caractère de la guerre où nous nous trouvons engagés depuis bientôt deux ans. Ces observations doivent être présentées avec la plus grande prudence et avec toute la réserve possible. Nous sommes dans le rang, comme tout le monde; aussi nous efforcerons-nous de leur conserver un caractère de généralité et d'objectivité aussi complet que possible.

§

Mettons-nous sous le couvert d'un représentant du peuple. M. le député Maginot prononçait, il y a quelque temps, au sein d'une réunion d'instituteurs, ces paroles nettes : « Ne nous endormons pas dans un optimisme béat, qui sous prétexte de calmer les nerfs de quelques neurasthéniques de l'arrière qui, n'aiment pas à être troublés par les angoissants problèmes de l'heure présente, nous conduit au moindre effort et nous empêche de voir les exigences de la réalité. » Aucune parole n'est plus utile à faire entendre en ce moment. Nous avons été conduits insensiblement « au moindre effort ». Ce n'est pas le moindre danger où nous nous trouvions acculés à l'heure actuelle. Il y a quelques mois, un général exterminait de sa plume, dans les colonnes d'un grand journal parisien, 200.000 Allemands par mois ; il réussissait ainsi, après une intégration savante, à avoir détruit, pour le printemps de 1916, toutes les réserves de nos ennemis. Nous n'avions plus qu'à pousser devant nous le moment venu. On se fait aisément une réputation de critique militaire en apportant ainsi devant le public les seules affirmations qui lui sont agréables d'entendre. Les variations de nos critiques sur les effectifs de l'adversaire sont nombreuses ; elles ont toutes tendu à nous duper nous-mêmes. On regrette peut-être aujourd'hui de s'être livré à ce petit jeu ; et la conscription, enfin votée en Angleterre, — du moins, nous l'espérons, — est un signe que l'on commence à tenir un compte exact des exagérations du passé. Mais à côté des contre-vérités, dont nous venons de citer un exemple, que de sophismes ont été lancés, enveloppés d'arguments ingénieux, avec de copieux dévelop-

pements. On a dit que la guerre aujourd'hui était, avant tout, une question de « résistance matérielle et financière ». Aucune erreur n'est plus dangereuse. Il suffit de se rappeler qu'en 1870 nous nous trouvions de beaucoup plus riches que nos adversaires ; toutes nos richesses n'empêchèrent pas de nous trouver acculés à la plus humiliante défaite. Quant à la résistance matérielle, elle n'entre pas en ligne de compte, avec un coefficient plus élevé. On en restera convaincu au moment du règlement final. Cette lutte gigantesque mettra en évidence, comme après tous les conflits précédents, un vainqueur et un vaincu. Or il est absolument certain que quel que soit le vaincu, il sera permis de dire qu'il aura subi la défaite malgré une formidable préparation matérielle, en dépit d'une accumulation d'armements telle que les guerres du passé n'en offrent aucun exemple. On sera alors convaincu que, sans négliger les facteurs matériels de la guerre, il importe par-dessus tout de préserver le moral des forces vivantes, dont on exige chaque jour un complet sacrifice. Or le moral des troupes est étroitement lié à l'action du commandement, et celui ci est dans la plus étroite dépendance de l'action gouvernementale ; — à chacun ses responsabilités.

Il a été fait également abus d'un autre sophisme : « La guerre, a-t-on répété sans se lasser, ne se fait pas seulement dans l'espace ; elle se fait aussi dans le temps. » Trouvaille d'idéologues, cherchant des excuses à leur lenteur, à leur répugnance de l'effort. L'état de préparation matérielle à la guerre doit avoir des limites raisonnables. A partir d'un certain moment, ce que l'on gagne en moyens matériels accumulés n'est que pléthore, pendant que le moral de ceux qui aspirent à la solution s'écoule et s'épuise. Il importe donc de nous ressaisir et de nous assurer que notre préparation matérielle est actuellement suffisante. Si tout ne va pas pour le mieux dans l'ensemble, c'est que le défaut est ailleurs et il convient de chercher à le découvrir là où il se trouve. Il nous faut résolument renoncer à une littérature dangereuse, qui s'ingénie à nous représenter un ennemi affaibli, désarmé, épuisé. Il n'est à la vérité ni si faible, ni si redoutable qu'on le laisse entendre tour à tour. Le véritable moral d'un peuple ne se nourrit pas d'artifices, de réticences ou de restriction mentale. Il se base sur une acceptation raisonnée de la réalité, un juste discernement des moyens à employer pour forcer le succès et un énergique vouloir de réaliser ces moyens. D'ailleurs, la situation n'a rien qui doive nous effrayer; c'est un devoir de la regarder en face.

§

Nous voici de nouveau au printemps, la saison des grandes décisions. Nous, les alliés, nous occupons l'ennemi, nous le tenons en haleine sur un front démesurément étendu, où les points sensi-

bles pour ébranler sa puissance ne manquent pas. Nous le prenons de face et de dos; nous l'obligeons à conserver son activité dans des régions pauvres en routes, loin de ses bases de ravitaillement, alors que presque partout, nous nous appuyons sur les centres où se trouvent accumulées les plus étonnantes ressources. La situation stratégique est nettement en notre faveur. Sur le front occidental, théoriquement, elle est inchangée; sur le front oriental, l'ennemi, perdu au milieu d'un immense pays, est aux prises avec une armée rajeunie, renouvelée, dont l'immense effort dans le passé doit exalter la confiance. Au delà du Caucase, l'armée du grand-duc Nicolas tourne, peut-on dire, la position; elle s'infiltre dans les lignes ennemies. Allons-nous ne pas donner la réplique à cette avancée si crâne, si audacieuse ? Aux Balkans, malgré notre lenteur, notre inertie, tout se répare lentement : là est peut-être le point extra-sensible, où éclatera la fissure qui produira la rupture d'équilibre. Nous n'avons là que des Bulgares devant nous. Trêve aux calculs mesquins : la tâche incombe à tous. Serbes, Anglais et Français se doivent d'honneur de récupérer là tout ce qui a été perdu et de couper à nouveau les communications entre les Empires centraux et l'Orient.

Au milieu de ce vaste encerclement, l'ennemi continue, il est vrai, son jeu de navettes stratégiques, faisant circuler ses troupes d'un front à l'autre, renouvelant pour elles l'atmosphère où elles ont peiné et lutté. Rien ne peut mieux rétablir le moral d'une troupe que l'éloignement des lieux où elle a souffert; elle reprend pour ainsi dire une vie nouvelle. Notre intérêt est de ne plus permettre à l'adversaire de se livrer impunément à ces déplacements de forces, suivant l'opportunité du moment.

Nous ne devons plus nous épuiser en une attente stérile, car tout est au profit de celui qui conserve la liberté de ses mouvements et qui agit. Celui-là reste maître de l'initiative de son action; il garde pour lui le bénéfice des surprises, et nous savons ce que cette liberté nous a coûté encore récemment.

Il n'existe qu'un moyen, en de telles conjonctures, d'épuiser l'ennemi, c'est de le presser sur tous les points, et partout à la fois. La simultanéité de l'attaque fera découvrir, s'ils ne sont déjà connus, les point sensibles où peut s'écrouler sa puissance. Il apparaît hors de doute que ce n'est pas sur un front de 20, 40 ou 100 kil. qu'il faut le presser et attaquer à fond. C'est sur toute l'étendue de ce front démesuré que le même effort doit se tendre, sous peine de voir l'adversaire trouver le temps de rassembler ses réserves et de les accumuler sur le point menacé. Si l'on réfléchit sur le développement de nos offensives en Artois et en Champagne, on arrive à cette conclusion qu'elles ne pouvaient donner que des avantages partiels,

sans rapport avec les sacrifices consentis. Nous avons mieux à faire dans l'avenir.

J. NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

L'empire colonial de la France et la guerre. — Les vingt écrivains qui ont tracé le tableau d'*Un demi-siècle de civilisation française (1870-1915)* (1) se sont proposé, explique dans la préface M. Raphaël-Georges Lévy, de mettre en lumière le remarquable effort de notre pays dans tous les ordres d'activité et de détruire le préjugé de l'universelle supériorité de l'Allemagne et du génie allemand.

Après bien d'autres écrivains, M. Raphaël-Georges Lévy constate que, depuis 1870, « sur la foi des intéressés, le monde a pu croire que le progrès humain n'eut d'autre centre que Berlin. Les Allemands, passés maîtres dans l'art de la réclame et du bluff, ont répété à satiété qu'ils n'avaient pas seulement une armée bien organisée, mais que, sur tous les points, ils excellaient... La France a suivi une marche opposée. Rendue modeste par ses revers, elle s'est appliquée à réparer les ruines de 1870 et elle y a réussi. Elle a refait ses finances, ses armées, sa flotte. Elle a fondé **un empire colonial** qui, après celui de l'Angleterre, est le premier du monde : sur toute la vaste étendue de ses possessions africaines et asiatiques, elle a fait régner la justice ; elle a civilisé, au plus beau sens du mot !... »

Cet hommage rendu, par un de nos plus distingués économistes, dans un ouvrage d'inspiration officielle et appelé à un grand retentissement, à l'œuvre coloniale de la France, m'apparaît comme une manifestation des plus significatives et possédant une énorme portée. C'est la première fois, peut-être, que cet hommage est rendu si franchement, consacrant une réparation tardive à tant d'admirables efforts jusqu'à ce jour inaperçus ou méconnus. Sans doute, le principal mérite en revient-il à M. Joseph Chailley qui, avec son habituelle lucidité, son élégance précise et sa parfaite connaissance du sujet, a traité, dans l'ouvrage dont il s'agit, les questions coloniales. M. Raphaël-Georges Lévy a lu, en préfacier consciencieux, l'exposé de M. Chailley. Aussitôt séduit, vite, il fut illuminé et convaincu. Il a fallu la guerre, cette atroce guerre qui force chacun à faire un examen de conscience personnel et à regarder attentivement autour de soi pour que notre effort colonial fût enfin reconnu, admis et loué comme il convient.

Chose singulière, en effet, dans ce pays qui fut, de tout temps, un grand pays colonisateur, l'œuvre d'expansion lointaine poursuivie à travers mille obstacles et des circonstances tantôt heureuses tantôt

(1) Hachette et Cie, 1916.

défavorables, a été fort rarement pesée à sa juste valeur. Jadis, M. Christian Schéfer, dans sa remarquable étude sur *la France moderne et le problème colonial*, s'essaya, non sans succès, à faire ressortir « comment l'ardeur récente pour les expéditions lointaines ne résulta ni d'un caprice, ni simplement des circonstances; à montrer, en effet, comment les entreprises menées à bien par le Second Empire ou la Troisième République ne furent souvent que la réalisation de projets dès longtemps étudiés, comment, en un mot, malgré les révolutions qui morcellent notre histoire, des traditions se sont maintenues grâce auxquelles des gouvernements très opposés ont fraternellement collaboré aux mêmes tâches. » Il y a dans cette conception un optimisme très utile pour assurer les grandes lignes d'un ouvrage de doctrine fort remarquable, je le repète, mais l'examen des faits historiques y apporte malheureusement de nombreuses atténuations. La vérité est qu'en France, l'effort colonial, de tout temps, rencontra quelques passionnés zélateurs, mais surtout d'irréductibles contradicteurs, et ce qui est plus grave encore, une indifférence, une ignorance et une incompréhension notoires. Semblable à un arbre fruitier résistant, rustique et enragé de vivre qui produirait des fruits magnifiques malgré les efforts maladroits d'un jardinier ignorant ou distrait, la France, — on peut l'affirmer sans paradoxe, — a le plus souvent poursuivi son œuvre coloniale *malgré* les intentions de ses dirigeants.

A l'heure même où un Henri IV, un Richelieu, entrevoient l'avenir du pays dans l'exploitation de possessions lointaines aux innombrables richesses, à l'instant où des précurseurs rêvent d'un Eldorado mythique et fabuleux, point de direction trompeur peut-être, mais moteur d'activité de premier ordre, un Colbert élabore l'armature du pacte colonial et instaure une conception étroite des rapports économiques des colonies et de la métropole qui pèse encore lourdement aujourd'hui sur le développement de nos possessions. C'est là une conception mesquine, de petit bourgeois incapable de pressentir les grands mouvements d'échanges des siècles à venir. Puis, c'est la lamentable aventure du règne de Louis XV, l'œuvre colossale des Martin, des Dupleix, contrecarrée, réduite à néant par un roi spirituel et sceptique, par des commis médiocres, et toutes sortes de basses intrigues, de spéculations malhonnêtes qui amènent la ruine de la Compagnie des Indes au moment même où Montcalm, mal défendu contre l'intendant prévaricateur Bigot, agonise au Canada et fait vainement appel à son roi, à sa patrie. Après la guerre de Sept ans, nous avons perdu l'Amérique du Nord et l'Hindoustan. La Louisiane nous reste : Napoléon Ier la vendra bientôt. Après Voltaire s'applaudissant dans sa lettre à Chardon de la cession des « arpents de neige » du Canada, Bernardin de Saint-Pierre déclare : « Je croirai

« avoir rendu service à ma patrie si j'empêche un seul honnête « homme d'en sortir et si je puis le déterminer à cultiver un arpent « de terre de plus dans quelque lande abandonnée. » Le 13 mai 1791, Robespierre, en bon disciple de Rousseau, s'écrie : « Périssent les « colonies, s'il doit vous en coûter votre bonheur, votre gloire, votre « liberté! Périssent les colonies si les colons veulent, par les mena- « ces, nous forcer à décréter ce qui convient le plus à leurs inté- « rêts! »

Il est vrai, le 21 septembre 1793, Barrère n'hésitera pas à écrire que « sans marine, il n'y a point de colonies et, sans colonies, point « de prospérité commerciale ».

La Convention, en ce qui concerne le régime des colonies, prend une résolution fort importante, en décrétant *l'assimilation* complète des colonies et de la métropole. L'article 6 du titre I de la constitution de l'an III porte que « les colonies font partie intégrante de la « République et sont soumises aux mêmes lois constitutionnelles. « Elles sont divisées en départements. »

Le Directoire est hostile à l'expansion outre-mer. Delacroix, ministre des Relations extérieures, proclame nettement : « J'aimerais mieux « pour la France quatre villages de plus sur les frontières de la Ré- « publique que l'île la plus riche des Antilles et je serais même fâché « de voir Pondichéry ou Chandernagor appartenir encore à la Fran- « ce! » Il est vrai, dans le même temps, Talleyrand lit à l'Institut, le 25 Messidor an V, son *Essai sur les avantages à retirer des colonies nouvelles dans les circonstances présentes.*

Bonaparte apparaît d'abord comme l'homme des grands projets de colonisation. A ce sujet, M. Paul Gaffarel (1) écrit : « La conquête « éphémère de l'Egypte et de la Syrie, la prise de possession des îles « Ioniennes, l'occupation de la Louisiane, l'expédition de Saint-Do- « mingue indiquent qu'une de ses grandes ambitions était de relever « la fortune politique maritime et coloniale de la France : mais, dès « les dernières années du Consulat et surtout quand il devint empe- « reur, Napoléon se dégoûta de la marine; les colonies, pour lui, ne « sont plus qu'une quantité négligeable et il laisse échapper les occa- « sions de relever notre domaine au delà des mers. »

Le dogme naissant de l'assimilation est ruiné : l'article 91 de la Constitution de l'an VII établit que « le régime des colonies sera « déterminé par des lois spéciales ». Les arrêtés du 19 avril et du 16 juin 1902 réorganisèrent l'ancien régime à la Guadeloupe et il est dit expressément que « les colonies serait régies par les lois en vigueur « avant la Révolution ».

Cette faillite coloniale a sa répercussion dans le pays tout entier :

(1) Paul Gaffarel : *La politique coloniale en France de 1789 à 1830.*

« Paralysée et rivée au continent par ses victoires mêmes, la France « se désintéresse des colonies ! »

Avec la Restauration, on songe vraiment à les abandonner. En 1817, la Commission du budget, par l'organe du comte Roy, demande la réduction à 44 millions du budget de la Marine et des Colonies qui s'élevait à 66 millions en 1786, et il obtient gain de cause. En 1822, en 1828, le général Foy et le général Sébastiani font encore le procès des colonies. En 1829, le député Bessières confirme que « pour ce « que nos colonies nous valent et nous coûtent, nous gagnerions « beaucoup à ne pas les avoir. Le système colonial, fût-il avantageux, n'est plus pratiquable. Je dis qu'il a incontestablement cessé « d'être nécessaire !... »

Cependant, le gouvernement de la Restauration n'abandonne pas tout à fait les colonies : les célèbres *Ordonnances* en font foi et l'expédition d'Alger est le signal de notre Renaissance coloniale (1830).

Mais, sous Louis-Philippe, comme sous Napoléon III et la troisième République, chaque fois que, mue par une sorte de fatalisme instinctif, la France procède à de nouvelles conquêtes coloniales, les mêmes oppositions se retrouvent avec les toujours mêmes pauvres arguments qui tiennent tout entiers dans le déplorable *Pacte colonial* de Colbert. A plus de cent ans d'intervalle, l'*humanitairerie* à la Rousseau, le sentimentalisme morbide du coupeur de têtes Robespierre se retrouvent chez certains militants socialistes qui persisten à ne voir dans la politique coloniale que l'exploitation de peuplades lointaines et se refusent à la compréhension du rôle indispensable des colonies dans l'évolution économique d'un grand pays comme la France.

Il y a quelques années à peine, certains faits-divers coloniaux aussi habilement que malhonnêtement exploités ont failli compromettre à jamais l'avenir de notre exploitation africaine.

Ces quelques faits rapidement rappelés et auxquels j'en pourrais adjoindre bien d'autres non moins significatifs démontrent suffisamment que l'essor colonial de la France ne s'est jamais manifesté sans obstacles, que, dans tous les temps de notre histoire, il a rencontré d'acharnés contradicteurs et que, surtout, il a évolué au sein d'une indifférence à peu près complète de la part de nos concitoyens.

Aussi, constatant, sans amertume d'ailleurs, cette opposition latente et tenace, je ne puis que me réjouir de l'hommage éclatant rendu par M. Raphaël-George Lévy à l'œuvre coloniale française. Peut-être, enfin, vont luire des jours où ce pays comprendra qu'il a intérêt à suivre de près toutes les questions coloniales et à tirer de notre riche empire d'outre-mer tous les profits que nous sommes légitimement fondés à en attendre.

A un historien qui posséderait la compétence nécessaire et la

documentation indispensable, je proposerais volontiers comme sujet d'étude cette reconstitution, à diverses reprises, de notre empire colonial, en dépit des attaques, des obstacles de tous ordres et de l'indifférence ou de l'incompréhension quasi-générales des Français. Sans vouloir verser dans la mystique, il semblerait vraiment que la France, bien plus que la féroce Allemagne, eût par le monde une vaste mission civilisatrice à remplir, et qu'elle a remplie à son honneur à travers et malgré toutes les difficultés.

Toujours, en ce pays, au moment les plus désespérés, il s'est trouvé, à point nommé, des hommes d'action, prêts à tous les apostolats pour défendre et maintenir l'œuvre que les dirigeants trop faibles ou aveugles étaient ou paraissaient prêts à abandonner.

Envisagée sous cet angle et à ce point de vue critique, la colonisation française apparaîtrait comme une sorte de mission supérieure aux souhaits obscurs des Français et aux volontés parfois débiles des chefs, mission admirable qui, aux heures les plus douloureuses, rencontre toujours soit dans les assemblées politiques, soit dans les pays lointains des apôtres prêts à donner l'exemple, à « militer » et à se sacrifier. Au XVIIIe siècle, c'est un Montcalm qui veut garder le Canada, malgré Louis XV. Au XIXe siècle, ce seront, en Afrique, les Binger, les Marchand, les Gentil, les de Brazza qui, soutenus dans la métropole par la haute intelligence et le grand cœur d'un Eugène Etienne, apporteront à la France tout juste consentante d'immenses domaines et de vastes sphères d'influence.

A côté de l'action molle et floue des gouvernements qui ne se préoccupent même pas d'arrêter les grandes lignes d'une politique indigène assise sur de sérieuses observations pratiques et basée sur une solide doctrine philosophique, débarrassée des scories de l'humanitairerie, des individus héroïques et désintéressés ont voulu la France plus grande, plus riche et renouvelée sans cesse par des apports nouveaux de terres et de sujets.

Ce qui se passe depuis plus de vingt mois de guerre, le concours précieux, l'aide généreuse apportée par les colonies à la mère-patrie démontrent de façon éclatante la reconnaissance profonde que nous devons aux apôtres de la plus grande France.

Ce caractère individuel de la grande œuvre coloniale fait, au reste, le plus grand honneur à notre race. Certains, à propos de l'arrêt sur la Marne et de la grandiose résistance de Verdun, ont osé parler de miracle. C'est là un abominable blasphème, si l'on veut entendre ainsi que les résultats obtenus l'ont été du fait d'une vague, occulte et plus ou moins divine protection.

Non, tout ce qu'ont fait les Français au cours de leur histoire, hier aussi bien qu'aujourd'hui, s'explique suffisamment par leurs magnifiques et radieuses qualités individuelles qui pourvoient à tout, au

manque de direction comme aux lacunes des préparations et au décousu des méthodes. Le jour où ils consentiront à moins compter sur leur génie et à recourir davantage aux facilités que développent l'organisation et la prévoyance, ils pourront encore songer à conquérir le monde, non point brutalement et sans élégance, comme les Boches réalisateurs maladroits du rêve nietzschéen, mais noblement et bellement, ainsi que l'ont compris et voulu tous les apôtres de l'idée française depuis Montcalm jusqu'à nos soldats d'aujourd'hui, depuis les plaines d'Abraham jusqu'aux retranchements de la Meuse.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Grande Revue : une censure avant la guerre, révélée par M. Louis Bresse. — *La Revue de Paris :* conversations de Guillaume II en 1907, rapportées par M. Ferdinand Bac. — *La Revue :* M. G. B., capitaine aux armées, souhaite que l'on préfère la vérité aux légendes. — Memento.

M. Louis Bresse termine dans **la Grande Revue** (avril) la publication de ses « Impressions de Vienne » où il donne un profond portrait du « vrai François-Joseph ». Quiconque voudra connaître le doyen des monarques et l'un des plus funestes à sa famille, à ses peuples et au reste du monde, devra recourir à cette étude.

Voici une page, en marge du sujet, où M. Louis Bresse nous apporte un renseignement bien curieux :

Entre le 1er janvier 1914, sans remonter plus loin, et le 31 juillet suivant, il s'était passé bien des faits qui, pour l'observateur attentif, dénotaient, abstraction faite des événements de Bosnie, une situation anormale.

Je ne citerai que pour mémoire le redoublement de vigilance de la police d'Etat qui se traduisit par une véritable « espionnite ». L'attention du public fut retenue par les grands procès d'espionnage intentés sur l'ordre de l'état-major aux russophiles de la Galicie et du versant hongrois des Carpathes, c'est-à-dire dans les régions où l'on s'est battu depuis ; mais il y eut aussi l'arrestation coup sur coup de nombreux Français, touristes ou paisibles voyageurs, qui ne faisaient que traverser la Hongrie. L'opinion en France ne s'en alarma point et pour cause. On n'y ajouta du moins aucune importance. Les journaux en parlèrent à peine. C'est que ce n'est pas depuis les hostilités que nous connaissons les bienfaits d'une censure. Elle a toujours existé et le correspondant assez mal avisé pour télégraphier à son journal l'arrestation d'un Russe ou d'un Français, quelque part en Hongrie ou même à Vienne, pourrait en témoigner. Il existe dans la convention télégraphique internationale, à laquelle la France a adhéré à Saint-Pétersbourg et à Lisbonne, un certain article 7 dont l'administration française faisait le plus large usage. Si la France a été tenue aussi longtemps dans l'ignorance des dangers qu'elle courait, c'est à la bureaucratie que l'Europe nous enviait qu'elle le doit. La presse française ne souffrait pas encore du fameux mal blanc ; mais des dépêches de presse étaient

déjà supprimées ou rendues incompréhensibles. Ceci se passait pas plus tard que durant les ans de grâce 1913 et 1914.

Nous cherchons vainement trace, en ce qui concerne nos compatriotes, des rapports que n'ont pas manqué d'adresser au Quai d'Orsay M. Dumaine, notre ambassadeur à Vienne, et M. d'Apchier, notre consul général à Budapest. C'est une des lacunes que présente le chapitre si important Vienne-Budapest dans le recueil de documents publiés par le ministère des Affaires étrangères (V. *Livre jaune*, 1914), et cependant nous savons pertinemment que la question des Français arrêtés fit l'objet de conversations entre M. Dumaine et le baron Macchio, M. d'Apchier le Maugin et un haut fonctionnaire du ministère de l'intérieur hongrois. Nous ignorons toujours s'ils étaient tous relâchés lorsque la guerre survint. Rien que ce point suffit pour nous fixer sur l'attitude de moins en moins bienveillante et même inamicale des autorités austro-hongroises subalternes à l'égard de nos nationaux, traités comme des malfaiteurs.

§

M. Ferdinand Bac donne, dans **la Revue de Paris** (1er avril), des « notes et souvenirs sur Guillaume II ». Il le montre, en 1907, aux régates de Kiel, traitant deux ducs français à bord de son yacht.

« Le soir, dans la cabine », voici le Kaiser « bien allongé sur ses coussins » et qui parle :

« En France, on n'a pas toujours eu le choix très heureux dans le recrutement des ambassades. Je n'ai jamais été plus en confiance qu'avec Noailles. Quand il était à Berlin, j'arrivais le matin chez lui à huit heures et montais dans sa chambre. Il était couché. Alors je m'asseyais au bord de son lit et nous causions pendant des heures. C'était charmant et du meilleur ton. Nous étions des camarades. L'attaché naval était J... J'ai une grande affection pour lui. C'était un véritable ami pour moi et il me semblait que nous étions *pays* ; nous le sommes d'ailleurs par la mer ; nous sommes les compatriotes de la mer.

» Je ne crois pas, dit-il encore, qu'il y ait beaucoup de Français m'ayant approché et qui soient partis avec un mauvais souvenir. Mais aussi, il y a peu de gens avec lesquels les relations soient aussi agréables qu'avec vous !... Je vous le déclare en toute sincérité, parce que je le pense.

. . . .

» On peut douter chez vous de mon sincère désir de m'entendre avec la France. On a tort. *C'est un désir constant et formel.* Naturellement pas avec M. D... Mais on a compris la nécessité de l'éloigner du pouvoir. Si on l'a fait, ce n'était pas pour me faire plaisir, je le pense bien, mais pour *éloigner un homme qui voulait corriger les cartes géographiques sans en avoir le talent. Qui aujourd'hui voudrait raisonnablement coaliser l'Europe contre nous, sans tomber dans le ridicule ? Pour qu'une idée aussi utopique fût possible, il faudrait que l'Allemagne eût assumé la haine de tous les peuples. Et elle n'a rien fait pour cela. Cela était possible avec Napoléon qui avait fait ce qu'il fallait.*

» Aujourd'hui cela ne peut pas se réaliser à notre détriment, surtout avec mon oncle (le roi d'Angleterre). Je le connais bien. C'est un homme de club

qui déteste au fond vos démocrates. Ce qu'il aime chez vous, c'est votre société, ses vieilles relations de bonne compagnie. Il est aussi enchanté de Paris, des villes d'eau où il a des amis. Mais il faudrait être bien enfant pour s'attendre de sa part à un concours effectif quelconque ! »

Sur la question d'Alsace-Lorraine, le Kaiser parle ainsi :

« J'ai pensé à ériger l'Alsace en duché ; j'ai consulté des hommes compétents, des notoriétés du pays. Savez-vous ce qu'ils m'ont répondu ? Un duché avec un prince prussien ? Jamais ! Alors, quoi ? Un notable du pays que je ferais duc ? Encore non. On m'a dit qu'il passerait pour suspect et qu'il assumerait la haine de toutes les autres familles.

« *Moi, personnellement, je n'aurais jamais annexé ;* j'aurais demandé une autre sorte d'indemnité. Aujourd'hui nous serions amis. *Mais ce n'est pas un coup de chapeau que je veux, c'est une poignée de main.* »

(Cette phrase il l'a répétée plusieurs années à presque tous les Français qu'il a rencontrés.)

Pour résumer ce long entretien, Guillaume II ajouta ceci sur un ton d'une grande animation :

« J'ai fait jusqu'ici tout ce qui était en mon pouvoir pour m'entendre avec votre Gouvernement. Tout serait possible s'il ne craignait pas sans cesse les factions qui exploiteraient la fibre patriotique pour le renverser à la moindre avance ouverte. Alors que voulez-vous ? Nous ne ferons jamais rien... *Songez que dans dix ans notre situation sera plus forte encore,* si nous admettons que nous aurons près de quatre-vingts millions d'habitants. Personne mieux que moi ne comprend vos scrupules. J'ai beaucoup d'estime pour votre patriotisme, mais je suis sûr que tous les hommes sérieux se rendent compte qu'une entente avec nous ferait de nous les maîtres du monde. »

Les mots soulignés par nous fixaient une sorte de rendez-vous aux interlocuteurs du Kaiser. Nous savons comme l'empire allemand prépara la guerre et la déchaîna à l'heure qu'il crut opportune.

M. Ferdinand Bac conclut ainsi :

La résolution de Guillaume II était prise. Dans cette disposition d'esprit, il attacha une grande importance à un incident qui se produisit au printemps 1914. Il apprit que son buste, fait par un sculpteur renommé habitant Paris, avait été refusé au Salon. Il en fut blessé. A quelque temps de là, pendant un séjour à Wiesbaden, causant dans l'arrière-salon de sa loge, au théâtre de la ville, avec des Français, il leur dit : « Décidément, il n'y a plus rien à faire avec vous. Vous ne voulez même plus de moi en peinture ! » Et il répéta dans une irritation nerveuse, où l'on sentait une déception amère et presque enfantine : « ...Même pas en peinture !... »

Tels furent les derniers contacts de Guillaume II avec des Français avant la guerre. Depuis ce moment, les détails de son action personnelle et intime se dérobent à notre regard, perdus qu'ils sont dans le plus grand des drames où l'humanité ait joué son avenir.

§

M. G. B., « capitaine aux armées », publie sous ce titre : « Illu-

sions dangereuses » — (**la Revue** 1-15 avril) — l'un des articles les plus importants par leur signification, qui aient paru depuis le début de la guerre. L'auteur traite, cette fois, de deux légendes : celle du Poilu et celle du Boche. Il en appelle à la raison, par des arguments de bon sens et les remarques d'un observateur qui sait choisir, afin de combattre ces légendes.

« La vérité est plus belle », dit M. G. B. La vérité est *toujours* plus belle, pour qui est sain et robuste d'esprit.

A toutes les balivernes que les vieux messieurs de lettres accumulent pour édulcorer la guerre en berquinade, sinon pour trouver en elle la panacée des maux qu'ils attribuent à la France, depuis qu'ils ne sont plus jeunes, — le capitaine G. B. oppose des constatations:

...Au front, nous pensons tous qu'il convient d'être justes et généreux, aujourd'hui comme hier. C'est notre fierté, et en même temps, c'est aussi notre force.

Nous estimons de même qu'il faut continuer à étudier et à aimer le Beau en soi, sans nous soucier de son origine. Abandonnons, une fois pour toutes, ces discussions stériles pour savoir si telle œuvre reflète l'esprit de l'Allemagne d'aujourd'hui ou de l'Allemagne d'hier. Nous avons vu, tout à l'heure, à quelles conclusions ridicules pouvaient mener de pareilles recherches. Il serait vraiment insensé de nous priver volontairement des études, des découvertes, des travaux de nos ennemis. Il importe de ne pas oublier qu'en définitive, c'est *pour nous* que nous travaillons.

L'expérience de la guerre actuelle aurait dû pourtant nous instruire. Si nous avions lu Bülow, Bernhardi et bien d'autres, et appris, par eux, à mieux connaître l'état d'esprit de la nation allemande, nous n'aurions pas été surpris, en août 1914, comme nous l'avons été.

Si nous avions su les ressources considérables amassées par nos adversaires et apprécié justement leur organisation, leur discipline, leur méthode, nous aurions eu peut-être alors une conception plus exacte de la tâche formidable qu'il nous fallait accomplir.

Lisons plus loin :

Les plus pacifiques, les moins belliqueux se sont sentis tout à coup une âme de héros. Mais aujourd'hui, où le sursaut collectif qui, en août 1914, a levé toute la nation sous les armes, n'est plus qu'un souvenir, il semble que les illusions auraient dû disparaître ou tout au moins s'atténuer.

Si elles ont survécu, il faut en tenir rigueur surtout à une certaine presse et à une certaine littérature. Sans doute, on a longtemps incriminé la censure, cause de tout le mal. On est bien forcé de reconnaître aujourd'hui, où la liberté de la presse est plus largement comprise (?), que les censeurs n'étaient pas les vrais ou tout au moins les seuls coupables. C'est que « l'héroïsme des poilus », « leur bonne humeur à toute épreuve », « leur ingéniosité à se construire de splendides demeures » étaient autant de thèmes faciles propres aux développements. La tentation devait être vive.

Elle l'était d'autant plus que l'égoïsme naturel de quelques-uns se trou-

vait en quelque sorte rassuré et réconforté par ces joyeux récits du front. Il est dur de se priver pendant plus d'un an des plaisirs auxquels on s'est accoutumé. Et d'autre part, la pensée que tout près, à moins de cent kilomètres, il y a dans les tranchées des milliers de gens qui souffrent, est singulièrement incommodante. Les plus confits dans leur égoïsme éprouvent, malgré tout, quelques scrupules à se réjouir. Leur gaieté n'est pas franche ni complète. Pour qu'elle le devienne, il faut que leurs journaux quotidiens leur apportent l'assurance qu'au front, on est beaucoup plus heureux qu'à l'arrière. Et, grâce à cette certitude, nombre de gens (ce n'est pas nous qui le constatons, mais M. Lavisse), « nombre de gens continuent de vivre à peu près comme ils vivaient avant la guerre ». On a repris son existence d'autrefois.

M. G. B..., capitaine aux armées, termine par ces lignes :

Nous demandons encore une fois qu'on fasse un peu moins étalage de ces qualités, — qu'on songe un peu plus à celle de nos ennemis, — qu'on songe davantage à nos défauts. Nous avons confiance que ce rappel à la réalité ne sera pas lancé tout à fait en vain. La modestie et la mesure n'ont pas perdu leurs droits, en France surtout. Gardons-nous de toute présomption. A quoi servirait-elle ? Montaigne l'a dit dans ce langage si expressif qui est le sien : « Si avons-nous beau monter sur des échasses, encore faut-il marcher de nos jambes... C'est une absolue perfection et comme divine de sçavoir jouir loyalement de son être. »

Que les stratèges en chambre, les littérateurs en délire, les philosophes en rupture de bans, méditent ces sages paroles. Ils comprendront peut-être alors que nous avons tous la fierté d'avoir accompli un effort assez grand pour qu'il soit inutile que leurs imaginations l'embellissent. Ils sentiront surtout que ces 18 mois de campagne ont suffisamment aguerri nos cœurs, pour nous apprendre à désirer et à supporter, s'il était nécessaire, la vérité.

Cet article est moins une critique qu'un acte de foi.

§

Memento. — *Le Bel Espoir* (1er cahier, 1re année, janvier à mars 1916. Adresse : rue Alcide-d'Orbigny à La Rochelle.) — « A pour but de servir de lien entre toute la jeune génération provinciale et les écrivains aînés. » Un sonnet de Mme Alphonse Daudet « Sur la mort de Pie X », des poèmes de MM. S.-Ch. Leconte, J. Nervat, P. Camo, précèdent des vers de MM. Derzac, P. Senoux, J. Nougayrol, Cl. Vernay, H. Sirben, Albert Deumiè qui date de « Frimaire 1915 » un « Poème du soir qui tombe », et de M. Ph. Chabaneix.

La Presqu'île (no 3, mars) publie sous ce titre : « Au dix-huitième mois », avec cette indication d'origine : « du front », des notes signées B. Zimmer, d'une couleur, d'une saveur, d'un ton très particuliers, très justes. De Mlle Mireille Havet, un poème curieux : « Gymnastique rythmique », dédié au grand Jaques-Dalcroze. « Art et Patriotisme », de M. Jean Lynel, « Le Paysage part en guerre », par M. R. Druart, « La triste ballade », de M. Jean Sylvaire, complètent heureusement ce fascicule que commencent trois beaux quatrains de M. Henri de Régnier.

La rédaction publie cette note :

« Nous informons nos Lecteurs que les numéros d'Avril, Mai et Juin ne paraîtront pas. Ces mois étant pour la plupart d'entre nous les mois qui précèdent les examens, nous croyons qu'il vaut mieux n'être distrait de cette préparation par aucune occupation étrangère à nos études. Nous sommes certains que nos Lecteurs accepteront avec bienveillance cette sage INTERRUPTION et comprendront que notre meilleure façon de « faire notre devoir moléculaire », en ce moment, est de couronner avec succès nos études. »

La Revue (1-15 mai) : — M. Sidney Low : « Le gouvernement des Avocats ». — Csse de Chambrun : « Shakespeare et Florio ». — « Verlaine », par M. le Dr Ch. Guilbert.

Le Correspondant (25 avril) : — « L'impérialisme allemand dans l'Histoire », par M. E. Rossier. — M. U. Brémond : « Les Généraux de Shakespeare ». — M. G. Jean-Aubry : « E. Granados et la Musique d'Espagne ».

Je sais tout (15 avril) : « Mes souvenirs », par Mounet-Sully.

Revue Bleue (15-22 avril) : — M. A. Le Chatelier : « Aviation », entièrement supprimée par la censure.

La Revue de Paris (1er mai) : — M. J. Vassal : « Lettres de Serbie ». — « Les Arméniens », par M. J. de Morgan.

Revue des Deux Mondes (1er mai) : — « En commandant la troupe », par Art Roë. — « Emile Clermont », par M. R. Doumic. — « La bataille de Verdun », par M. H. Bidou.

La Revue hebdomadaire (29 avril) : — M. F. Roz : « Une Analyse du Germanisme ».

Le Double Bouquet (mai) : — La suite du « Poète Tragique », où M. André Suarès réalise un admirable portrait de Shakespeare. — M. F. de Miomandre : « Histoire de deux artistes d'ébène ». — M. Pierre Benoît : « Tyrtée », « Trois Poèmes pour Phèdre », « Stances ». — Mme Marie-Anne Benoist : « Lassitude ». — M. A. Germain : « Pèlerinage au Printemps ».

L'Amitié de France (mai à juillet). — M. Paul Claudel : « Strasbourg », poème écrit en 1913. — « Lettres » de trois jeunes braves tombés pour la France. — « Réflexions pendant le combat », de M. G. Dumesnil.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

OPÉRA NATIONAL : *Les Virtuosi de Mazarin ; le Roman d'Estelle* ; *Carême-Prenant* ; *l'Etranger* ; varia. — Memento.

Notre Opéra poursuit le cours de ses succès. Il les a même corsés de représentations italiennes dont la fâcheuse grippe ne me permit de savourer que la seconde mouture. Le jour où j'y assistai, le spectacle commençait par le troisième acte de l'*Ouragan*. Dans une récente enquête, — (il en pleut !) — M. Alfred Bruneau se rangea parmi ceux qui approuvent l'ostracisme dont est frappé pour le moment chez nous le plus grand génie musical des temps modernes. Sur quoi, dans *Paris-Midi*, M. Souday opina fort justement que, « si

M. Bruneau aime sa propre musique, il ne peut pas aimer celle de Wagner ». Evidemment ; et on s'en convainquit en écoutant ce morceau d'*Ouragan*. Cet ouvrage est pourtant celui qui atteste du musicien le plus sérieux effort. On augure qu'il y voulut donner toute sa mesure, et sans doute y a-t-il réussi. Seulement, la conclusion qui s'en dégage irrécusable est que la musique de M. Bruneau ne possède qu'une unique qualité, à savoir la sincérité. Et, certes, cette sincérité est parfaite, intégrale, impolluée, non seulement de la moindre roublardise, mais même aussi de la plus infinitésimale habileté. M. Bruneau méprise manifestement au maxime degré les oreilles de ses auditeurs ; il dédaigne de les charmer pour si peu que ce soit, fût-ce une demi-minute, et leur intelligence, obsédée de « rappels de motifs » dénués musicalement de tout intérêt, n'est pas moins mal lotie que leur sensibilité lapidée par la rocailleuse avalanche sonore. L'orchestre terne, lourd, encombré, râpeux, semble charrier un limon caillouteux où s'enlisent désespérément les chanteurs égosillés. Tout se déroule dans un vacarme sourd, confus et monotone, déchiré par les cris des palabres déclamatoires où Zola délaya le pompiérisme du plus antédiluvien des mélos. Il est des sincérités cruelles. Cette exhumation me fit faire une remarque curieuse, touchant l'organe célèbre et toujours applaudi de Mme Delna. Le contraste est si tranché entre le registre grave et le registre aigu de sa voix, qu'on dirait qu'elle en a deux : une voix d'homme et une voix de femme. A l'entendre et la regarder de loin, sans lorgnette, auprès d'un partenaire, on a la complète illusion d'un colloque entre un ténor et un soprano et, quand on s'aperçoit de son erreur, l'effet est assez bien celui de ces pseudo-tyroliennes, que naguère on exécutait sur des « laïtou, laïtou lalaire » par des sauts imprévus à l'octave. Cette constatation n'atteint d'ailleurs aucunement l'indiscutable beauté de la voix de la cantatrice, mais tout au plus son homogénéité, et il semble bien que le cas ne serait pas irrémédiable si, nonobstant son rang d'étoile, Mme Delna voulait prendre la peine de travailler assidûment son médium. Quant à M. Delmas, qui opérait à ses côtés, son audition devient vraiment aussi pénible que sa vue. Son jeu continue d'être d'une cocasserie désarmante, et il ne parvient plus à extraire de son gosier qu'une sorte de gargarisme aphone et impitoyablement faux. M. Delmas recueillit jadis au Concert Colonne une bordée de sifflets surabondamment mérités pour les mêmes raisons. A l'Opéra, on est moins difficile, mais peut-être a-t-il tort de n'y point redouter bientôt malaventure pareille. Hans Sachs et Wotan lui ont rapporté de quoi vivre largement de ses rentes. Que ne s'y résout-il enfin ? Il n'est que temps.

Cet exorde fumeux préfaçait la tirade italique. Elle ne fut certes pas banale et inspirait des réflexions assez variées. Pour commencer par de justes compliments, il convient de reconnaître et proclamer que

les artistes lyriques italiens jouent incomparablement mieux que les nôtres, surtout que ceux qu'on trouve à l'Opéra, et on est bien obligé d'accorder que le même aveu s'impose à l'égard de la plupart de nos visiteurs. Qu'on se souvienne de *Boris Godounoff* au monument Garnier et des représentations italo-teutonnes de M. Henry Russel au théâtre des Champs-Elysées. Les Allemands eux-mêmes, malgré leur lourdeur et la gaucherie trop zélée de certaines protagonistes, nous y donnèrent, en somme, dans *Tristan* et dans *Parsifal*, d'indéniables leçons de simplicité, et on rencontre chez nous peu de vedettes capables d'entrer dans la peau de leur rôle, de le « vivre », aussi spontanément que tels choristes russes des deux sexes que M. de Diaghilew nous amena. Il est de fait que, sur les planches, nous manquons aisément de naturel. Dans le drame et la tragédie, nous chaussons d'instinct le cothurne classique et versons insciemment dans la grandiloquence. Même chez les meilleurs de nos interprètes, il est d'une rareté extrême de ne point éprouver une impression, sinon de factice, du moins d'un « art » voulu fréquemment transparent, et, si nous excellons souvent dans la comédie contemporaine, peut-être est-ce pour beaucoup à cause de l'artificiel inhérent à notre sociabilité citadine et, partant, adéquat au genre. Il semble bien que cet état de choses puisse être en fort notable partie la conséquence de cette « civilisation » qui demeure la nôtre et faisait l'admiration ahurie de l'Europe il y a quelque deux cent cinquante ans. Nous avons conservé l'empreinte indélébile de ce « Grand Siècle » où, même entre les plus proches, l'intimité était distante ou cérémonieuse et le tutoiement inconnu, l'appellation de « Monsieur » si générale et suppléant à tout que Saint-Simon relate l'incident d'un jeune seigneur auquel, le jour de son mariage, le prêtre demandant son prénom, lui et ses père et mère l'ignoraient si absolument qu'il fallut quérir sa nourrice pour savoir s'il avait été baptisé. Quoique les temps aient bien changé, nous avons hérité de celui-là la pratique de cette « politesse », qui est pour nous une élégance, un masque, une défense, une ironie ou un hommage, mais aussi, au rebours de l'obséquiosité d'ailleurs, un élément d'égalité sociale ; de cette politesse toute spéciale, qui déconcerte au prime abord nos hôtes étrangers, et à propos de quoi Wagner observait plaisamment que, en lui disant « Vous » dans nos prières, nous n'en épargnons même pas Dieu. Je crois bien, en effet, que nous sommes le seul peuple de la terre à en agir ainsi envers ce personnage, et c'est même bien dommage qu'il n'existe pas, car on imagine volontiers cette scène piquante d'un Français pieux mais « distingué » entrant au Paradis, le soyeux gibus à la main, et s'inclinant devant le Père Eternel à barbe blanche avec ces mots : « Monsieur, je dépose à vos pieds les plus humbles respects de votre serviteur. » Si les splendeurs de Versailles, ses pompes et

son étiquette raffinée ont pu disparaître à jamais, leur souvenir est la substance de notre civilisation comme de notre culture. Désormais le Français, au fond, est un « Monsieur » avant que d'être un « homme », et, telles celles que nous traversons, il lui faut d'extraordinaires circonstances, dont l'incongruité brutale est peut-être ce qui le choque inconsciemment le plus, pour se découvrir à soi-même quel échantillon peu commun d'humanité recouvre son costume à la mode. L'habituelle convention de nos mœurs nous éloigne invinciblement de la nature; la monnaie de singe ou l'apprêt de notre politesse nous accoutume à prendre une « attitude » et, au théâtre, cette attitude est facilement affectée. Aussi détonnons-nous d'ordinaire dans le mythe ou dans la légende et nous révélons-nous peu propres à incarner de frustes créatures. Les films venus d'Amérique avaient prouvé depuis longtemps, au cinéma, la supériorité sur ce point de nos amis yankees, et il semble bien que nous nous divulguions à cet égard les gens les plus « civilisés » du vieux continent même. Peut-être est-ce parce que dépourvus des traditions issues d'un « Roi-Soleil » à la perruque majestueuse, que nos invités italiens ont joué avec un tel entrain primesautier et un si vivant réalisme le mélodrame californien intitulé *la Fanciulla del West*, qu'il plut à M. Puccini d'accompagner d'un brouhaha sonore n'offrant aucun perceptible rapport avec ce qu'on peut décemment nommer de la musique. Pour *il Trovatore*, en revanche, opéra selon la formule ancienne, il n'était plus question de jouer, mais tout bonnement de chanter, et Mme Carmen Mélis aurait certes plus que le nécessaire pour le faire admirablement. Sa voix est belle, en particulier dans l'aigu, d'une souplesse merveilleuse et apte aux nuances les plus subtiles. On se sent décontenancé presque jusqu'à la stupeur en présence du résultat auquel aboutit cette virtuosité péremptoire. Si la musique de Verdi vaut quelque chose, c'est, outre par la géniale abondance, pour la verdeur d'une inspiration mélodique savoureuse même encore en sa trivialité. Mais cette inspiration, si populaire que chacun la fredonnait d'avance, on la cherchait en vain tout ébaubi dans ce qui arrivait aux oreilles. Pour ma part, je l'avoue, je ne soupçonnais guère qu'il fût possible de défigurer à ce degré une mélodie aussi limpide, disloquée, démantibulée par une extravagante acrobatie de traînandos, d'expirandos, de hoquettandos, de brusques suspensions et de galops soudains, aux fins de quoi le chef d'orchestre *ad hoc*, M. Rodolfo Ferrari, semblait avoir pour mission capitale d'empêcher à tout prix ses subordonnés de jouer un seul instant en mesure. Non, vraiment, ce ne fut pas banal : c'était même abracadabrant, et ça ferait un petit jeu de devinettes original à implanter dans les salons où l'on chante. Un nombreux public transalpin applaudit avec frénésie ces prouesses compatriotes, et il serait téméraire d'affirmer que

le reste de l'auditoire ne se joignit à l'ovation que mu par les devoirs de l'hospitalité. Il n'est pas défendu pourtant de caresser l'espoir que l'alliance y fut pour autant que notre « politesse ». Les spectacles nouveaux inaugurés par M Jacques Rouché n'ont pas cessé d'enchanter pour le moins le regard, si peut-être ils n'ont pas toujours strictement tenu la promesse « de résumer ce que la musique a produit de plus remarquable » à tel ou tel moment choisi de son évolution. **Les Virtuosi de Mazarin** nous offraient, dans la lourde somptuosité de l'époque, un concert organisé par le Cardinal en 1647, au Palais Royal, pour divertir la Reine, veuve consolable et régente. Certes, Mlle Sirède ressuscitait superbement une Anne d'Autriche imposante, Mlle Faivre, un délicieux Louis XIV en miniature, et M. Vuloesco semblait un Mazarin descendu de son cadre. Mais, quoique le programme érudit nous assurât que le susdit concert fut consacré à l'*Orfeo* de Luigi Rossi, et que cela pût justifier à la rigueur le nombre des fragments qu'on nous servit tirés de plusieurs opéras du maestro, la musique de ce compositeur, chu depuis dans un opaque oubli, a perdu tout le charme qui fit jadis la renommée de son auteur sans y gagner pour nous en intérêt quelconque. Il eut été préférable aussi, sans doute, que les deux citations de Monteverde ne fussent point extraites du *Couronnement de Poppée*, que nous connûmes, il n'y a guère, sur la scène du Théâtre des Arts. Bref, le plus captivant de la séance s'avéra l'infernale évocation de Médée, empruntée au *Giasone* de Cavalli, — qui ne date d'ailleurs que de 1649. Cette page troublante n'est pas moins remarquable par son orchestration novatrice que par un puissant effet dramatique qu'on eût plus fortement ressenti si Mme Croiza ne l'avait chantée en italien. En dépit d'une traduction secourable, il n'est pas très commode de compâtir comme on voudrait à des sentiments exprimés dans une langue qu'on ne comprend pas. **Le Roman d'Estelle**, à son tour, nous transportait en 1830, à l'heure où, avec notre concours enthousiaste, fut fondée et émancipée la Belgique, dont l'héroïsme devait, près de cent ans après, sauver notre pays assailli par derrière, montrant ainsi qu'un geste désintéressé peut quelquefois avoir sa récompense. La musique dont on illustra ce tableau s'attesta, pour dire la vérité vraie, d'une fastidiosité excessive, et témoignait d'autant mieux de l'indigence du temps qu'on dût même anticiper légèrement : *la Norma* et *Lelio* étant de 1831 et *le Bal masqué* de 1833. Ces attentats véniels à la chronologie n'empêchèrent au surplus nullement de s'amuser de tout son cœur au grouillement bariolé d'une soirée chez Cherubini, alors septuagénaire un peu gâteux, gracieusement fêté par le corps de ballet de l'Opéra et les illustrations du théâtre, tandis que, pour finir, M. Delmas, en ventripotent M. Prudhomme, ventriloqua caverneusement le trop fameux « Amour sacré

de la patrie » de *la Muette*. Le dernier de ces spectacles, par contre, dénommé **Carême-Prenant**, valut surtout par la musique et l'ingéniosité d'une mise en scène évoquant de la plus agréable manière, vers le milieu de notre XVIIe siècle, une ère transitoire très française et trop ignorée de l'évolution de l'arie et des formes de danse qui constituèrent les *Partitas* ou *Suites* où s'épanouit l'art des clavecinistes. Enfin ce morcellement des programmes fit le bonheur d'un essaim de compositeurs ayant peut-être abandonné toute espérance de s'entendre ou se réentendre à l'Opéra. On retrouva ainsi, avec des émotions diverses, le meilleur de maints ouvrages parfois aucunement indignes de considération dans l'ensemble, cependant que quelques partitions inédites ou non encore représentées bénéficiaient de l'occasion. Les contingences favorisaient heureusement l'émoi libertaire émanant des *Girondins* où M. Fernand Le Borne déploya, dans la fougue d'un art un peu touffu, une sincérité généreuse. Le duo d'amour du *Miracle*, de M. Georges Huë, est d'une harmonieuse beauté qui en ferait un vrai chef-d'œuvre s'il n'arrivait si tard après celui de *Tristan* pour réveiller si vivement, avec sa ressemblance sosiesque, le regret d'en être sevré. Les ficelles usées de *Thaïs* procurèrent à Mme Marguerite Carré le prétexte d'un très grand et très légitime succès. *Judith de Béthulie*, de Mme Armande de Polignac, que grevait un texte impropice, était trop peu au point pour qu'on y pût juger d'autre chose que de l'admirable talent de Mme Félia Litvinne et, quand, la seconde fois, on reprit cette scène à l'improviste, les chanteurs et l'orchestre se poursuivirent, d'un bout à l'autre, à deux ou trois mesures de distance sans parvenir jamais à se rejoindre. C'est évidemment incité par la respectable pensée d'un devoir à l'égard d'une amitié prématurément rompue par la mort, que M. Vincent d'Indy réclama de diriger le troisième acte du *Roi Arthus* d'Ernest Chausson. Par malheur, la réputation du musicien, dont il voulut ainsi honorer la mémoire, a plutôt durement pâti d'une aussi louable intention. On n'imagine guère impersonnalité plus totale, affabulation plus ridicule, écriture et inspiration plus oiseuses que celles qui s'étalent dans ce pastiche enfantin de Wagner où l'auteur, à l'instar de son modèle inaccessible, tint à confectionner lui-même les paroles d'un poème plus navrant encore que la musique, relevée çà et là du moins, elle, par des réminiscences qui seraient impudentes sans la candeur visible de leur imperturbable inconscience. C'est un des bienfaits de ces représentations coupées, que cette sélection économique autant qu'expéditive qui écarte, pour l'avenir, des finances directoriales comme de nos oreilles, le calice de fours assurés. S'il sait en apprécier les avantages, M. Rouché ne tardera sans doute pas à soumettre prudemment à l'épreuve un acte de *Guercœur*. En attendant notre Opéra commence

à se risquer de temps en temps à des œuvres entières et, fermement convaincu que la fortune aime les audacieux, il débuta dans cette voie par *Samson*, *Rigoletto* et *Faust*. Il y joignit pourtant un beau jour **l'Etranger** qui, depuis douze années, sauf erreur, semblait avoir quitté le répertoire. Il faut bien confesser qu'on ne l'y revit pas sans désillusion. Cet ouvage singulier a le grave défaut de jouir d'un livret ambitieusement inintelligible et le plus maladroit, qui malagme symbole et réalité en des discours d'une puérilité consternante. Et, pour comble, c'était M. Delmas qui les chantait. Le musicien, chez M. d'Indy, s'atteste certes infiniment supérieur au poète, ce qui n'est d'ailleurs pas difficile ; il n'est, hélas ! pas moins grandiloquent, et sa déclamation sonore, ponctuée d'emphatiques élans, de silences aux visées obstinément profondes ou sublimes, a beaucoup de terribles quarts-d'heure pour très peu de passables moments. La matière purement musicale apparaît du plus authentique « scholisme » ; l'emploi du motif wagnérien, assez simpliste ; la polyphonie, d'un intellectualisme abstrait souvent quintessencié, aussi peu spontanée que l'inspiration même ; et l'harmonie, mâtinée de franckisme et d'hugoriemannisme, déjà tartigrade et désuète, encore que la composition de *l'Etranger* ait été parallèlement contemporaine de celle de *Pelléas*. Ces constatations un peu mélancoliques accordées à la vérité sans fard, il n'en reste pas moins que cette œuvre, représentative entre toutes de la personnalité de M. Vincent d'Indy, peut, en somme, et même évidemment, compter parmi les ouvrages les plus sérieux et les plus estimables que notre école française ait produits au théâtre, et on doit féliciter M. Rouché de l'avoir accueillie sur ses affiches. En résumé, on travaille beaucoup à l'Opéra, et, si les résultats en semblent quelquefois discutables, on y apprit en quelques mois plus de choses qu'au long cours de certains précédents septennats. Il n'était guère possible de gérer plus intelligemment une exploitation provisoire, dont l'expérience aura démontré par le fait que notre première scène lyrique n'a rien à sa disposition pour remplacer Wagner. On n'en est pas surpris, le génie ne courant pas plus les rues que les chefs-d'œuvres. Il est un de ceux-ci cependant que M. Jacques Rouché pourrait nous octroyer à peu de frais sans doute en s'arrangeant avec le liquidateur du Théâtre des Champs-Elysées : c'est *Boris Godounoff*, du génial et ingénu Moussorgky. Ne s'y décidera-t-il pas ? D'ailleurs, avec *Boris*, il recréerait d'emblée « l'union sacrée » dans la musique. M. Masson y bâillerait naturellement comme à Cancale et M. Saint-Saëns ragerait, mais ils n'oseraient pas le dire. M. Barrès s'y barberait autant qu'à *Parsifal*, mais en tirerait pour *l'Echo* un pendant au *Regard sur la Prairie*. MM. Richepin et Donnay, peu fixés, en feraient chacun tout joyeux deux articles et trois confé-

rences. M. Junius attraperait pour sûr un mal de tête, mais crierait « Vive la Russie! » en buvant du thé de Ceylan. Enfin les wagnériens seraient ravis. Tout le monde tomberait d'accord. Qu'attend M. Rouché pour réaliser ce beau rêve ?

Memento. — Dans mon dernier article (*Mercure* du 16 mai, 5e ligne avant la fin de la page 334), au lieu de « la musicalité individuelle... », prière de lire « l'amusicalité individuelle est le signe d'un déficit... »

JEAN MARNOLD.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

C. Ferrero : *La Guerre Européenne,* Payot et Cie, 3 fr. 50. — Jacques de Dampierre : *Carnet de route de Combattants allemands*; Paris, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — H. de Vere Stacpoole : *Journal d'un officier prussien* (adapté de l'anglais, par Henry Frichet), Bloud et Gay, 0 fr. 60. — Paul-Louis Hervier : *Silhouettes allemandes*, Paris, Editions de la « Nouvelle Revue », 3 fr. 50 ; — Ch. Saroléa : *Le Réveil de la France,* Crès, 1 fr. 50. — Faïk Konitza : *L'Allemagne et l'Albanie*, Lausanne. — Almanach de la Paix par le Droit pour 1916, Plon, 0,25.

Il est difficile de lire quelque chose de plus ample et de plus pénétrant, sous une forme rapide, que les réflexions de M. Guglielmo Ferrero sur **La Guerre Européenne**. Ce sont là des pages de tout premier ordre, des pages de philosophie historique. Je ne vois pas le moyen d'user d'autres mots après avoir lu ce livre. Tout y est (sinon développé, du moins puissamment indiqué) : la connaissance du Présent et le sens du Passé ; l'information qui dénombre, dans l'Europe de 1914, les forces, les faiblesses, les ressources, les politiques, les besoins, les idées, les passions ; et l'intelligence des civilisations précédentes qui précise les opinions en ce qui concerne l'effroyable histoire contemporaine. Dans cette guerre, les problèmes radicaux de la civilisation se trouvent agités avec une urgence et une plénitude suprêmes ; et c'est l'intérêt pathétique de ce livre de nous faire *voir* cela avec une vivacité dramatique, dont sont gagnés notre esprit et notre cœur, qui s'émeuvent, donnent à fond, s'enflamment, atteignent à une sorte de lucidité concrète, *pratique*.

Ce livre est un recueil d'études et de conférences, faites à divers moments, avant et pendant la Guerre, et dont voici quelques titres : « Qui a voulu la Guerre ? », « Les Causes profondes de la Guerre » (« Quantité et Qualité », « Anarchie, Liberté, Discipline », « Grand et Colossal »), « La Lutte pour l'équilibre » (« La Belgique, clef du monde », » L'équilibre moral de l'Europe » et son « Equilibre politique », « Tragédie d'orgueil »). Citons encore l'importante étude sur « L'Italie dans la Guerre européenne », et la magistrale synthèse finale sur « La contradiction suprême » entre les tendances pacifi-

ques, eudémonistes de notre civilisation et la tragédie sanglante où elle se débat.

Les pages sur « La Belgique, clef du monde », insistent sur l'énorme valeur économique de ce pays, dont la possession (jointe à celle du bassin industriel français de Briey) ferait de l'Allemagne la première puissance du monde sous le rapport houillier et métallurgique. Oui, et il faudrait ajouter que l'intérêt politique est non moins immense, et d'une constance impressionnante. L'Angleterre a les *mêmes* susceptibilités (Anvers), touchant la Belgique, qu'au moment de la rupture de la Paix d'Amiens ; de même, pour la France, la question de Belgique est liée à celle de ses frontières naturelles ; et l'Allemagne, de même encore, en mettant la main sur la Belgique, reprend et applique à son profit, comme la France en 1792, la doctrine des limites naturelles (pour l'Allemagne, le littoral de la mer du Nord). La guerre de Belgique inaugure, pour des raisons très identiques, et le conflit européen commencé en 1792, et le conflit européen commencé en 1914. Oui, vraiment, la Belgique « clef du monde ».

N'est-il pas vrai que cette petite revue de la question belge comporte sa philosophie ? Vraiment, il est impossible à l'historien de se passionner. Les peuples ne valent pas plus cher les uns que les autres.

Dans les pages sur l'Italie, M. Ferrero résume l'histoire de ce pays depuis l'expédition d'Abyssinie jusqu'à la déclaration de guerre à l'Autriche. Les causes qui ont mis l'Italie aux côtés de l'Entente ressortent très clairement de cet exposé. Il serait trop long de les redire ici, et d'ailleurs l'étude de M. Ferrero est là. Notons seulement qu'il y eut des causes générales et des causes particulières. D'une part, l'Italie était emportée dans le même rythme qui réglait (ou déréglait) la marche de la civilisation en Europe. Elle connaissait le même développement économique, la même substitution de la « quantité » à la « qualité », la même lutte furieuse du libéralisme et du socialisme contre le conservatisme, les mêmes ambitions impérialistes, etc. La défaite d'Abyssinie (Adua) marqua, pour l'Italie, le commencement d'une période où ces caractères devinrent de plus en plus accusés, période dont l'heure culminante fut l'expédition de Tripolitaine, cette expédition « qui bouleverse si profondément le pays », m'écrivait à l'époque M. Ferrero. D'autre part, voici les causes, ou quelques-unes des causes, particulières. Toutes les conséquences de la période que l'on vient d'indiquer se résolurent en une agitation énorme (émeute d'Ancône, troubles de Romagne, etc.) La complexité des problèmes électoraux aidant, il devint difficile de gouverner. Et je crois bien, — du moins les choses m'apparaissent de la sorte à la lecture des pages de l'éminent publiciste italien, — je crois bien

que la bizarrerie même de la situation où se trouvait ainsi le gouvernement de la Péninsule vers le printemps de 1915, fut la cause occasionnelle, mais décisive, par laquelle l'Italie consomma son évolution. Je passe sur les négociations avec l'Autriche, pour insister brièvement, d'après Guglielmo Ferrero, sur cette cause spéciale. Il faut se souvenir que M. Giolitti était une sorte de dictateur parlementaire, qui avait introduit dans le système représentatif l'anomalie d'un véritable gouvernement personnel. A de certaines époques, d'après une tactique retorse, il passait la main à des protégés, se retirait dans la coulisse, pour, à tel autre moment climatérique, rentrer en scène et reprendre officiellement le pouvoir. Ceci était de la super-essence de *combinazione*. Et il en arriva de même vers le printemps de 1915, sous le ministère Sonnino-Salandra. M. Giolitti, qui paraît avoir subi, sans s'en douter, le contre-coup des intrigues de M. de Bülow, revint à Rome avec le programme anti-interventionniste que l'on sait. Mais ce programme allait, en général, contre le sentiment public ; et surtout je sens que la traditionnelle et routinière « combinazione », pratiquée en des circonstances si formidables, et qui d'ailleurs avait toujours dénoté ce que le système de gouvernement avait, selon les expressions de M. Ferrero, d' « artificiel », de « contradictoire », d' « énervant », je sens que la fameuse « combinazione » de M. Giolitti parut alors bien mesquine ! Il s'agissait bien de finasserie politique ! Le sentiment public en éprouva certainement un décisif accroissement d'exaspération. On sait le reste : le soulèvement impressionnant de l'opinion, le retour du ministère Sonnino-Salandra, la déclaration de guerre à l'Autriche.

L'étude intitulé « Quantité et Qualité » (qui est une conférence faite, en novembre 1913, à Paris) contient l'idée-maîtresse qui est au fond de tout ce qu'a écrit M. Ferrero sur l'histoire contemporaine. Le monde, dit M. Ferrero, par la Démocratie et le Machinisme, est passé du fait de la « qualité » au fait de la « quantité ». La quantité remplace la qualité. Et tout vient de là, y compris la guerre actuelle. Une trop grande abondance de choses fabriquées, une trop grande facilité pour les faire circuler, une trop grande densité économique, en un mot, voilà ce qui a exaspéré les rivalités et fait éclater la Grande Guerre. Le livre intitulé *Entre Deux Mondes*, large synthèse sociologique conçue par M. Ferrero à la suite d'un voyage d'études en Amérique, contenait un premier exposé de cette doctrine. On me permettra de le dire, — l'histoire des idées sociales ayant d'ailleurs quelque valeur civique en ce moment, — une telle doctrine m'intéresse d'autant plus, que cet intérêt, je l'avoue, est un peu égoïste de ma part. En effet, j'ai indiqué, de mon côté, un point de vue semblable dans un Essai sur *l'Epicuréisme scientifique* (*Mercure* du 16 février 1910), où se trouve exposée cette idée que, désormais, « ce

sont les choses qui sont reines ». Les « choses », l'abondance économique, — la « quantité », comme dit M. Ferrero. Cette idée remonte à 1905, époque à laquelle je l'ai ébauchée dans l'Introduction aux *Pamphlets du Dernier Jour*, et j'y suis revenu, avec plus de détail, en 1910, dans l'Essai précité. A ces deux dates, ou nous ne nous connaissions pas, mon cher ami Guglielme Ferrero et moi, ou nous n'avions causé que d'Histoire Romaine. Que la même idée se soit présentée à deux hommes qui ne se connaissaient pas, ou qui n'avaient encore jamais eu de conversation là-dessus, ne serait-ce pas déjà un bon argument à invoquer en faveur de la réalité objective du fait social de la « Quantité », — si le vigoureux talent de Ferrero ne suffisait amplement, — *testis unus, non testis nullus* ! — à porter témoignage de cette réalité ? D'ailleurs, je me contentais de voir dans la « royauté des choses » une cause d'imbécillité sociale, tandis que M. Ferrero tire du principe de la Quantité de nombreuses conséquences, parfaitement liées entre elles, toutes les conséquences, en un mot, que la Grande Guerre a fait apparaître. Et même, en ce qui concerne cette richesse de la conception de M. Ferrero, j'avertis le lecteur de ne se contenter absolument pas de l'analyse nécessairement sommaire, et plus que sommaire, esquissée plus haut. Cette analyse ne veut être qu'une suggestion destinée à donner au lecteur (à supposer qu'il en ait besoin) le désir d'ouvrir ce livre, — dont la lecture, ajouterai-je, en même temps qu'un profit pour l'esprit, est un devoir, en un temps exceptionnellement tragique, où la connaissance raisonnée des causes politiques et sociales qui ont amené la plus terrible des Guerres est véritablement une question de conscience, une obligation civique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

Avec tous les soins que doit comporter une publication rigoureusement scientifique, M. Jacques de Dampierre s'est appliqué à mettre à jour ces **Carnets de route de Combattants allemands** qui sont comme la démonstration vivante des méthodes de guerre appliquées par nos ennemis. Les Allemands ont nié les pillages méthodiques et les assassinats en masse, mais nous avons ici des constations, dont la portée dépasse celle des enquêtes entreprises plus tard par nos commissions officielles. Il est donc évident, comme le dit l'auteur, que « ces notes prises au cours même des événements par leurs principaux acteurs ou du moins par leurs premiers témoins ont une valeur documentaire incomparable. Il est également certain que les accusations qu'elles portent contre certaines méthodes allemandes ne sauraient être suspectées. »

On sait qu'au début de la guerre le nombre des carnets tombés

entre nos mains a été très considérable. C'est en effet pour obéir à une consigne qu'officiers et soldats allemands notaient au jour le jour leurs impressions. L'article 75 du règlement concernant le service en campagne dit textuellement :

Les journaux de guerre servent d'information sur l'ensemble des opérations d'une troupe sur le terrain et, rapprochés des rapports de combat, de base aux historiens ultérieurs de la campagne. Ils doivent être tenus quotidiennement.

Il faut croire cependant que le haut commandement allemand s'est aperçu du danger qu'il y avait à laisser tomber entre les mains de l'adversaire la preuve évidente d'une conduite de la guerre contraire au droit des gens ; aussi, il y a quelques semaines, a-t-il formellement fait défendre, sous peine de punition sévère, aux militaires de tous grades, de prendre note des événements auxquels ils assistaient.

Les carnets dont M. de Dampierre nous donne la traduction sont au nombre de trois. C'est une première série, fort habilement groupée, dont on espère pouvoir lire bientôt en suite. Le choix des textes est assez bien fait pour que les auteurs n'apparaissent pas *a priori* comme des personnages odieux. Leurs aveux n'on ont que plus de poids :

Ces officiers et ces hommes, individuellement sans haine, écrit M. de Dampierre, assistent impassibles à des actes répugnant à leur conscience, même à leurs instincts, participent à des incendies, à des vols, à des massacres, parce qu'on leur a dit : c'est la guerre ! et que la plus grande gloire de l'Allemagne impose ces sacrifices sanglants.

Le premier carnet est incontestablement le plus intéressant. C'est celui d'un officier saxon, appartenant au 178e régiment d'infanterie 8e compagnie et qui partit, le 6 août 1914, de Kamenz près de Dresde. Le texte s'arrête le 14 septembre de la même année sans qu'on puisse savoir ce qu'est devenu son auteur. Si l'on en juge par le fac-similé reproduit dans le volume, c'est un grimoire à peu près indéchiffrable et il a fallu toute la sagacité de l'auteur qui est archiviste-paléographe pour interpréter certains passages d'une lecture particulièrement difficile. Avec le concours de M. André Dreux, à qui nous devons les *Mémoires* de Gontaut-Biron, il s'est admirablement acquitté de cette tâche ardue. Si nous voulions lui chercher noise nous émettrions quelques doutes sur la transcription de *Schœnheiten von d. landgræfl. Sch. wald.* Mais n'ayant pas d'autre texte à proposer, force nous est d'accepter le sien.

On suivra jour par jour les récriminations et les soucis alimentaires de l'officier saxon. Notons les plaintes au sujet de l'attitude des troupes : « Dans la maison nos gens s'étaient déjà comportés comme des vandales ; tout avait été bousculé » (p. 22). « On a sim-

plement jeté les habitants mâles dans les flammes. De pareilles horreurs ne se reproduiront pas, il faut l'espérer » (p. 31). « Les vandales ne pouvaient pas mieux. C'est une tache pour notre armée » (p. 45). On pourrait aisément multiplier ces citations. Mais ces notes ont également une grande valeur militaire : on y trouve l'aveu sans fard que la bataille de la Marne a été une défaite allemande. Les journaux allemands ont fait depuis dix-huit mois des efforts désespérés pour faire croire à une « retraite stratégique ». Récemment encore le socialiste badois Antoine Fendrich, grand favori de Guillaume II, qui a ses grandes et ses petites entrées au grand quartier général, publiait dans la *Gazette de Francfort* (21 avril) un récit documenté qui tendait à prouver que la menace venant du front oriental avait forcé l'armée allemande à se replier sur des positions établies d'avance et que cette retraite avait eu lieu sans combat. Il serait assez curieux de savoir ce que les officiers allemands qui, comme notre officier saxon, ont réellement pris part à cette bataille perdue, pensent de ces fanfaronnades.

Les notes d'un sous-officier prussien, fortement polonisé et qui semble avoir exercé dans le civil, à Lodz, la profession d'architecte, et celles d'un simple soldat, réserviste saxon, mobilisé à Leipzig, complètent la galerie de M. de Dampierre. Le patriotisme est assez médiocre chez ces individus et le sous-officier en particulier semble faire preuve d'une singulière clairvoyance. Il faut lire ces pages attachantes qui sont comme « le racourci de la mentalité moyenne » chez les Allemands et où, à côté d'aveux naïfs sur la conduite de la guerre, nous pouvons puiser des éléments précieux pour l'étude de l'âme germanique.

Si les trois carnets publiés par M. Jacques de Dampierre portent toutes les marques de l'authenticité, il faut accueillir avec la plus grande réserve **le journal d'un officier prussien** adapté de l'anglais par M. Henry Frichet et qui, « venant du champ de bataille de la Marne », est parvenu au traducteur « par l'intermédiaire d'un écrivain bien connu, M. H. de Vere Stacpoole, lequel désire qu'il soit publié intégralement ». M. de Dampierre s'était entouré de toutes les précautions scientifiques, tant au point de vue de l'origine que du texte de ses documents. Ici rien de pareil. On nous dit seulement que la source du journal est « surprenante ». Ce n'est pas certes qu'un officier allemand n'ait pu l'écrire, mais ce journal a quelque chose de littéraire, quelque chose d'*arrangé* qui ne laisse pas de déconcerter quelque peu le lecteur. Dès le début, quelques détails sont au moins inquiétants. Le carnet s'ouvre à la date du 21 juillet. L'auteur, qui a écrit sur la couverture son prénom Heinrich, s'adresse à sa famille. « Comme il est étrange de penser, écrit-il, que vous lirez cela lorsque j'aurai cessé de vivre ! » Il paraît douteux que le

21 juillet, bien que la guerre leur parût possible, les officiers allemands aient déjà pensé à leur mort. En tous les cas, à cette date (l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie est du 23 juillet), il est assez difficile qu'un officier subalterne ait pu affirmer qu'il est « fier de marcher avec l'Allemagne au but désigné ». En tous les cas il aurait pu exprimer ce sentiment par lettre, s'il avait voulu le faire connaître à sa famille, car il lui restait dix jours avant de se mettre en route.

A la même date il écrit :

C'est singulier, je ne connais pas Paris. En France je n'ai jamais dépassé Rouen. Vous vous souvenez de la carte postale que je vous envoyée de cette ville il y a deux ans ?

Il reste à établir comment l'officier s'est rendu d'Allemagne à Rouen sans passer par Paris ; à moins qu'il n'y soit venu d'Angleterre, comme le manuscrit du journal que nous avons sous les yeux et que son auteur faillit perdre un jour :

J'ai perdu ma montre. Je perds tout, excepté ce carnet. Les Français allaient s'en emparer lorsque je leur ait dit que c'était « privé » ; alors ils me l'ont laissé sans me demander d'autres explications ; agissant ainsi en gentilshommes ; ce sont de vrais novices dans les choses de la guerre ! (p. 36.)

Ce qui parait certain, c'est que l'auteur du « Journal d'un officier prussien » a beaucoup lu les récits qui paraissaient dans les journaux des pays alliés au début de la guerre.

Ces **Silhouettes allemandes**, par quoi M. Paul-Louis Hervier complète ses deux ouvrages, *Kaiseriana* et le *Kronprinz*, font connaître au grand public douze personnages qui gravitent autour des deux héros de la guerre allemande. Il ne faut pas demander à de semblables travaux d'apporter des vues nouvelles au sujet des hommes polititiques et des personnalités militaires dont la plupart tiennent depuis plusieurs années des emplois importants. Tout a été écrit depuis longtemps sur la carrière du prince du Bülow qui, après ses insuccès de Rome, n'a plus joué au cours de la guerre que des rôles de second plan, et nous n'ignorons plus rien du tour d'esprit de M. de Bethmann-Hollweg, fonctionnaire égaré dans une aventure qui dépasse sa taille. Les hauts faits des Hindenburg et des Mackensen ont été consciencieusement grossis par les reporteurs teutons qui remplissent les colonnes de la presse austro-allemande. Krupp est une raison-sociale, plus qu'une individualité, depuis que le dernier du nom, Alfred, sombra dans les bouges de Capri. Le maréchal de Haeseler, figure populaire à Metz avant la guerre, réfléchit maintenant dans la solitude à l'inconvénient qu'il y a à vouloir donner de trop bons conseils ; l'amiral de Tirpitz l'a rejoint dans la disgrâce.

On croyait en avoir assez dit du comte Zeppelin, quand, avant de raconter ses mésaventures d'inventeur, on évoquait l'affaire du Schirlenhof, qui est du reste du 25 juillet 1870 et non pas, comme le dit M. Hervier, du jour même de la déclaration de guerre.

D'autres inadvertances surprennent chez le chroniqueur qui écrit par exemple que Wagner a épousé Cosima après la mort de Hans von Bülow. M. Hervier, en rappelant les débuts du maréchal de Mackensen, parle d'une « bataille de Worth, le 5 avril 1870 ». Il s'agit évidemment de la bataille de Wœrth que nous appelons Frœschwiller ou Reichshoffen, qui eut lieu le 6 août et au cours de laquelle le jeune officier participa à l'attaque de la Brück-Mühle près de Gunstett. Mais, encore une fois, l'ambition de l'auteur était surtout de tracer des « silhouettes ». Le trait s'efforce d'épouser les contours du personnage. Les détails se noient dans l'ensemble et deviennent tout à fait négligeables, quand l'esquisse traduit exactement les gestes essentiels. L'auteur a réussi dans la tâche qu'il s'était proposé et tous ses lecteurs lui en sauront gré.

HENRI ALBERT.

§

Voici un petit livre de M. Charles Saroléa, a *The french renascence*, fort bien traduit par M. Grolleau sous le titre **Le Réveil de la France** et fort élégamment édité par Crès dans sa collection *Bellum*, que personne ne devrait ignorer. La France a été, un peu par la faute de certains des siens mais beaucoup plus par l'erreur ou l'envie des autres, la grande méconnue et la grande calomniée de l'histoire, et vraiment nous autres Français, nous ne pouvons qu'être profondément émus en voyant qu'enfin on nous rend justice et qu'on emploie en parlant de nous des termes dignes de nous. « Ainsi j'aime ardemment cette noble France, ce poète des nations... » Ce sont de beaux vers d'Elisabeth Browning, dans *Aurora Leigh*, que M. Saroléa a raison de rappeler, et il aurait pu redire aussi le mot si étrange de Philip Sidney, bien plus ancien : « Douce ennemie France... » Mais à toutes les belles poésies ou belles proses qui ont été écrites en anglais sur nous, il faudra désormais ajouter les siennes, et souhaiter que devienne classique en France *The french renascence*; il faudra, puisqu'il est sérieusement question de rendre l'anglais obligatoire en France comme le français en Angleterre, que tous nos écoliers traduisent ce petit livre admirable où, de page en page, le ton s'échauffe, et où les phrases graves, austères, de pure science du début aboutissent à cette explosion lyrique de *l'Hymne à la France* qui clôt le volume et qui vous émeut jusqu'aux larmes.

Quel changement dans la civilisation ! Peut-être n'y en a-t-il jamais eu de plus immense ! Il y a deux ans, dans le monde des idées

comme dans le monde des faits, l'Allemagne était tout et la France n'était rien. Armée, gouvernement, commerce, art, science, pensée, tout ce qui venait de là-bas était supérieur et les fronts n'avaient qu'à toucher la poussière, tandis que tout ce qui venait de France était suspect, frivolité, immoralité, incapacité. Au lendemain de 1870, le grand Anglais Carlyle et le grand Américain Grant s'étaient accordés à nous couvrir d'injures, nous les vaincus, nous les victimes de la foi aux serments et de l'idéal de liberté ! Même en août 1914, un frisson avait secoué nos amis, le fameux article du *Times* l'avoua (cet article qui fut lu à tous nos collégiens); on redoutait de notre part les pires défaillances ou frénésies; les souvenirs de 1871 et de 1793 étaient encore chauds; et comme nous avions chancelé sous le premier coup, tous les peuples se demandaient avec angoisse ce qu'il allait advenir de nous. Mais « alors se produisit le grand miracle », comme dit M. Saroléa, et la France compléta avec la bataille de la Marne la trilogie de ses merveilleuses résurrections : Jeanne d'Arc, Valmy, la Marne ! A ce propos il ajoute ces considérations qui sont à méditer : « Depuis le commencement de la guerre la France par tous ses actes a déconcerté ses critiques et les a remplis d'étonnement. Ceux-ci, dans leur surprise et leur empressement à justifier leurs faux jugements dans le passé, parlent aujourd'hui d'un « esprit nouveau », d'une dramatique transformation du caractère français. Ils nous disent que la guerre a insufflé une âme neuve dans le peuple. Mais cette explication est aussi superficielle que leurs bévues précédentes. Ce que nous observons aujourd'hui en France n'est pas nouveau, c'est l'ancien héroïsme, l'ancienne vitalité qui s'affirment. » Je crois, en effet, que les qualités dont la France donne aujourd'hui l'heureux spectacle, la maîtrise de soi-même, la constance dans les épreuves, et même la concorde synergique, ne sont nullement accidentelles ou acquises, mais inhérentes à notre race, en dépit du texte si souvent cité de César sur les Gaulois ; ce qui les a paralysées, à certaines époques critiques de notre histoire, ce sont des causes externes et artificielles; les divisions des Gaulois dont parle César était dues justement à César, et le manque de sang-froid dont se moquait Bismarck était dû à Bismarck ; quant à la Terreur et à la Commune j'ai déjà dit ici même (*Mercure*, 16 mars, p. 349) comment il fallait les expliquer ; une fois que nous aurons complètement éliminé le virus politicien des deux jacobinismes, le blanc et le rouge, nous pourrons contempler avec satisfaction, croyons-en M. Saroléa, l'image de nous-mêmes que nous offrirons aux peuples. « Il est des nations que nous respectons, d'autres que nous aimons. Il en est que nous aimons et respectons à la fois. Mais toi, France, nous t'aimons d'un amour plus personnel et plus tendre, et ceux-là t'aiment le plus qui te connaissent le mieux... » Je m'arrête à regret, car tout

l'Hymne à la France serait à citer ! Mais vraiment, comme il est regrettable que ce beau morceau n'ait pas paru à la fois dans le plus répandu de nos grands quotidiens et dans les plus feuilletées de nos revues !

Ce n'est pas d'ailleurs à la France seule que M. Charles Saroléa, l'esprit le plus cosmopolite peut-être de l'époque actuelle, rend justice. Dans *Everyman*, son journal, il a consacré des pages très élogieuses au peuple russe qu'il regarde comme le dépositaire du vrai christianisme et le sauveur futur de la civilisation. Et de même qu'il a vengé l'âme russe des sarcasmes méprisants de la pédantocratie allemande, de même, contre la bureaucratie tsariste, il a pris la défense du peuple polonais. Ainsi qu'il le dit très bien, « ce n'est qu'avec une Russie libérale et démocratique que la Grande-Bretagne libérale et démocratique peut faire alliance ; comme l'Allemagne exploite vivement les fautes des réactionnaires russes, il est grand temps que les Alliés proclament solennellement pour la Pologne ce qu'ils ont proclamé pour la Belgique, le principe de son indépendance. »

La lettre qu'un Albanais, Faïk Konitza, adresse au professeur Hans Delbrück sous le titre **l'Allemagne et l'Albanie** est une protestation indignée auquel tout passant ayant l'âme un peu bien située ne peut que s'unir. Certes l'Albanie n'a pas d'histoire, en dépit de Scanderbeg, et pas d'art ni de littérature ; elle n'a aucune unité ni religieuse, ni dialectale, ni probablement ethnique ; les chkipétars semblent un ramassis de toutes races où les vieux pélasges comptent à peine ; mais à nos yeux à nous, civilisés d'Occident, une nation existe dès qu'elle *veut* exister, ceci indépendamment de toutes questions de race, de langue, de culte ou d'histoire, et la pauvre Albanie misérable a autant de droit à l'existence que la Bulgarie et la Grèce entre qui le Kaiser veut la partager.

« Un jour viendra — qui tout paiera. » Et un jour viendra aussi qui tout règlera. Le casse-tête balkanique semblera tout enfantin, comme le Cherchez le Bulgare! de notre jeunesse, quand on saura la clé : Régionalisme et libéralisme. A côté des nationalités bien tranchées, Grecs, Bulgares, Roumains, Serbes, il y aura des groupements plus complexes, Albanais, Dalmates, Macédoniens, Thraces. Pour ceci, il faudra sans doute nettoyer le péninsule de ses tyranneaux, rois de chancelleries ou rois de montagnes, mais une fois le grand Comitadji de Berlin cueilli par les gendarmes, tous les *m'-brets* de tailles variées gagneront le maquis des villes d'eaux ou des stations d'hivers où l'ombre de Candide aura plaisir à les voir, et les péninsulaires débarrassés de tous ces mégalomanes pourront enfin cultiver leurs jardins. Il y en aura beaucoup de nouveaux, espérons le, de ces jardins; j'en vois un en Bessarabie qui ne sera ni

russe ni roumain, et un en Thrace du Pont-Euxin avec Varna et Bourgas qui ne sera ni tartare ni bulgare, et un autre avec Constantinople qui sera à tout le monde et ne sera à personne, et un autre en Thrace de l'Archipel qui ne sera ni bulgare ni grec, et un autre en Macédoine qui ne sera ni juif ni koutzo-valaque. Et on abandonnera enfin cette vieille et sotte manie d'ancien régime de diviser pour régner, et d'équilibrer pour dominer, on laissera chaque région libre de choisir son statut politique, avec, bien entendu, une police internationale comme dans la Macédoine des vieux Turcs. Quelques grosses brigades de gendarmes et la défense d'avoir des manufactures d'armes et des fonderies de canon, il n'en faudra pas davantage pour rendre les Balkaniques heureux. Et la solution sera si simple qu'on l'étendra aux Allemands. Ce qui fait qu'enfin le monde aura la paix !

L'Almanach de la Paix par le Droit pour 1916 rappelle, et ceci est intéressant à connaître, quelle a été l'attitude de l'Allemagne en matière de paix internationale. Dès la première Conférence de La Haye, en 1899, l'Allemagne, par son opiniâtre opposition, a fait échouer, à elle seule, le principe de l'arbitrage obligatoire que proposait la Russie et que les autres puissances acceptaient à l'unanimité. Pendant les années qui se sont écoulées entre la première et la seconde Conférence, l'Allemagne est restée à peu près étrangère au grand mouvement d'ententes internationales qui fit signer plusieurs centaines de traités d'arbitrage ; elle en signa un, en gros et en détail, un seul, et son amie, l'Autriche, quatre, alors que la Russie en signait sept, la Belgique dix, la France onze, l'Angleterre quatorze, l'Italie dix-huit. La différence entre les deux camps actuels est vraiment frappante ; les pôles extrêmes en ce domaine sont occupés par les républiques américaines qui ont signé traités sur traités, et les puissances balkaniques qui n'en ont signé aucun ; encore une opposition curieuse ! A la deuxième Conférence de La Haye (1907) un projet de convention universelle d'arbitrage obligatoire est déposé, et l'on va au vote le 5 octobre. Se prononcent *contre* l'Allemagne, l'Autriche, la Turquie (naturellement, les trois compères !) la Grèce et la Roumanie. Toutes les autres puissances se prononcent *pour*, sauf quatre abstentions (Japon, Suisse, Monténégro, Luxembourg, ces deux dernières vraiment insignifiantes). Le projet revient sur l'eau le surlendemain 7 octobre, et le groupe allemand s'augmente de la Bulgarie, comme on pouvait s'y attendre, et aussi, pour des motifs que je n'arrive pas trop à comprendre, de la Suisse et de la Belgique : peut-être crainte de compromettre leurs neutralités, peut-être complaisance pour l'Allemagne qui voulait étoffer sa minorité. Mais tout de même, cette minorité restait maigre : 8 puissances contre 33 et 3 abstentions !

A quoi bon tous ces points rétrospectifs, vont dire les gens qui se

croient sérieux, et pourquoi s'obstiner à peser des œufs de mouches dans des toiles d'araignée, pour parler à la Diderot? Mais, en vérité, outre l'intérêt de la constatation, cela présente une très positive importance. Si la Conférence de La Haye n'avait pas eu lieu, on n'aurait pas pu en parler pendant la semaine tragique de juillet-août 1914. Or, il n'est nullement indifférent, pour notre édification à tous présents et futurs, que le tzar, dans son second télégramme du 29 juillet, ait fait appel à elle et que le kaiser dans le sien en réponse ait gardé là-dessus le silence le plus profond. Il est également très instructif que le *Livre blanc* allemand, quand il a publié la série de ces télégrammes impériaux, ait étouffé celui où il était question de la Conférence de La Haye et n'ait étouffé que celui-là. Il est encore intéressant de constater que quand l'Angleterre, en réponse aux cris d'indignation du chancelier von Bethmann-Hollweg, a proposé de soumettre à une commission d'arbitrage américaine le cas du *Baralong* conjoint avec celui des bateaux anglais comme *l'Arabic* torpillés le même jour, l'Allemagne n'a pas accepté la proposition. Il n'est pas inutile toujours de remarquer que lorsque la Grèce, qui nous avait d'abord appelés à Salonique, a eu l'air de trouver ensuite notre présence irrégulière, elle s'est bien gardée de saisir de la question soit la Conférence soit un tiers arbitre. Et vraiment tous ces exemples, dont on pourrait augmenter le nombre, montrent que, pour indirecte et morale qu'elle soit, l'utilité de la Conférence de La Haye n'en est pas moins réelle.

On peut même trouver matière à réflexions dans certains cas individuels relevés par *la Paix par le Droit*. Ainsi celui du professeur Niemayer, président de l'Association allemande pour le droit international, qui a proposé à sa société de se retirer de *l'International Law association*, « parce que l'Allemagne ayant des intérêts différents de ceux des autres pays, ses tendances dans ces domaines ne resremblent pas à celles des autres nations »! Le nom de ce grave professeur Niemayer est vraiment à retenir, comme ceux des président et vice-président, MM. Quidde et Umfrid, de la *Société allemande de la Paix*, qui s'abritent derrière la « Consigne du Silence » pour ne pas se prononcer sur la question de la Belgique, de la Pologne, de la Serbie, etc. Du moins les socialistes allemands avaient eu plus de franchise que ces tartufes en repoussant par 30 voix contre 10 dans leur Comité directeur, le 16 août 1915, l'amendement de Liebknecht précisant que « la Belgique devait être respectée dans son absolue autonomie et indépendance intérieure et extérieure ».

On a déjà dit ici même (juillet 1915) combien l'attitude de nos pacifistes français avait été louable depuis le début de la guerre, et combien les craintes qu'ils avaient trop souvent fait naître chez les bons Français pendant les années précédentes s'étaient dissipées au

choc dur de la réalité. On ne peut, par exemple, qu'approuver le mot de leur président, M. Ruyssen : « La guerre, soit, puisqu'il le faut ! mais la guerre jusqu'à la moisson de justice ! » cette moisson étant la libération de tous les opprimés et la destruction de tous les despotismes. En surveillant étroitement leurs anciens amis d'Allemagne, en dévoilant leurs hypocrisies ou leurs violences, ou leurs menaces, ils rendent un très réel service à la France. Il faut que nous sachions à quoi nous en tenir sur tous les membres de ce peuple trompeur, *das tœusche Volk*, comme Nietzsche appelait ses compatriotes. Et par contre ils rendent service aussi à la vérité en notant les noms de ceux qui, outre-Rhin, élèvent la voix pour le droit et la justice, comme Karl Liebknecht, ou comme ce von Onietzki qui a dit à Hambourg : « Nous ne voulons d'aucune annexion contraire au vœu de la population... » Il faudrait dresser avec soin la liste de ces honnêtes gens, et nos pacifistes français sont tout indiqués pour ce travail de patience et d'équité.

Mais ne devrait-on pas, dans tous les pays, belligérants et neutres, dresser deux listes des intellectuels et notables, ceux qui sont pour le droit et la liberté, ceux qui sont pour le kaisérisme conquérant ?

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

DÉTRESSE ALIMENTAIRE. — L'Allemagne commence-t-elle à souffrir de la faim ? M. de Bethmann-Hollweg affirmait au Reichstag, le 4 avril, que le plan consistant à affamer l'empire avait tourné à la confusion des alliés. Si l'on en croit le chancelier, grâce à sa prodigieuse organisation, le pays suffirait à son alimentation, la guerre dût-elle durer des années. Par contre, la note allemande aux Etats-Unis reprochait au gouvernement britannique d'avoir condamné à la famine des millions de femmes et d'enfants. Laquelle est vraie de ces deux affirmations contradictoires ?

Il est incontestable que M. de Bethmann-Hollweg bluffait quand, aux applaudissements de tout le Reichstag, il déclarait péremptoirement : « Nous n'avons manqué de rien dans le passé et ne manquerons de rien dans l'avenir ». Mais dans les jérémiades de la note allemande destinées à apitoyer M. Wilson il y a également une grande part de bluff. Chaque fois qu'un Allemand parle, si sincère que puisse paraître son langage, soyez certain qu'il conserve l'arrière-pensée de tirer de son interlocuteur un profit supplémentaire. Le chancelier plastronne au Parlement impérial, parce qu'il prétend décourager les alliés et, du même coup, entretenir le moral de son

pays. Vis-à-vis des Etats-Unis il se fait humble; en criant famine, l'assassin espère suggérer l'idée que les torpillages sont des coups de désespoir.

Au commencement de l'année dernière, l'Allemagne se servait des mêmes arguments. Les cartes de pain venaient d'être introduites, simple précaution destinée à ménager les provisions de farine. A ce moment-là, la presse française avait cru de bonne foi que les empires du centre étaient gênés. Ce n'était pas vrai et l'on se souviendra que le *Mercure* (juin 1915) ne s'y était pas laissé prendre. Maintenant que la situation est devenue véritablement grave, notre public, qui n'aime pas qu'on se moque de lui, envisage avec scepticisme les récriminations allemandes et les mesures prises pour entraver la disette ne l'émeuvent plus du tout.

La situation a pourtant fini par devenir véritablement sérieuse. L'Allemagne est une grande place forte assiégée par les alliés. Les journaux allemands en font l'aveu, eux qui, il y a quelques mois à peine, faisaient encore croire à leurs lecteurs que l'armée impériale avait entrepris le siège de la France. Le blocus anglais, qui resserre tous les jours ses mailles, est parvenu à faire sentir ses effets, de telle sorte que la contrebande des neutres est devenue à peu près impossible.

Si le peuple allemand souffre de la rareté des vivres, il souffre plus encore des entraves qui lui ont été imposées par une réglementation tâtillonne. Aux cartes de pain ont succédé les jours sans viande, les jours sans graisse et le rationnement des pommes de terre. Mais tout cela n'a été qu'un petit commencement. Les cartes se sont multipliées — cartes de pain, de viande, de beurre, de graisse, de lait, de sucre — et c'est d'un véritable fichier que le consommateur allemand doit se munir pour trouver de quoi manger. La carte de savon, l'interdiction de délivrer des huiles pharmaceutiques sans ordonnance, ne contribuent pas non plus à rendre la vie particulièrement agréable. La nécessité d'économiser les tissus a obligé la commission des chambres de commerce à fixer le métrage maximum des étoffes à employer pour l'habillement (10 mai). C'est un acheminement vers la « carte de tissus » qui fera gémir ces dames de la société berlinoise.

Mais ce n'est pas tout. Les produits qui sont encore débités sans cartes sont rigoureusement dosés : interdiction de vendre du café sans imposer en même temps au client la même quantité de chicorée. Le plus souvent le mélange est fait d'avance, surtout quand il s'agit de produits de prix inférieurs, et le marchand en gros peut ajouter au café encore d'autres succédanés que la chicorée. Il paraît que le bois de certaines boîtes à cigares du Brésil, réduit en poudre, quand il est mêlé pour un tiers au café et à la chicorée, sert à la con-

fection d'un breuvage dont l'estomac germanique s'accommode fort bien.

L'ingéniosité des chimistes allemands est ainsi parvenue à substituer à chaque produit pur un équivalent adroitement sophistiqué. *Uno avulso non deficit alter.* A l'heure qu'il est on ne peut pour ainsi dire, plus acheter en Allemagne des produits naturels, même en les payant de gros prix. Les pâtes alimentaires et les conserves sont faites de matières indéfinissables et il entre dans la fabrication des saucisses bien autre chose que de la viande. « Le blé et le vin sont choses fongibles », dit le juriste, mais qui donc aurait pu se douter qu'il y eût en Allemagne tant de choses remplaçables les unes par les autres ?

La farine qui saupoudre le pain est simplement de la sciure de bois et le boulanger ne se fera pas faute de vous le dire, de même qu'il ne se cachera pas de mêler à sa pâte de la cendre et de la sciure de bois. La loi l'y autorise. Quand la ménagère, à force d'économie, n'a pas utilisé toutes ses cartes de pain, elle peut obtenir de son boulanger, sur ce qui lui est dû, une petite quantité de farine. Or, cette farine, très blanche d'aspect, lève difficilement. C'est, dit-on, à cause du plâtre qui y est mêlé. A grand peine, on parvient ainsi à préparer une galette qui, coupée en tranches et grillée, fait une sorte de *toast*, assez agréable au goût, mais difficile à digérer. A la campagne, quand on n'est pas brouillé avec ses fournisseurs, on obtient assez aisément du lait, du beurre et des œufs, en petites quantités, mais dans les villes il est impossible de s'en procurer. Le lait est recueilli par un office central, généralement municipal, qui procède aux mélanges et aux adjonctions et, quand il parvient enfin aux consommateurs, il est aigri, sans qu'il y ait moyen de le faire cailler. Le beurre et les œufs, débités de la même façon, ne peuvent plus prétendre à la fraîcheur. Encore faut-il faire queue pendant des heures devant les boutiques pour en obtenir.

Le Conseil fédéral de l'empire allemand a édicté des réglementations compliquées pour la vente de chacun des produits alimentaires dont la population ne peut se passer. En outre, dans chaque Etat confédéré, des décrets spéciaux précisent le fonctionnement des innombrables offices qui servent d'intermédiaire entre le producteur et le consommateur. Inutile de dire que ces monuments de paperasserie, sans cesse accrus par des modifications et des précisions, donnent lieu à des plaintes de tout ordre. Les journaux, après avoir reproduit dans leurs colonnes tous les règlements compliqués, font paraître les réclamations du public et se livrent eux-mêmes à des critiques sévères des procédés gouvernementaux. C'est tout un travail de décomposition qui s'opère lentement et qui nous permet de constater la faillite définitive de la fameuse organisation allemande.

Pour supporter patiemment toutes les difficultés alimentaires, il faudrait que l'esprit public fût maintenu sans cesse au niveau d'enthousiasme des premiers mois de la guerre. Pourtant, à force d'être « victorieuse », l'Allemagne est maintenant si lasse de la guerre qu'elle ne veut plus entendre parler d'union sacrée. M. de Zedlitz-Neukirch s'inquiète dans le *Tag* (27 avril) de « l'abaissement de la haute tension patriotique de l'âme populaire indispensable pour tenir victorieusement jusqu'au bout ». Or, le peuple commence à sentir obscurément que, durant toute cette guerre, il a été odieusement trompé. Il ne crie plus : *Gott strafe England!* il tourne sa colère vers la caste privilégiée et les accapareurs. Les quelques journaux qui ne sont pas complètement asservis à la coterie militaire ont révélé des faits si graves que l'habituel servilisme des masses allemandes n'a pu retenir son indignation. D'après le *Vorwaerts*, dans certaines régions les familles des fonctionnaires puisent à même dans les réserves de denrées établies par les bureaux de ravitaillement, sans prendre la peine d'utiliser les cartes et de faire queue devant les magasins avec la canaille. Le *Berliner Tageblatt* (5 mai) a révélé l'existence, dans la banlieue de Berlin, à Friedenau, de « cartes privilégiées pour fonctionnaires » qui permettent, sans perdre de temps, de s'approvisionner directement dans les dépôts.

Mais d'autres circonstances ont contribué à développer le mécontentement populaire. Des informations venues de pays neutres et reproduites par les journaux nous ont renseignés sur les manifestations qui ont eu lieu à Berlin et dans les principales villes d'Allemagne au commencement du mois. Y a-t-il eu des morts et des blessés? Peut-être. En tous les cas il serait exagéré de considérer comme des « émeutes » ces mouvements d'effervescence populaire qui étaient dirigés bien plus contre les accapareurs que contre le gouvernement. Certes, la journée du 1er mai a été assez orageuse, mais elle était organisée pas les socialistes dissidents et s'est terminée par l'arrestation de quelques manifestants, dont le député Liebknecht. Ce qui s'est passé dans la suite ne peut être qualifié que de démonstrations alimentaires. La *Morgen-Post* de Berlin a pu parler des « hyènes du marché des vivres » et citer ce mot du président de la huitième chambre du tribunal correctionnel de Berlin : « Il faut parfois plus de courage pour aller dans une boutique de boucher que pour aller dans une tranchée. » Les « hyènes » ont été dépistées et cela a causé pendant quelques jours un grand scandale. La police, tandis que la foule s'assemblait, a perquisitionné chez de nombreux bouchers de la ville et a confisqué des quantités considérables de marchandises. Les scènes comiques n'ont pas manqué. Il suffit de signaler l'arrestation de ce notable commerçant qui cachait des saucisses dans son lit. Horrible spectacle!

L'un de ces messieurs a expliqué posément à la police que s'il dosait ses denrées à sa clientèle, s'il refusait même certains jours de lui en vendre, c'était pour ne pas se démunir d'un seul coup. Des jours difficiles peuvent encore venir et on sera peut-être heureux de trouver chez lui ce que des confrères moins prudents ont débité avec trop de générosité, car, à vrai dire, les marchandises n'arrivent plus.

« Les marchandises n'arrivent plus. » Cruelle vérité dont il faudra bien que l'Allemagne s'accommode. On a beau réglementer la consommation de la façon la plus minutieuse, quand il n'y a plus rien, même avec un jeu de trente-six cartes et une station interminable devant les boutiques, le client s'en ira les mains vides et le ventre creux. Le remplacement de M. Delbrück, secrétaire d'Etat à l'office de l'intérieur, et la refonte complète de la réglementation administrative des vivres sur de nouvelles bases ne changeront rien à cette situation.

Dans la *Gazette de Voss* (8 mai), M. Georges Bernhardt réclame pour le peuple allemand son « pain quotidien » :

Nous nous rendrions ridicules aux yeux du monde, dit-il, si nous voulions prétendre qu'en fait de matières premières et de denrées alimentaires, nous vivons dans l'abondance. Il va de soi que le blocus anglais et la pression de l'Angleterre sur les neutres ne sont pas restés sans effet sur notre approvisionnement. Nous sommes serrés ? Les gens qui nous épient au dehors le savent aussi bien que ceux qui nous administrent au dedans...

On a adressé oralement, et par écrit, des paroles dures, mais justes aux accapareurs, mais l'accaparement n'est qu'un symptôme de famine plus profond. Il est manifeste que peu à peu l'esprit public est envahi par le doute que notre faculté d'organisation, qui a fait ses preuves dans l'armée, dans les chemins de fer et à la Banque de l'Empire, soit capable, dans les autres domaines, de triompher de tous les obstacles. Le patriotisme et la frugalité sont deux belles vertus, mais les hommes ne sont pas sages... Organiser ne sert de rien si chaque partie de l'organisation ne tend pas vers un même but. Chacun organise pour son compte et à sa manière et n'arrive pas à un ensemble organisé, mais simplement à un état d'anarchie organisé. A notre avis, nous allons au bout du chemin avec ce danger... C'est pourquoi nous demandons la création d'un Office central chargé pour tout l'empire de l'administration du pays pendant la guerre.

Les récriminations vont s'accentuer tous les jours davantage, n'en doutons pas. Laissons les Allemands récriminer. Plus ils se disputeront entre eux, plus facilement ils accepteront les conséquences d'une défaite qui pour eux est inéluctable. Leurs dirigeants leur disent qu'il n'y a pas si longtemps que l'Allemagne était un pays pauvre et qui souffrait de la faim. En parlant ainsi ils espèrent encourager le peuple à accepter ses maux. Mais cette Allemagne-là n'était pas l'Allemagne orgueilleuse qui prétend « organiser » le monde entier. C'était l'Allemagne inorganique que nous avions réduit à notre guise.

En évoquant son souvenir, veut-on la faire renaître ? Alors l'Allemand, penché sur lui-même, en perpétuelles discordes avec son voisin et avec ses propres instincts, ne poursuivait que des rêveries stériles. La prospérité a déchaîné tous ses mauvais instincts. Faisons-lui maintenant goûter jusqu'à ses extrême limites le règne des difficultés matérielles. La loi que nous lui imposerons ensuite, il l'accueillera comme une délivrance.

HENRI ALBERT

§

Balkans.

Au commencement du mois écoulé, les troupes franco-anglaises ont occupé la ville de Florina. Ainsi la seule porte qui restât encore ouverte à l'invasion germano-bulgare se trouve désormais solidement gardée.

En elle-même, la ville de Florina n'a qu'une importance secondaire. A peine compte-t-elle 12.000 habitants auxquels il faudrait ajouter quelques centaines de réfugiés serbes installés là depuis quatre ou cinq mois. Etagée sur les hauteurs qui marquent les confins de la riche plaine de Florina, cette ville minuscule, paisible, laborieuse et politiquement éclipsée par le rayonnement de Salonique et de Monastir ne semblait nullement destinée à attirer sur elle l'opinion mondiale.

Ce fut un revers qui la mit en valeur. Au début de la première guerre balkanique, la 5e division grecque, qui avait reçu l'ordre de marcher sur Monastir, subit un échec sanglant au nord de Cozani. Pour conjurer le danger d'une avance bulgare sur Monastir, le gouvernement Venizelos, d'accord avec l'état-major, invita les troupes serbes à l'occuper. Le traité de Bucarest consacra cette occupation et, une fois Monastir perdu pour la Grèce, Florina devint la forteresse la plus avancée de l'hellénisme dans ce secteur de la Macédoine. A partir de 1913, c'est elle qui sert pour ainsi dire d'agent de liaison entre la Serbie et la Grèce, et du coups la voilà chef-lieu de département.

Après l'écrasement de la Serbie et l'installation du corps expéditionnaire à Salonique, l'importance de Florina grandit singulièrement. C'est par elle que la Grèce communique avec les empires du centre et leurs alliés. Malheureusement Florina fait trop parler d'elle. M. Vanvetsos, son préfet, prend l'habitude de fermer les yeux surtout quand il ne faut pas. Avec leur sans-gêne habituel, Allemands et Bulgares viennent se ravitailler en Grèce. Convaincu de certains abus, le préfet finit par être relevé de ses fonctions. Pourtant les Germano-bulgares ne vont pas moins en territoire grec, mais désormais plutôt en brigands qu'en acheteurs. A Sehovo — département de Florina, — des soldats du Kaiser pillent les dépôts de fourrage appar-

tenant au monastère d'Ossani de l'archevêché de Moglena. L'archevêque proteste auprès du ministre des Cultes grec et M. Dragoumis fils élève la voix à la Chambre, tout en apportant des preuves démontrant d'une manière incontestable la culpabilité des Allemands.

Et que dire des Bulgares ! Morihovo est complètement détruit par les comitadjis. Tous les patriotes grecs sont passés par les armes. D'autres villages voisins de Florina souffrent aussi terriblement. Rien que dans les régions de Morihovo, dix-sept Grecs sont tués et onze autres arrêtés. Et ce qu'il y a de plus machiavélique, le consul d'Autriche à Florina recommande généreusement aux Grecs qui abandonnent leurs foyers d'y rentrer le plus tôt possible : « Ne craignez rien, Messieurs, l'ère des méfaits est terminée. Retournez chez vous, travaillez en paix et ne vous inquiétez de rien. »

Quatre gardes champêtres se laissent convaincre et regagnent leurs postes, mais pas pour les occuper longtemps. Une bande de comitadjis, qui ne s'est pas aventurée jusque-là sans instructions, les massacre trois ou quatre jours après. Terrifiés, les habitants de la région adressent aux députés de Florina un rapport où les crimes germano-bulgares sont relatés avec une précision lugubre. « Nous transmettons, disent-ils, aux députés de notre département la prière chaleureuse d'intervenir auprès des autorités pour qu'au moins l'invasion bulgare soit épargnée à notre région, car autrement des maux terribles attendent le pays. »

L'appel de ces malheureux Grecs de la région frontière n'a pas eu l'écho qu'il méritait. La situation empira de plus en plus. Et devant la menace d'une invasion germano-bulgare, le paysan finit par quitter sa terre pour chercher asile ailleurs.

L'occupation de Florina par les Franco-anglais mettra fin aux agissements des ennemis de la Grèce dans cette région. Le paysan grec, sous l'égide des Alliés, se sentira de nouveau en sécurité et les bandes de comitadjis verront le champ de leurs opérations sensiblement réduit. C'est un résultat. Mais l'importance de l'installation provisoire des Alliés à Florina apparaît autrement grande, si l'on prend en considération l'ensemble de la situation militaire en Macédoine. Si jamais Allemands et Bulgares se trouvaient en forces suffisantes pour entreprendre une nouvelle offensive, c'est sans doute par là qu'ils auraient tenté d'avancer, sûrs que si leur coup réussissait ils pourraient descendre jusqu'en Thessalie. La route est barrée aujourd'hui et, ce qui plus est, par cette même manœuvre Monastir est menacé. Nouvelles inquiétudes pour les Bulgares, nouveaux dangers pour les communications germano-turques par la Serbie et la Bulgarie.

Certes, l'armée du général Sarrail, depuis longtemps retranchée à Salonique, n'avait aucune raison de craindre une offensive allemande

de en Macédoine. Mais si, jusqu'à présent, elle se tenait sur une jambe trois quarts — l'autre, elle ne pouvait pas l'appuyer tout à fait, — après l'occupation de Florina, elle se tient solidement sur les deux.

Ainsi la situation militaire des Alliés s'est sensiblement améliorée dans les Balkans et cette amélioration ne fera que s'accentuer au fur et à mesure que les troupes serbes complètement reconstituées et réorganisées seront transportées de Corfou à Salonique. Déjà une partie importante de ces troupes sont venues renforcer le front macédonien et il est à prévoir que jusqu'au moment où paraîtra cette chronique la presque totalité de l'armée du prince Alexandre sera aux côtés du corps expéditionnaire. Par quelle voie furent transportées les troupes serbes en Macédoine, voilà ce que la censure ne nous permettrait guère de dire pour le moment et non sans raison. Mais ce qui a été déjà dit et qui vraisemblablement peut être répété, c'est que des négociations furent engagées entre le gouvernement serbe et le gouvernement grec au sujet du passage éventuel des troupes serbes par le territoire grec. A cette occasion, les journaux gouvernementaux d'Athènes ne manquèrent pas d'invoquer toute une foule d'arguments contre la demande du gouvernement serbe. M. Venizelos réfuta ces arguments dans le *Kiryx* et voici le fragment le plus significatif de l'article qu'il publia sur cette question :

Le danger d'épidémie invoqué n'existe pas. Les Alliés sont trop soucieux de la santé de leurs troupes pour les exposer à la contagion. Il n'est pas exact, non plus, que le trafic des lignes serait arrêté, le réseau étant très étendu et le transport pouvant s'effectuer en trente jours au plus.

Quant à la violation de la neutralité, elle ne saurait résulter des facilités accordées à un pays allié alors que ces facilités sont prévues par le traité d'alliance gréco-serbe, même dans le cas où la Grèce ne participerait pas à la guerre.

Au surplus, le gouvernement actuel avait déclaré qu'il ne s'opposerait pas au passage des Germano-Turco-Bulgares en Macédoine ; il ne saurait, dès lors, s'opposer au passage d'un allié soutenu par l'Entente, à laquelle la Grèce a promis, en même temps que toutes facilités, une neutralité bienveillante.

On ne voit pas davantage, enfin, comment le passage des Serbes pourrait porter atteinte au droit souverain de la Grèce, puisque les Serbes peuvent ne pas séjourner et traverser le pays sans armes.

Cette dernière période a trait aux insinuations calomnieuses de certains organes germanophiles qui n'hésitèrent pas à cette occasion à prêter à l'Entente les intentions les plus diaboliques. Pour mettre un terme à cette polémique qui manquait vraiment de grandeur, M. Balouchtchich, ministre de Serbie à Athènes, se laissa volontiers interviewer par l'*Hestia*. Il dit en substance que l'armée serbe n'a qu'une pensée : libérer le territoire envahi et, ayant fait ses preuves de vaillance et de noblesse, elle est au-dessus de toute insinuation

qui voudrait la présenter comme désireuse de s'immiscer dans les affaires intérieures d'un pays allié. L'intrigue trouvée par l'illustre baron fut ainsi déjouée une fois de plus, et aujourd'hui la majorité des journaux grecs expriment leur satisfaction à la nouvelle que d'importants contingents serbes se trouvent en Macédoine.

L'occupation de Florina et le renforcement du corps expéditionnaire modifieront-ils la politique du gouvernement ? Une interview accordée au *Giornale d'Italia* par M. Antoine Matessis, député d'Athènes, bâtonnier, dans cette ville, de l'ordre des avocats, ne le laisse pas trop espérer. Ces quelques fragments en disent long :

L'opinion générale en Grèce continue à être en faveur du maintien de la neutralité. On admet cependant qu'à un moment donné les intérêts supérieurs du pays puissent conseiller la participation à la guerre aux côtés de l'Entente ; il en serait ainsi, notamment, si cette participation avait comme résultat probable de provoquer les événements favorables à la réalisation des aspirations nationales de la Grèce.

On doit cependant reconnaître que c'est dans le parti de l'opposition que se trouvent les hommes d'Etat qui, parmi les idées directrices de leur action politique, font figurer la nécessité de l'intervention; leur argument principal est la sympathie incontestable du peuple grec pour les actions de l'Entente.

Le peuple, malgré ses sympathies, a gardé des deux guerres précédentes une profonde lassitude : première raison de son attitude neutraliste, puis il faut dire aussi qu'il n'aperçoit pas nettement quels profits la Grèce pourrait retirer de son intervention et quelles compensations pourraient avoir les sacrifices énormes qui résulteraient de son entrée en lice.

Ces considérations ont dicté également l'attitude du gouvernement qui persiste dans sa politique de neutralité. Mais cette neutralité n'a jamais cessé, depuis le premier jour de la guerre, d'être favorable à l'Entente.

La nation grecque a profondément souffert de voir la Serbie envahie par les Bulgares. Si la Grèce ne se porta pas au secours de sa voisine, c'est que des raisons très sérieuses, très graves, ne le lui permirent pas. Elle dut réfréner les impulsions de sa générosité naturelle et considérer alors que son intervention n'avait pas seulement un caractère balkanique, mais européen. Mais nul plus que la Grèce n'espère et ne désire fermement que la Serbie soit restaurée dans son intégrité et récompensée des souffrances qu'elle a endurées.

Son plus vif espoir est de voir rétablir dans les Balkans un équilibre durable qui permettrait à tous les peuples de la péninsule d'oublier leur luttes fratricides et d'effacer le souvenir des journées douloureuses qu'ils ont vécues. . . . .

De ces déclarations retenons surtout le passage qui constate la sympathie incontestable du peuple grec pour les actions de l'Entente; reconnaissons avec M. Matessis que c'est dans le parti de l'opposition que se trouvent les hommes d'Etat qui, parmi les idées directrices de leur action politique, font figurer la nécessité de l'intervention, et notons que, dans trois élections supplémentaires qui ont eu lieu récem-

ment en Grèce, ce sont des candidats vénizelistes qui l'ont emporté.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Belgique.

NOS LÉGITIMES REVENDICATIONS. — Dans une de ses perpicaces « anticipations », Wells restaure la Belgique en lui annexant Aix-la-Chapelle, point de départ d'une frontière stratégique orientale constituée par les montagnes de l'Eiffel, la Ruhr et ses affluents. Ce projet réaliserait de légitimes revendications. Après la Victoire, il est indispensable, en effet, non seulement que nous sortions de la neutralité soporifique qui nous avait été imposée par les Puissances, que nous contractions avec les Etats de l'Entente des alliances défensives et des traités de commerce, que nous réorganisions notre armée sur des bases solides proportionnées à la forte densité de notre population, mais encore que nous dressions entre l'Allemagne et nous une barrière solide. Nous avons appris à nos dépens ce que valent les traités garantis par l'honneur du roi de Prusse ; pour sauvegarder notre indépendance dans l'avenir, il nous faut quelque chose de plus solide.

Du reste, l'annexion de la contrée d'Aix-la-Chapelle n'ajouterait qu'un territoire allemand relativement restreint aux frontières naturelles et politiques des Provinces Belgiques d'avant 1815, de telle sorte que, si « l'anticipation » de Wells se réalisait, l'œuvre du Congrès de la Paix se bornerait pour ainsi dire, en ce qui nous concerne, à des restitutions.

Nous fûmes tout à fait lésés, voici un siècle, par les travaux du Congrès de Vienne. Non point que la formation des Pays-Bas (Hollande et Belgique unies) ne se puisse défendre du point de vue économique. Mais la Prusse sut si bien intriguer en faveur de ses appétits mosans qu'elle réussit à rendre vulnérables les Pays-Bas sur leur partie orientale. Après s'être fait attribuer une enclave considérable (Prusse rhénane) qui déborde la rive gauche du vieux fleuve gallo-germanique, elle fit étendre cette enclave par delà les limites des Provinces Belgiques, elle engloba l'Eiffel, la Ruhr, supprimant ainsi tout obstacle naturel entre la Belgique et la Prusse. Notre pays devint une sorte de triangle ouvert, comme l'a si bien écrit Banning, l'éminent et discret conseiller du feu roi Léopold.

Cependant, au sein du Congrès de Vienne, nous fûmes soutenus par l'Angleterre dont les intérêts eussent été servis par la prolongation jusqu'au Rhin des Pays-Bas, lesquels lui constituaient un bouclier continental contre la France. Mais les Prussiens l'emportèrent. Bien loin d'aller jusqu'au Rhin, nous reculâmes par delà l'Eiffel, nous devînmes un pays dont la trouée appelait et encourageait une inva-

sion. La Prusse s'adjoignit nos villes de Malmédy, de Montjoye et d'alentour, en tout dix cantons, un charmant petit pays de culture si latine que jusqu'en 1876, époque à laquelle commença l'odieuse prussianisation bismarckienne, le français y était considéré comme une des deux langues officielles. Dans les petites villes de cette Prusse artificielle, le mauvais virus s'est développé grâce à l'immigration teutonne et nous sommes bien obligés de reconnaître que la bochisation paraît s'y être accomplie. Dans les campagnes, toutefois, on est resté fidèle à la bonne hérédité romane : dans une récente brochure très intelligemment documentée, M. Maurice Des Ombiaux rapporte qu'avant d'envahir la Belgique, les Boches incendièrent des villages de la Prusse wallonne, tant leur instinct les avertissait qu'ils n'étaient plus chez eux. D'autre part, M. Pierre Nothomb, notre jeune et mystique poète, que la guerre a transformé en un inlassable et clairvoyant apôtre de nos justes revendications nationales, me disait récemment au Havre que nombreux furent les Wallons de la Prusse rhénane qui passèrent la frontière pour s'enrôler sous nos drapeaux, la Belgique représentant pour eux le même haut idéal patrial que la France pour les Alsaciens et les Lorrains annexés. Si nous avons dû subir en 1815 la volonté de la Sainte-Alliance, nous n'avons jamais abandonné nos frères de la Wallonie prussienne, pas plus que nos frères limbourgeois et luxembourgeois séparés de nous en 1839. Lorsqu'ils rentraient en Belgique, dans la vieille mère patrie, ils n'avaient pas besoin de se faire naturaliser, une simple déclaration suffisait pour les rétablir dans leur véritable nationalité.

Banning, dont je viens de citer le nom, estimait que la suppression de ces frontières naturelles équivalait à un germe de mort pour la Belgique ; il pressentait que notre pays était guetté, épié, comme une proie par la Prusse et il écrivit à ce sujet pour le feu roi Lépold un rapport qui restera le principal cahier de nos revendications.

C'est sur le conseil de Banning que le roi Léopold obtint de son gouvernement et des Chambres les forts de la Meuse, de Liége à Namur. Léopold était persuadé du danger allemand. Il agit en conséquence. Sans lui nous n'aurions pas eu les ouvrages qui nous ont permis de retarder l'invasion. Notre armée était insuffisante. C'est entendu. Sans Léopold II, elle eût été encore plus réduite. Il ne craignit pas de s'exposer aux reproches d'inconstitutionnalité ; il fit personnellement campagne en faveur de la réorganisation militaire, et son dernier acte de Roi, quelques heures avant sa mort, fut de sanctionner une nouvelle loi de recrutement, obtenue grâce à ses efforts persévérants.

Liége est la clef de la vallée mosane. Mais vingt kilomètres à peine séparent Liége de la frontière allemande, c'est-à-dire, souligne M. Ferdinand Neuray, une distance moindre que la portées d'un canon de 380. En cas de guerre nouvelle, les Boches pourraient nous

canarder par-dessus la frontière et, sans sortir de chez eux, démolir notre principale place forte. Il nous faut donc un glacis, et ce glacis nous l'obtiendrions si l'on nous rendait nos anciennes frontières, légèrement, très légèrement modifiées.

Ces revendications, on le voit, n'ont rien d'exagéré. Elles referaient à peu de chose près la Belgique de 1795, telle qu'elle fut annexée par la France après la bataille de Fleurus. Les anciennes Provinces Belgiques formaient un ensemble parfaitement logique, délimité conformément à l'histoire et à la géographie. La France en fit neuf départements ; deux nous furent enlevés : le département des Forêts (chef-lieu Luxembourg) et celui de la Meuse inférieure (chef-lieu Maestricht). Ce que le Congrès de Vienne et le traité de 1839 nous ont pris devrait logiquement nous être rendu par le futur Congrès de la Paix.

Tous les Belges ne souscrivent pas à ces revendications. Il y a des antiannexionnistes décidés et qui vont même jusqu'à considérer comme une annexion le fait de rentrer dans son bien. Cependant les arguments ne manquent pas contre les remaniements territoriaux ; je devrai à l'impartialité de les exposer dans un prochain article. Mais il serait d'autre part très difficile de donner tort à ceux qui veulent la barrière de l'Eiffel et de la Ruhr et, carte en mains, démontrent qu'elle serait la seule protection efficace contre une nouvelle agression boche.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Italie.

FRANCE-ITALIE.— On commence — que tardivement ! — à nouer les liens d'une alliance politique et économique entre la France et l'Italie, alliance qui vise non seulement la guerre, mais l'avenir. Les alliances ne sont durables que si elles ont pour base l'amitié des peuples. Il y a aujourd'hui, entre Italiens et Français, un *désir d'amitié.*

Les rapports anciens entre l'Italie et la France s'appellent Magenta et Solférino, oui, mais aussi Mentana (question romaine), Tunis et Bizerte (canons pointés sur la Sicile). La France a contraint l'Italie à l'alliance *défensive* avec les empires centraux (on sait désormais que les pactes de la Triplice, en ce qui regarde l'Italie, étaient seulement de défense) et l'y a tenue pendant trente ans. Vint Algésiras et l'accord méditerranéen ; mais soudain l'incident du *Carthage* nous fit sentir que l'Italie était *isolée* en Europe. On ne donnera jamais assez d'importance à cet événement historique. Il explique l'intolérance que les Italiens montrèrent durant leur période de neutralité contre les conseils d'intervention, de quelque part qu'ils soient venus.

Et, isolés, nous voulûmes l'être quand nous proclamâmes notre neutralité. A un sénateur qui lui reprochait de ne pas avoir demandé des compensations en échange de notre abstention, le ministre Salandra répondit : « Si nous avions négocié notre neutralité, nous l'aurions déshonorée. »

Sur le point de rompre une alliance dont les conditions restaient secrètes, il était pour nous nécessaire de persuader le monde de notre indépendance et de notre loyauté. « L'Italie volera en aide au vainqueur. » Ce mot insultant fut attribué, durant notre neutralité, à un diplomate français, mais aussitôt démenti. Je l'ai trouvé pourtant ces derniers jours dans un livre de 1909, *la Russie d'aujourd'hui*. L'auteur, un diplomate russe, le prince Troubetzkoy, l'écrivait en prévoyant une guerre européenne. D'autre part, le prince de Bülow avait prononcé les phrases célèbres, pleines de grâces teutoniques, sur les *tours de valse*; et : « On nous a débauché l'Italie. » De tous les côtés, on avait une gentille opinion de nous !

Nous avons médité tout cela, tandis que nous étions neutres, période qui fut capitale dans notre histoire intérieure. Jules Destrée, Lorand, Maeterlinck, interprètes d'une petite nation, non compromise politiquement dans notre passé (il ne faut pas oublier aussi que la Belgique tient la première place dans la statistique du capital étranger en Italie, capital d'autant plus bienfaisant qu'il est politiquement inoffensif), secouaient le sentiment du peuple. Battisti, député du Trentin, d'Annunzio, en dernier lieu, s'adressant à la jeunesse cultivée, agitaient les grandes villes. Mais ces grands mouvements de l'extérieur ne furent que superficiels; l'élaboration, la maturation de l'acte suprême dans les partis, dans les classes cultivées des diverses régions, de la Sicile à la Vénétie, fut une chose autonome, grave, par moments dangereuse, et d'une profonde beauté morale pour l'historien psychologue qui en fera l'évocation sincère.

La guerre et l'alliance acceptées, il est nécessaire de tisser les fils de l'union. Les réconciliations ne sont complètes que quand le sac est vidé des reproches accumulés au temps de la discorde. Je ne répète pas ici les reproches que les étrangers font généralement aux Français. Peut-être la France aurait-elle besoin d'un critique patriote qui ferait pour elle ce que Heine, Nietzsche firent, hélas sans succès, pour les Allemands. En Italie, des critiques de nous-mêmes, nous en avons peut-être trop : ils sont plus dénigreurs que critiques. Comme des provinciaux, nous portons même nos querelles d'écoles ou de partis à l'étranger, et cela, le professeur d'université le fait aussi bien que l'écrivain célèbre ou l'ouvrier émigrant.

Nous sommes très susceptibles à propos de tout ce qui se dit de nous à l'étranger. Notons que l'opinion de notre ex-alliée nous est peu accessible, à cause de la langue; l'opinion anglaise peut nous

être plus connue; mais la langue française est pour nous comme une seconde langue et rien ne nous échappe de ce qui s'écrit sur nous en France.

La France envoie en Italie trop de gens de lettres en vacances. L'homme en vacances est égoïste. Musées, monuments et paysages sont là qui l'attendent. Il s'y promène avec son calepin. Parmi ses notes et ses variations esthétiques, il ne manque pas d'inscrire la *macchietta* de l'Italien, de cet échantillon du peuple italien qui est autour de lui, cocher, cicerone, bref, l'accapareur de l'étranger. En quelque auberge ou en quelque salon cosmopolite, il se trouve en contact avec quelque déraciné ou métèque levantin très pittoresque et un peu équivoque, mâle ou femelle, et il l'introduira dans son prochain roman. Des écrivains respectables ne surent pas résister à cet usage, offensant ainsi non seulement la vérité, mais aussi l'art.

Loin de nous l'intention de condamner toutes les impressions littéraires sur l'Italie; nous connaîtrions bien mal les mœurs de nos diverses régions dans le passé, si nous n'avions les relations de tant d'étrangers, de Montaigne à... Suarès. Un recueil comme les deux volumes de Christian Beck: l'*Italie vue par les grands écrivains* (*Mercure de France,* édit.) est plus qu'agréable, il est instructif à plusieurs points de vue, et plus encore pour nous, Italiens, que pour les étrangers. Ce recueil nous montre, entre autres, qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles, les voyageurs français étaient plus intelligemment curieux qu'aujourd'hui. Les romantiques commencèrent à ne voir qu'à travers leurs joies amoureuses ou leurs mélancolies vaporeuses. Mais le goût de promener des adultères dans des paysages franciscains ou de faire de la salade d'histoire, de technique picturale, ou de psychologie mystique est tout moderne.

Et tant pis si l'esthète est troublé par des manifestations de vie un peu tumultueuses. Je me rappelle la surprise indignée de feu Gebhart, il y a quelques années, contre les employés de chemins de fer qui avaient osé se mettre en grève, et sa fuite précipitée d'une Italie dégénérée qui faisait des essais syndicalistes.

Nous finissons par croire que notre art ancien nuit à l'Italie moderne. Confrontez les centaines de livres que la France consacre aux villes artistiques et aux artistes italiens grands et petits avec les très peu nombreux ouvrages qu'elle consacre à l'Italie moderne. Elle en dédie bien plus à l'Argentine et au Japon!

Pourtant, cet état de choses est en voie de changement. Déjà, les dernières années, Albert Dauzat, E. Lémonon ont écrit de bons volumes sur l'Italie d'aujourd'hui. La nouvelle alliance donne maintenant de bons fruits et il y a lieu de signaler de nouveaux livres enfin sérieux et dignes d'attention.

Voici Jacques Bainville avec *la Guerre et l'Italie* (Fayard), qui

raconte en quelques chapitres bien documentés comment l'Italie s'est décidée à la guerre et comment elle la mène. Quoiqu'il ne connaisse à fond que certains courants et en néglige certains autres importants, il nous est agréable qu'il insiste sur tels caractères que devra avoir l'amitié franco-italienne. Méfions-nous de la force des souvenirs historiques comme principes! « Sans doute, conclut l'auteur, la communauté des armes aura resserré les liens entre la France et l'Italie. Cette guerre conduite contre le même ennemi laissera des souvenirs durables. Mais les peuples ne vivent pas de souvenirs. Ils ne vivent pas non plus de sentiment. Il y a, en Italie, un désir très sincère de continuer avec nous, après la guerre, les relations cordiales que la guerre a établies. Cependant, si l'on interroge les Italiens, si on leur demande comment ils voient l'avenir de leurs rapports avec la France, ils se réservent, en général, parce que les bases d'une collaboration future ne leur apparaissent pas encore nettement. Comme cet état d'esprit nous plaît mieux, comme il offre plus de sécurité que cet enthousiasme fragile et cet idéalisme sans critique qui recouvrent mal les divergences, ou les conflits d'intérêts qui n'entretiennent d'ordinaire qu'une dangereuse hypocrisie! »

Voilà un franc-parler qui nous plaît aussi à nous!

Un autre livre à lire est *l'Italie depuis 1870* (Delagrave), où Albert Pingaud a tracé avec clarté et sérénité l'histoire de notre politique extérieure pendant les périodes les plus troublées des relations franco-italiennes. Remarquables, les chapitres sur *le relèvement économique* et *le déclin de la Triple-Alliance*.

Enfin, un livre qui sera une révélation pour beaucoup de Français et qui soulève des discussions intéressantes dans la péninsule : *l'Italie au Travail*, de L. Bonnefon-Craponne (Pierre Roger, édit., Paris). L'auteur vit depuis trente ans dans la Haute-Italie et prend part à notre mouvement industriel. Sa connaissance des conditions économiques de notre pays lui permet d'écrire des chapitres de lecture facile et intéressante, bien que bourrés de faits et de chiffres, vraies monographies de la soie, — la plus ancienne et noble industrie et la plus importante de l'Italie, bien qu'elle ne soit pas protégée, — du coton et de la laine, du sucre, de l'automobile, de la houille blanche, sur quoi le pays, manquant de charbon, repose tant d'espoirs. Il ne nous épargne pas çà et là quelque dure vérité; — mais sa critique est inspirée d'amitié, comme son admiration pour l'effort industriel de l'Italie dans ces dernières années est sûre et documentée. Je ne connais aucun livre qui plus que celui-là soit un antidote contre les fadaises des éternels virtuoses de l'impressionnisme esthétique.

Et les Italiens, comment connaissent-ils la France ? Bien mieux. Nous pouvons l'affirmer, non pas parce que le roman français est lu chez nous comme en France, non pas parce que les pièces de

théâtre et jusqu'aux acteurs français parcourent nos scènes ; nous savons que le théâtre et le roman ne suffisent pas à nous donner le miroir fidèle d'une société, bien que Zola et Bourget se réclament de l'objectivité scientifique. Et nous ne jugeons pas la France sur ses journaux boulevardiers ou les séances du Palais-Bourbon. Le voyage en France, nous le faisons, nous aussi, quoique nous en rapportions rarement un livre d'impressions. Nous savons que la France est le creuset de toutes les expériences morales, sociales, et politiques — bonnes et mauvaises, — mais nous savons aussi qu'elle est saine, solide et passablement conservatrice. Nous ne nous laissons pas impressionner par les calomnies contre la famille, contre la femme française : nous admirons au contraire le sentiment du foyer et ne sommes pas étonnés que le fantassin ait comme dernière parole sur ses lèvres mourantes le nom de sa mère. Et il y a aussi quelques-uns de nous qui attribuent non sans raison la diminution de la natalité surtout à une trop prévoyante sollicitude de parents qui veulent avant tout des enfants sains et heureux. Je renvoie le lecteur à un ouvrage paru avant la guerre et reconnu excellent par beaucoup de Français de bonne foi: *La Francia e i Francesi nel secolo XX*, par G. Prezzolini (Trèves, édit., Milan).

Pour tout dire, nous avons foi dans la France !

J'étais en Piémont, lorsque les hordes allemandes envahissaient votre territoire comme un torrent. Ah ! l'angoisse qui étreignait jusqu'au cœur des paysans de nos petits villages, avant le coup d'arrêt de la Marne, qui nous rendit la respiration et nous fit sentir que la marée des barbares était repoussée pour toujours ! Et hier, avec quelle angoisse lisions-nous chaque jour les communiqués de Verdun, et quelle joie devant l'intrépide résistance, plus glorieuse qu'une victoire !

Nous sommes devenus plus réservés et nous étalons moins qu'autrefois nos sentiments les plus profonds, mais notre amour pour la France, qui a couvé sous la cendre pendant tant d'années, ne manquera de flamber en son temps ! C'est pourquoi il est nécessaire que nous nous regardions d'abord bien au fond des yeux pour nous reconnaître.

GIOVANNI CENA.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Il est incontestable que les journaux anglais jouissent d'un franc-parler que nous ont fait perdre je ne sais quelle crainte de nous-mêmes et les ciseaux d'Anastasie. Cette liberté d'expression et de pensée, qui donne à la presse britannique un relief nous manquant par trop, a peut-être eu l'inconvénient de nous laisser por-

ter sur la politique étrangère de notre alliée d'outre-Manche des jugements défavorables et erronés. Nous nous sommes parfois reproché notre inclination à nous déprécier, mais c'est un défaut plus certain encore chez les Anglais. La presse de la Grande-Bretagne a, souventes fois, comme pris à tâche de diminuer les efforts anglais, et nous n'avons pas manqué de supposer que cette affirmation doit être vraie. Le *Spectator* estime que tous les points de détail qui pourraient donner lieu à des froissements, étant mal compris d'un côté ou de l'autre, sont susceptibles d'explication, « mais l'explication ne pourra atteindre ceux à qui elle est destinée, à moins qu'il n'existe une organisation systématique dont la fonction soit de faire connaître les faits ». Le *Spectator* pense que, pour maintenir une alliance étroite et perpétuelle avec la France, il ne faut pas se borner aux solutions économiques. « Les Allemands eux-mêmes, dont le grossier matérialisme a outragé le sens moral du monde entier, ne combattent pas uniquement, à l'heure présente, pour des fins matérielles. On peut aller jusqu'à dire que le motif déterminant de leur action présente est un désir sentimental de soumettre le monde aux influences allemandes. » Une guerre pour des idées est toujours plus implacable que toute autre. Le *Spectator* veut un rapprochement plus intime de la France et de l'Angleterre :

L'une des mesures pratiques qu'il convient de prendre est l'établissement de relations plus étroites entre les milieux enseignants de France et d'Angleterre. Qu'il nous soit permis de suggérer que les Universités d'Oxford et de Cambridge agiraient d'une manière excellente en invitant une délégation de professeurs français de l'Enseignement supérieur à visiter, cet été même, nos deux antiques Ecoles. De même, si l'on pouvait organiser la visite d'une délégation analogue de professeurs des lycées français à nos « Public Schools » d'Angleterre, on trouverait là un point de départ pour des relations amicales plus régulières à l'avenir. Nous avons des raisons de penser que le Gouvernement français verrait avec une extrême satisfaction s'organiser pour cet été des visites de cette nature; mais il est à peine nécessaire d'indiquer que l'invitation doit venir de notre côté.

En dehors des avantages permanents qui résulteraient de ces visites, — elles marqueraient en effet le commencement d'un long échange d'idées entre les membres de l'enseignement des deux pays, — il y aurait un immense avantage d'actualité dans l'occasion que leur visite donnerait aux Français de voir comment l'Angleterre est affectée par la guerre. Ce point de vue est particulièrement important dans le cas d'Oxford et de Cambridge. Comme le savent presque tous nos lecteurs, les deux Universités ont été privées de plus des trois quarts de leurs étudiants. Voilà des Anglais, du moins, qui portent leur part entière du fardeau de la guerre européenne. A un moindre degré, mais dans une proportion encore très sérieuse, nos « Ecoles Publiques » en prennent aussi leur part. Il n'est guère possible d'exagérer l'intérêt qu'il y a à permettre à des Français d'apercevoir ces aspects de la vie anglaise.

— Nombre d'intellectuels italiens poursuivent un but parallèle, qui viennent de fonder une revue nouvelle : *la Revue des Nations latines*, se publiant en deux éditions, l'une française, l'autre italienne. Ses directeurs sont Guglielmo Ferrero, l'historien si prisé en France, et Julien Luchaire qui, avec son Institut français de Florence et ses excellents travaux historiques, a tant contribué à améliorer les rapports entre les deux pays. Son programme est de résister à l'invasion allemande dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre économique et politique, d'approfondir la tradition latine et de soutenir les nouvelles idées et les nouvelles directions des factions et des organisations communes aux nations latines. Intéressantes, dans le premier numéro, les gloses des directeurs. La revue, à laquelle nous prédisons un avenir fécond, obtiendra déjà un grand résultat par le seul fait de renseigner avec continuité et impartialité sur la vie intellectuelle et matérielle des deux pays.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le *Leitmotiv* développé actuellement dans les journaux allemands est le spectacle réconfortant offert par la situation intérieure. Voici *die Hilfe* :

Depuis un an les succès des armées allemandes sont tels, tout a progressé d'une façon si ferme et si tranquille, avec une logique si impitoyable qu'on est souvent tenté de se demander si nos ennemis ne sont pas vraiment aveugles pour ne pas voir que toutes leurs espérances sont vaines. Dans quel but combattent-ils encore ? Il est hors de doute que militairement ils ne peuvent pas nous battre ; chaque journée dont se prolonge la guerre aggrave leur situation et nous apporte des forces et des victoires nouvelles.

De même Handke, dans *das grœssere Deutschland*, s'étonne « de la myopie et de la folie » de ces adversaires qui ne veulent pas s'avouer vaincus ; un changement de la situation à notre désavantage n'est pas humainement concevable ». Notre stratégie économique serait à l'avenant de notre stratégie militaire. Les mesures qu'on a envisagées à la Conférence interparlementaire démontreraient notre incroyable aveuglement, puisque nous espérons encore pouvoir battre l'Allemagne économiquement ; « c'est la part des gouvernements de vouloir abuser consciemment leurs peuples sur la situation véritable. Enfin cette guerre marquera le triomphe de la culture germanique sur la culture latine qui, après 2.000 ans de gloire, ne peut plus rien donner à l'humanité. » Pour le rapporteur du budget des Cultes au Reichsrat bavarois, l'avenir et déjà le présent appartient à la culture germanique et il s'agit seulement de savoir si elle triomphera sous sa forme anglo-saxonne ou sous sa forme purement germanique ». L'Allemagne éveillera à la civilisation les peuples encore enfants ; elle ouvrira largement les portes de ses universités et de ses instituts aux étrangers et son influence rayonnera sur le monde. Sa culture a déjà

plus de partisans qu'on ne croit, même parmi ses ennemis, et si beaucoup la raillent haineusement, c'est comme le petit voyou se moque de l'enfant riche dont il envie les beaux vêtements. Mais le peuple allemand seul entre les peuples sait honorer le génie, même chez ses ennemis ; il a célébré le tricentenaire de l'Anglais Shakespeare, bien plus compris d'ailleurs et joué en Allemagne que dans sa patrie, et il a fêté en même temps Cervantès ; qu'est-ce que don Quichotte, sinon le précurseur de l'idéalisme allemand, cet idéalisme dont on se moqua si cruellement tant qu'il fut faible, mais dont la force appuie maintenant la sublimité ?

Mais une ombre passe sur le tableau. Weiser avoue dans la *Deutsche Politik :*

Nous avons laissé derrière nous l'enthousiasme des grandes journées d'août 1914, comme des illusions des jours envolés de notre enfance... Nous nous sommes retrouvés sous la clarté prosaïque de la réalité, désenchantés, désillusionnés.

Les Allemands reconnaissent que l'univers est hérissé de leurs ennemis et que le nombre de leurs amis est médiocre. Ils estiment qu'il court, venues d'on ne sait où, trop de rumeurs d'une paix prochaine. Ils reconnaissent la vouloir, cette paix, mais ils ont peur d'insister, car l'ennemi y verra un signe de faiblesse. Par contre, le socialiste *Hamburger Echo*, s'appuyant sur ce que toute la tactique de l'Angleterre tient dans une guerre d'usure et de famine, déclare que la *Sozialdemokratie* allemande doit manifester sans cesse sa volonté de paix, prescrire des bornes aux ambitions des gouvernants, tout en poussant les camarades à agir de même chez les adversaires. Les intransigeants, comme le comte Zetlitz et le comte Hoensbroech, exigent chez la nation « la volonté unanime de vaincre en usant littéralement de toutes les armes » ; plus de sentimentalité, plus de souci du jugement de l'histoire. Mais les professeurs Harnack et Delbrück s'indignent : le jugement de l'histoire étant la conscience de l'humanité, l'Allemagne se mettra-t-elle hors la loi des peuples ?

— Parallèlement aux négociations entreprises entre les gouvernements autrichien et hongrois pour le renouvellement du compromis économique entre les deux parties de la monarchie, des programmes sont élaborés par les grandes associations autrichiennes, en particulier par le *Zentral Verband der Industriellen Oesterreichs*, l'*Industrieller Club* et le *Bund Oesterreichischer Industriellen*. En général ces associations approuvent le maintien du dualisme, mais demandent qu'il ne soit renouvelé que tous les 25 ans, c'est-à-dire qu'il soit de plus longue durée que l'accord commercial à conclure avec l'empire allemand et les autres états ; ceci en vue du développement de l'industrie, du commerce et de l'agriculture des deux pays.

Il faudra également établir une communauté économique et douanière complète. En ce qui concerne le rapprochement avec l'empire allemand, le *Zentral Verband der Industriellen* avait demandé sa préparation dès avant la conclusion de la paix sous la forme de tarifs préférentiels et d'une unification des transports. La même association avait ajouté qu'un rapprochement avec les états balkaniques était également désirable, mais il fallait « qu'il fût particulièrement étroit avec la monarchie, ne fût-ce qu'en raison de la situation géographique ». N'est-ce pas exprimer le désir que pour les deux empires centraux, l'accord économique avec les états balkaniques soit établi sur des bases différentes ? D'après le *Fremdenblatt*, le congrès des trois associations s'est contenté de demander dans ses résolutions une révision immédiate des tarifs douaniers, qui devront être abaissés sans enlever toutefois à l'industrie la protection dont elle a besoin. De même les droits d'entrée sur les produits agricoles devront être diminués de façon à assurer la nourriture des basses classes et à permettre des accords commerciaux avantageux avec les Etats balkaniques.

— Le congrès du parti socialiste allemand d'Autriche s'est réuni à Vienne à la fin de mars. L'*Arbeiterzeitung* en publie un bref compte rendu où nous trouvons un échoppage d'au moins 200 lignes sur quatre pages. Le Dr Victor Adler, chef du parti, à déclaré ce qui suit dans son discours d'ouverture :

Si la guerre a été une leçon pour certains, il n'en a pas été ainsi pour les socialistes. Elle a confirmé la justesse de leurs principes. Ce qu'ils avaient prévu est arrivé... Nous ne nous sommes trompés que sur un point, à vrai dire de grande importance : nous avons cru que l'organisation sociale actuelle était déjà trop affaiblie pour supporter une guerre mondiale.

Les socialistes allemands d'Autriche sont demeurés pacifistes. Il n'est presque pas de jour où l'*Arbeiterzeitung* ne réclame la paix, à laquelle, dit-elle, tous les peuples aspirent. Malgré leurs sympathies pour les camarades d'Allemagne, ils ne peuvent approuver leur attitude :

L'Internationale a toujours été et ne pouvait être autre chose que la fédération des partis organisés nationalement, plaçant au premier plan les intérêts de leur prolétariat, et demandant, dans l'intérêt de leur prolétariat, l'union de tous les prolétariats... Mais des frères en désaccord n'en sont pas moins des frères...

Ce qui se passe aujourd'hui en Allemagne, et bien que la scission du groupe parlementaire ne signifie pas la scission du parti, est effroyable et devrait servir d'avertissement à tous les partis. Nous accueillons avec sympathie tout effort pour rallier le prolétariat, mais nous condamnons toute

tentative susceptible de semer la désunion dans les différents partis socialistes. Car l'Internationale ne peut être que leur union.

Comme on le voit, plus près de la minorité d'Allemagne que de la majorité, le parti autrichien craint une scission possible, fatale à son unité déjà si compromise. Bien avant la guerre, l'élément national, triomphant, l'avait divisé. Ceux qui avaient cru pouvoir dominer les influences perturbatrices des nationalités par un programme international ont échoué dans leur effort. Déjà l'élément national triomphait. Voici la résolution de Friedrich Adler, qui ne réunit que 15 voix :

La guerre a montré que les grands problèmes en présence desquels l'Europe est placée — garantie de l'autonomie nationale des peuples et réglementation de la production mondiale par la liberté du commerce et des échanges — ne sauraient être résolus par les armes; qu'au contraire, la paix ne peut être rétablie... que si tous les belligérants reconnaissent que la continuation de la guerre est inutile et qu'il ne peut y être mis un terme que par une entente sur une base démocratique. Le parti approuve les efforts des minorités qui expriment, même pendant la guerre, la solidarité internationale. Les socialistes de tous les pays doivent se considérer comme liés par les décisions des congrès internationaux dans toutes les questions internationales.

Et voici celle qui fut adoptée à l'unanimité :

Le congrès... salue les ouvriers de tous les pays. Il est animé de la conviction inébranlable qu'ils se rejoindront pour poursuivre ensemble la lutte des classes après la guerre. Il salue de ses sympathies toute tentative ayant pour but de renouer les relations, rompues par la guerre, entre les ouvriers socialistes de tous les pays et de rétablir, avec l'Internationale, la solidarité ouvrière dans la lutte des classes : mais il condamne énergiquement les tentatives, qu'elles viennent de droite ou de gauche, prétendant ramener l'union internationale du prolétariat en divisant et déchirant les partis prolétariens des différents pays. L'unité des organisations socialistes n'aura jamais été si nécessaire que dans les jours de lutte des classes aiguë qui attendent sans aucun doute les prolétaires de tous les pays après la guerre.

LA PRESSE NEUTRE. — La *Neue Zürcher Zeitung* publie, du prince Alexandre de Hohenlohe, une lettre en réponse à Lord Cromer qui, dans le *Times*, commentant le discours du Chancelier, déclarait ne point se rappeler que le Premier ministre anglais, ou quelque autre homme d'Etat responsable, ait jamais parlé de « détruire la puissance militaire prusienne ou une Allemagne unie et libre ». La lettre du prince de Hohenlohe a eu une très mauvaise presse en Allemagne, du côté officieux tout au moins. Voici cette lettre, datée de Zurich :

Si les relations épistolaires étaient possibles avec un homme d'Etat d'une nation ennemie, je répondrais à Lord Cromer :

Vous dites que le discours de M. de Bethmann-Hollweg correspond bien à l'opinion de la majorité du peuple allemand. Vous ne devez pas avoir tort.

Vous dites plus loin : Si c'est bien le cas, si telle est l'opinion du peuple allemand, alors les difficultés qui s'opposent à la conclusion de la paix sont absolument insurmontables.

Puis vous exprimez l'avis que, dans les circonstances présentes, il est peu profitable de disputer sur des mots, qu'il est encore trop tôt pour se laisser aller à une discussion sur les détails des conditions de paix.

Cependant vous tenez d'autre part pour utile que la déclaration du Chancelier soit commentée du côté anglais par quelqu'un d'autorisé, afin que les Allemands apprennent « non seulement ce que sont les Anglais, mais aussi ce pour quoi ils se battent ».

Puis vous arrivez au mot de « destruction de la puissance militaire prussienne ». A vous en croire, nul dans votre pays ne songe à anéantir la « puissance militaire » de la Prusse ; cette dernière a toujours existé, existe encore et restera probablement très grande dans l'avenir. Personne ne s'élèvera jamais en Angleterre contre son maintien, à la condition toutefois qu'on soit suffisamment assuré qu'elle ne pourra servir qu'à des fins justifiées et ne sera point une menace perpétuelle pour le reste du monde. Ce qu'on a contre elle, c'est que cette formidable puissance militaire « est dans les mains d'un monarque absolu, responsable devant lui seul, et qu'elle paraît dirigée par des gens qui ont une conception de la sainteté des conventions internationales toute différente de celle que professent les autres nations civilisées ». M. de Bethmann-Hollweg, continuez-vous, eût mieux agi en déclarant que le désir anglais est de détruire, non pas la *puissance* militaire de la Prusse, mais le *parti* militaire qui est prépondérant en Prusse. Vous ramenez à trois points votre opinion sur la question de savoir quel est le but de la guerre poursuivi par l'Angleterre.

1° Il n'y a point de paix durable à espérer aussi longtemps que régnera en Allemagne un Junkertum sans contrôle.

2° Toute modification tendant à restreindre cette domination par le Junkertum doit venir de l'Allemagne seule, car, que l'Allemagne soit vaincue, ce serait une erreur dangereuse de croire que l'Allemagne puisse être contrainte, par une pression de l'extérieur, à réformer quoi que ce soit de son régime intérieur. Il faut se garder de renouveler la faute commise en son temps à Pillnitz.

3° L'Angleterre ne se soucie nullement, et elle ne le doit pas, de continuer la lutte pour y acquérir une gloire militaire ou humilier l'Allemagne, ou pour entraver l'évolution économique de cette dernière, etc. Mais l'Angleterre, par égard pour elle-même et le reste de l'Europe, voire de sa propre descendance, ne peut déposer l'épée avant que les Allemands ne soient convertis (*convertered*) et n'aient les yeux ouverts à cette certitude « que sa politique et son système de gouvernement est une malédiction pour elle-même et le monde civilisé ». Mais une telle « conversion » ne peut s'effectuer « avant que la banqueroute complète de son système ne soit rendue évidente aux éléments raisonnables que l'Allemagne possède encore, et que ceux-ci n'y puisent le courage de renverser le joug du Junkertum et de

rentrer dans la communauté des peuples civilisés dont elle est actuellement bannie ».

Je ne veux pas entrer dans les détails de vos trois thèses, ni exposer davantage les erreurs qui s'y trouvent, à mon sens, autant sur la véritable situation politique intérieure que sur le régime constitutionnel de l'empire et qui demandent à être dissipées. Mais il me paraît indéniable que votre thèse n° 1 n'est autre chose qu'une immixtion dans notre politique intérieure. Si vous voulez en faire une condition pour la terminaison de la lutte, cette lutte n'aura point de fin.

Par votre thèse n° 2 vous restreignez certes votre 1re thèse, ou plutôt vous la supprimez, puisque vous accordez que toute modification du système politique en Allemagne doit venir *des Allemands eux-mêmes*.

Sur ce point l'opinion de tout Allemand ne fait pas de doute. Mais aussitôt, au point 3, à ce que je comprends, vous renoncez à tout ce que vous avez dit sous le n° 2, car vous exposez la thèse de l'Angleterre ne pouvant faire la paix aussi longtemps que les Allemands ne seront pas « convertis ». Vous attendez donc de la prolongation des hostilités une pression sur la situation intérieure de l'Allemagne, et vous espérez « convertir » les Allemands par la menace d'une défaite.

Vous reconnaîtrez vous-même combien faux est ce calcul, pour peu que vous réfléchissiez à l'impression que je produirais sur vous si je vous disais : « L'Allemagne ne conclura pas la paix avant que le ministère anglais actuel ne se soit retiré », ou bien : « L'Allemagne continuera la guerre jusqu'à ce que le gouvernement anglais ait introduit le Home Rule en Irlande. » C'est avec raison que tout Anglais repousserait, avec indignation, une telle prétention. Semblablement, aucun Allemand ne tolèrera dans ses affaires intérieures l'ingérence directe ou indirecte de la part d'un gouvernement étranger. Et le *modus procedendi* exposé au point 3 de votre lettre touche à une affaire intérieure de l'Allemagne. Je ne veux pas discuter ici quant à la situation intérieure de l'Allemagne, mais je puis vous dire que votre méthode d'amener la paix, qui consiste à faire du dehors une pression sur le régime intérieur d'un état ennemi, n'est pas la bonne, et je crois que vous arriverez au contraire de ce à quoi vous voulez atteindre.

Si quelque chose peut favoriser ce qu'on appelle communément « militarisme » ou la « domination des Junkers » et nuire au libéralisme, c'est bien la guerre. On paraît en avoir un avant-goût en Angleterre. Tout au moins je lis chaque jour dans les périodiques anglais de vives doléances sur ce que, depuis la guerre, s'en sont allées tant de conquêtes libérales pour lesquelles, au cours des siècles, le peuple anglais avait combattu.

Si je puis me permettre d'exprimer mon avis personnel : le chemin que je crois le plus simple n'est point qu'on ajoute de nouveaux millions aux millions de vies humaines anéanties, et d'autres milliards aux milliards de valeurs détruites, *mais que les éléments raisonnables des deux côtés commencent à parler entre eux, raisonnablement et poliment.*

Il semble, après le discours du Chancelier et la déclaration de l'homme d'Etat anglais, que les hommes responsables n'ont plus d'aversion pour une explication.

Je ne suis pas « dans le secret des dieux », mais je suis convaincu que de même que le gouvernement et le peuple allemands ont fermement résolu

— et sont en mesure d'exécuter leur résolution — de continuer le combat contre un monde d'ennemis avec autant d'énergie qu'auparavant, de même le peuple allemand comme son gouvernement accepteraient volontiers d'écouter une proposition qui, par des voies raisonnables, sans toucher au droit des nations elles-mêmes sur tout ce qui concerne leur constitution intérieure, aurait pour objectif de mettre un terme à la guerre et d'éviter le retour d'une catastrophe mondiale comme celle présente.

— La *Gazette de Hollande* nous apporte le compte rendu du procès fait en Conseil de guerre, à La Haye, à des internés austro-allemands, tous déserteurs :

Hier matin, 15 militaires allemands et 1 militaire autrichien ont comparu devant le Conseil de guerre de La Haye.

Ils étaient prévenus de ne pas être rentrés au camp de Bergen, le 6 mars dernier, ayant reçu la permission de s'éloigner momentanément du camp, après avoir donné leur parole qu'ils rentreraient.

Tous ces militaires étaient venus en Hollande après avoir déserté.

Le prévenu Borgman déclare qu'il lui était impossible, ainsi qu'à ses camarades, de rester plus longtemps au camp de Bergen. Il reconnaît avoir manqué volontairement à la parole qu'il avait donnée. La fuite a été entreprise en manière de démonstration.

Le prévenu Mayer explique longuement pourquoi il a déserté. Les principaux motifs de sa désertion furent les mauvais traitements qu'il eut à subir dans l'armée allemande, et la misère dans laquelle sa famille avait été plongée par suite de la guerre. Mayer pensait pouvoir trouver de l'ouvrage en Hollande, et il ne supposait pas qu'on l'internerait ici. Il ajoute que les rapports entre les déserteurs et les autres soldats allemands internés sont très tendus.

Le prévenu Wühle déclare qu'il n'aurait certainement pas déserté s'il avait su qu'il serait interné ici. Il estime que son internement n'est pas légal.

Niethe dit que ce sont les lettres de sa famille, qui disaient la misère la plus affreuse, qui l'ont poussé à déserter. Il voulait gagner de l'argent à n'importe quel prix. Grand fut son désappointement lorsqu'il fut interné ici, et qu'il ne put donc point travailler.

Pens avait reçu la promesse à Venlo, de la part des autorités militaires néerlandaises, qu'il ne serait pas interné. C'est aussi la misère dans laquelle se trouve sa famille, qui l'a amené à déserter.

Ropertz a combattu pendant de longs mois pour la patrie allemande, et il n'a reçu pour tout remerciement que des brutalités de la part de ses supérieurs.

Szadkofsky déclare que ce sont les souffrances de sa mère qui l'ont contraint à déserter.

Tanzmayer a résolu de s'échapper de l'armée allemande, à cause des mauvais traitements dont il a été l'objet. Il se plaint de ce que les déserteurs sont moins bien traités que les autres internés allemands. Les déserteurs sont de plus continuellement torturés par l'idée qu'ils seront livrés par la Hollande aux autorités militaires allemandes.

Le prévenu déclare en outre que le commandant du poste-frontière hol-

landais lui promit, lorsqu'il arriva de Belgique, qu'il serait libre et qu'il pourrait travailler.

Le prévenu Puffing appartient — ou plutôt appartenait — à une section de skieurs autrichiens. Il se trouvait au front italien. Il a pu s'échapper, et est parvenu à traverser l'Autriche et l'Allemagne, au prix d'énormes difficultés. Il a franchi la frontière hollandaise à Dinxperlo. Il avait l'intention de gagner l'Amérique, pour aller y travailler. A la frontière hollandaise, on lui a assuré que s'il se présentait comme déserteur, il serait mis immédiatement en liberté.

Le major Ter Cock, commandant du camp d'internement de Bergen, dépeint la situation qui règne entre les déserteurs et les autres internés allemands. De part et d'autre, les rapports entre ces Allemands laissent beaucoup à désirer. Les internés ordinaires considèrent les déserteurs comme indignes.

Les déserteurs sont tous cantonnés dans un baraquement spécial, mais ils rencontrent les autres internés à la cantine, et hors du camp. Des altercations se sont produites à de nombreuses reprises.

Jamais on n'a communiqué *officiellement* aux déserteurs qu'il ne serait pas question de les livrer aux autorités allemandes.

Le major Ter Cock ajoute que les déserteurs peuvent aussi bien se procurer de l'ouvrage hors du camp que les autres internés. Les déserteurs ont demandé du travail, mais aucune réponse n'est encore parvenue à ce sujet de la part des autorités militaires de La Haye.

L'auditeur militaire requiert condamnation de tous les prévenus à 4 mois d'emprisonnement militaire, sous déduction de la détention préventive accomplie depuis le 9 mars. L'honorable organe de la loi défend la thèse que le fait pour les prévenus d'être déserteurs, n'empêche pas qu'ils ont contrevenu aux dispositions de la loi sur l'internement. Leur qualité de déserteurs n'est du reste établie que par leurs seules déclarations.

Après les plaidoiries habiles et éloquentes de M. Rink, le Conseil de guerre condamne tous les prévenus à 2 mois d'emprisonnement militaire, sous déduction de la détention préventive accomplie depuis le 9 mars.

— Dans le numéro du 16 avril dernier, partant sur une citation de la *Belgique indépendante*, de Genève, donnée par l'organe néerlandais germanophile *Het Vaderland*, j'accusais les fondateurs de la *Belgique indépendante* d'être soutenus par l'Allemagne et d'être des « Wallon renégats ». Pour chacune de ces accusations, j'avais appuyé ma religion sur des bruits courant dans des milieux politiques, et dont les propagateurs me paraissaient particulièrement bien renseignés. Nous avons reçu une protestation indignée de son Directeur. Je dois avouer que, de nouveaux renseignements recueillis et de certains témoignages désintéressés, il ne résulte pas que la *Belgique indépendante* soit à la solde de l'Allemagne. Non plus ne saurait-on qualifier « Wallons renégats » ceux qui la rédigent, une lecture de la collection de la *Belgique indépendante* m'ayant convaincu que, si étrange que puisse paraître à l'heure actuelle la poli-

tique qu'elle représente, cette politique n'est rien de moins que pro-wallonne. Certes les idées de la *Belgique indépendante* sont défendables, ce qui l'est moins ce sont ses procédés pour les défendre. Mais là n'est point la question. Je suis heureux, en dehors de toute discussion d'opinions, de reconnaître mon erreur.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

A. Prignet : *L'Alsace-Lorraine*. Préface de M. Daniel Blumenthal ; Delagrave. 4 »

Littérature

Lucien Descaves : *La Maison anxieuse*. Frontispice de Robert Vallin ; Crès. 1 75

Jean Violette ; *Le Roseau sonore* ; Cahiers Vaudois n° 9. 3 »

Téodor de Wyzewa : *Derrière le front boche* ; Perrin. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle.

Charles Albert : *Au-dessous de la Mêlée : Romain Rolland et ses disciples* ; Rivière. 0 40

André Chevrillon : *L'Angleterre et la Guerre* ; Hachette. 3 50

Georges Desbons : *Disparus, Prisonniers de guerre*. Guide pratique pour les recherches ; Paris. 1 50

Jules Destrée : *L'Effort britannique*. Préface de Georges Clemenceau ; Van Œst. 3 50

L. Dumont-Wilden : *Villes meurtries de Belgique* : *Bruxelles et Louvain* ; Van Œst. » »

Maurice Genevoix : *Sous Verdun*. Préface d'Ernest Lavisse ; Hachette. 3 50

G. A. Ghentchitch : *Un cri de détresse de la Serbie affamée* ; Beresniak. 2 »

Henry Richard : *La Syrie et la guerre* ; Chapelot. » »

Louis Roquette : *La propagande germanique aux Etats-Unis* ; Chapelot. » »

Comte Alexis Tolstoï : *Le lieutenant Demianof*, Récits de guerre. 1914-1915. Trad. et préf. de Serge Persky ; Payot. 3 50

André Tudesq : *Les Compagnons de l'aventure* ; Attinger. 3 50

Emile Verhaeren : *Villes meurtries de Belgique* : *Anvers, Malines et Lierre* ; Van Œst. » »

Léon Wastelier du Parc : *Souvenirs d'un réfugié* ; Perrin. 3 50

Henry Wickham Steed : *L'Effort anglais* ; Colin. 0 50

Poésie

Charles d'Eternod : *Teintes mineures* ; Genève. » »

Henri Mugnier : *L'Oasis dans la ville* ; Genève. » »

Sociologie

L. Lévy-Bruhl : *Quelques pages sur Jean Jaurès* ; libr. de l'*Humanité*. 1 »

Charles Maillard : *Le Socialisme et la reconstitution intégrale de la France* ; Attinger. 1 »

Jules Mont : *La défense nationale et notre Parlement* ; Perrin. 3 50

Edouard Petit : *De l'Ecole à la guerre* ; Alcan. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Jean Poueigh. — Bibliothèques. — Tragédie moderne.

Une lettre de M. Jean Poueigh.

Mon cher Directeur et ami,

Le *ton* et la *mesure* qu'emploie M. Jean Marnold dans sa critique musi-

cale n'appartiennent certes pas à la musique, non plus que les *variations* qu'il exécute autour de la musique ne sont du domaine de la critique musicale. Par leur violence, par leur grossièreté, les diatribes de M. Marnold relèvent de la réunion publique et du tréteau plutôt que de l'art et d'une revue telle que le *Mercure*. Invectives et expressions malsonnantes constituent le vocabulaire choisi dont il use lourdement à l'égard de toute opinion différente de la sienne. Le style de M. Marnold acquiert ainsi une élégance toute « apollinienne idoine à transporter le lecteur d'une ivresse quasi dionysiaque ». Jean Lorrain eût cingié votre collaborateur de son mot fameux : « Monsieur, vous écrivez, il pleut de la m...! » Quand M. Marnold lève la plume, il n'éclabousse que lui. Aussi me serais-je abstenu de répondre aux *Polémiques* parues sous sa signature dans le *Mercure* du 16 mai, si les arguments en étaient toujours étayés par des documents puisés aux sources de la plus scrupuleuse exactitude. M. Marnold m'y traite de menteur : je lui retourne l'épithète et lui administre les preuves. Souffrez qu'après un bref préambule, reprenant — avec toutefois plus de délicatesse — un geste qui lui est cher, je mette à M. Marnold le nez dans quelques livres.

Il y a déjà plusieurs années que M. Jean Marnold est passé à l'ennemi avec armes et bagages. Cela date du temps où M. Richard Strauss, bourdon volumineux, emplissait l'espace sonore du vrombissement de son essor. Muscicape glouton, M. Marnold goba avidement la mouche teutonne. Il en gonfla si fort qu'ayant pris depuis lors le volume et le poids pour de la puissance, il s'essaya à écraser notre jeune école sous la kolossale production d'outre-Rhin. Aujourd'hui, exagérant son attitude, il s'institue le grand-eunuque du théâtre bayreuthien. En vérité, je le demande, quels sont les thèmes que M. Marnold a développés dans ses dernières chroniques du *Mercure*? De cette tribune qui porte par delà nos frontières prit-il le soin de faire savoir au loin que l'état de guerre n'arrêtait pas notre activité artistique? A-t-il appris à l'Etranger que nos grandes associations de concerts avaient pu fonctionner cette saison avec des programmes consacrés aux œuvres symphoniques *françaises ?* A-t-il rendu compte aux neutres des efforts répétés de notre Académie Nationale de Musique pour reconstituer des concerts historiques avec musique *française* du temps et pour faire entendre des fragments d'œuvres inédites de musiciens *français* contemporains? Ce pendant qu'à l'Opéra-Comique les représentations ou reprises d'ouvrages *français* du répertoire assuraient la recette? Bref, toutes les manifestations de notre vie musicale, au concert et au théâtre, lui ont-elle fourni prétextes à dévoiler au monde, attentif à tous nos gestes, les beautés et la vitalité de la musique *française?* Rien de tout cela. Qu'importe à M. Marnold les destinées de la musique *française !* Tandis que tonne le canon de Verdun, M. Marnold entonne un los hyperbolique en l'honneur du plus *germanique* de tous les musiciciens *allemands*.

Et voici que, discutant, après trois mois de gestation laborieuse, les conclusions de mon enquête intitulée : « *Doit-on jouer Wagner après la guerre?* » et publiée dans *La Renaissance* du 4 février, M. Marnold déclare impudemment que la haine de Wagner pour la France et le mépris dans lequel il tient l'esprit et l'art français lui seraient bien égal, « si ce n'était une inexactitude, ainsi que Saint-Saëns lui-même, qui fréquenta Richard

Wagner en témoigna dans *Harmonie et Mélodie* ». Dans le *Mercure* du 1er mars, à la page 148 de l'article *Le Cas Barrès*, M. Marnold a imprudemment soutenu une idée presque identique : « Wagner eût pu nous insulter et nous haïr... Or il ne l'a point fait : ceux qui le prétendent ignorent ce dont ils parlent ou sont des imposteurs. Il eut toujours, au contraire, un faible, une attirance à notre égard. » En présence d'une affirmation émise en termes aussi catégoriques, péremptoire à tel point et qui ne craint pas de se répéter à deux mois et demi d'intervalle, nous allons voir ce que vaut un démenti donné par M. Jean Marnold. Vous apprécierez ensuite, mon cher ami, ce qu'il faut le plus admirer en lui : sa consciencieuse compétence de musicographe, sa haineuse virulence de scribe, ou son candide amour de la *vérité*.

Le témoignage de M. Saint-Saëns, voilà la seule autorité qu'il invoque. Ah ! Le bon billet ! M. Marnold n'a donc jamais ouvert le volume dont il parle ? Il y aurait également trouvé ces deux passages qui ne concordent guère avec ses assertions :

Ne leur parlez pas [aux wagnériens] de l'insulte faite par Wagner à la France vaincue ; ils entreraient en fureur — contre vous ! Notez qu'il ne s'agit pas d'une boutade, comme il en peut échapper dans l'improvisation d'une lettre ou d'un article de journal ; c'est une œuvre voulue, réimprimée du vivant de l'auteur et faisant partie de l'édition définitive de ses œuvres complètes (1).

Richard Wagner déteste la France... sa haine pour la France est devenue comique, depuis le jour où il a laissé tomber de sa plume l'étonnante chose intitulée : *Une Capitulation*, dégoûtante parodie que nul théâtre allemand n'a voulu représenter, et qui ne pourra jamais nuire qu'à son auteur (2).

Laissons là M. Saint-Saëns et *Une Capitulation*, j'ai mieux à vous offrir. Moins ménager pour ma part que M. Marnold du jugement d'autrui, je jette sous vos yeux la brassée de citations que voici :

Lorsqu'on a parcouru les ouvrages littéraires de Wagner, deux traits dominants nous frappent à travers toute cette métaphysique obscure et filandreuse : une haine implacable contre la France, haine dans laquelle revivent les ardeurs destructives des hordes barbares... On sait qu'il a la prétention de personnifier et de résumer en lui le génie supérieur de la race allemande. Il personnifie du moins ses tendances présentes. Dans cette croisade contre les « Welsches » prêchée depuis plus d'un demi-siècle de l'autre côté du Rhin, Wagner combat la France avec ses drames musicaux, comme Kaulbach la combattait avec ses tableaux, comme enfin tous les pinceaux, les plumes et les langues de la grande patrie allemande combattent avec un touchant ensemble « l'ennemie héréditaire » (3).

Wagner envoyait en même temps à l'*Abendzeitung*, de Dresde, des correspondances parisiennes, sous le titre de « *Nouvelles du pays des arts et des sciences* », qui déchiraient sans ménagement tous les ouvrages nouveaux qui paraissaient à Paris, et publiait dans le *Journal de l'Europe*, sous le pseudonyme de Freudenfeuer, les « *Amusements parisiens* » et les « *Fatalités parisiennes pour un Allemand* », dans lesquels il déclamait rageusement sur la soif de jouissance et la frivolité de la ville « du luxe et de la mode ». A Paris, dans la *Gazette Musicale*, il changeait de ton...et célébrait avec enthousiasme notre mérite national (4).

(1) Camille Saint-Saëns : *Harmonie et Mélodie*, Paris, Calmann-Lévy, 1885. *Introduction*, p. xx.

(2) *Id.*, *L'Anneau du Nibelung et les Réprésentations de Bayreuth* (août 1876), p. 38 et 39.

(3) Léonie Bernardini : *Richard Wagner*, Paris, Marpon et Flammarion, 1882. Livre 1er, chap. I, p. 6 et 7.

(4) *Id.*; Livre II. chap. IV, p. 45.

C'est alors que Wagner eut ce qu'on peut appeler un trait de génie. Depuis longtemps, une haine sourde, soigneusement entretenue par les gouvernants, couvait en Allemagne contre la France. Il la partageait ; d'anciens désappointements, de cruelles blessures d'amour-propre avaient encore avivé une aversion naturelle à lui comme à ses compatriotes. On invoquait et on exploitait les souvenirs de 1813. Au fond, c'était l'antipathie des deux principes irréconciliables, la haine jalouse de la nature hallucinée et sauvage pour une civilisation au sens rassis et à la vue nette. C'était, ainsi que Wagner l'avait exprimé dans *Tristan*, l'anathème jeté par la « nuit sainte au jour perfide ! au jour hostile ! » Orgueil de vandales qui, parlant au nom de la civilisation, brûlent de détruire et non d'éclairer !

Wagner imagina d'épouser cette haine, d'en faire comme le synonyme de son nom, de manière à ce que lui et son œuvre devinssent la personnification du génie national, le drapeau levé contre une civilisation étrangère et détestée (1).

Suivant ses biographes allemands, Wagner avait puissamment contribué à décider le roi de Bavière à faire cause commune avec la Prusse. L'un d'eux, M. Meister, a même la naïveté d'ajouter qu'il le fit parce qu'il n'avait pu oublier la chute du *Tannhœser* à Paris.

Quoi qu'il en soit, Wagner poussa de toutes ses forces à la guerre contre l'ennemi héréditaire. Il célébra la renaissance de l'empire germanique et, pour concilier, autant que possible, ses hauts faits insurrectionnels et les théories révolutionnaires de son exil avec sa nouvelle position de favori, prêcha un mélange de démocratie et de royauté, de pouvoir populaire et de suzeraineté impériale, d'art et de régénération sociale, dans un système politico-musical sur lequel il ne s'expliquait pas très clairement, mais qui devait infailliblement terminer triomphalement la « lutte civilisatrice » en écrasant les races latines dégénérées sous la supériorité transcendante des armes allemandes, du génie allemand et de la musique allemande.

Il chanta les victoires et la mission de son peuple dans le poème « A l'armée allemande devant Paris » (2).

Wagner avait été bien inspiré en faisant de son œuvre dramatique le pendant du célèbre tableau de Kaulbach : le saint Michel germanique terrassant la France ; elle était devenue le signe de la croisade contre les « Welsches », tous les nobles allemands ne pouvaient s'empêcher de l'arborer. L'empereur Guillaume l'en récompensa en lui envoyant trois cents thalers pour son fameux théâtre (3).

Le caractère germanique est incarné tout entier dans la musique de Wagner. De même que M. de Bismarck en représente le côté pratique, de même Wagner en représente le côté artistique... Wagner est le Bismarck de la musique... L'Allemand aime Wagner, le protège à outrance contre toute réserve, contre toute critique... Il croit en cela aimer, protéger, défendre la patrie allemande (4).

L'esthétique de Wagner, très consciente et très réfléchie, est la résultante logique de l'esthétique allemande et elle est liée par tous ses points essentiels avec les principales théories de l'art que l'Allemagne a produites depuis le siècle dernier... Mais par là même qu'il a réalisé l'idéal intime et profond de la nation à laquelle il appartient, Wagner ne sera jamais populaire que pour cette nation-là (5).

— Ses opéras sont des batailles livrées aux opéras français et italiens. Le théâtre de Bayreuth a sa signification nationale et patriotique comme le monument d'Arminius et le monument de Luther ; il marquera pour les opérations futures une victoire de la culture allemande ; ce sera le Sedan de l'art musical français. Aussi voilà six mois que nous venons chaque jour, mes filles et moi, sans excepter les dimanches, voir s'élever pierre à pierre l'édifice divin de la musique destinée à régner sur le monde (*sic*).

— Mais, monsieur, ne puis-je m'empêcher de répliquer, l'Allemagne n'a cepen-

(1) *Id.*, Livre VI, chap. V, p. 180 et 181.
(2) *Id.*, Livre VI, chap. XI, p. 194 et 195.
(3) *Id.*, Livre IV, chap. X, p. 198.
(4) Comte Paul Vasili : *La Société de Berlin*, Paris, Libr. de la Nouvelle Revue, 1884.
(5) Edouard Rod : *Wagner et l'Esthétique allemande*. La Revue contemporaine, 25 juillet 1885

dant pas la prétention d'imposer les opéras de Wagner par la force des baïonnettes ?
— Non, mais quand la mission de l'Allemagne qui est de civiliser le monde (il souligna la phrase) sera accomplie, les peuples latins, déchus, abâtardis, acclameront d'eux-mêmes cette musique, puissante, grandiose, sublime (1).

La défaite des armées françaises, le bombardement et la chute de Paris mirent naturellement Wagner dans une jubilation sauvage. Il vit dans ces désastres le juste châtiment des Parisiens qui avaient méconnu sa musique et dans sa reconnaissance pour l'exécuteur des décrets de Dieu, il composa l'*Hymne à l'Empereur* et il voulut triplement célébrer en prose, en vers et en musique, la capitulation de la Babylone moderne. « Vers la fin de l'année 1870, pendant le bombardement de Paris, écrit-il dans la préface du 9e vol. des Œuvres Complètes, je pensais que nos écrivains dramatiques exerceraient leur verve, dans des pièces populaires, sur les embarras de nos ennemis. » Mais la verve manqua, car Wagner ne voyant rien venir dut mettre lui-même la main à la pâte (2).

Il écrivit alors *Une Capitulation*, cette charge d'un rhinocéros qui veut danser sur la corde (3).

Wagner attaque la France comme s'il était Obotrite ou Wende. La vieille prépondérance de notre race le fatigue, l'irrite, le provoque. Dès 1868, avant la fatale guerre, il pousse son cri de fureur contre nous et notre ascendant. Il faut lire la brochure intitulée *Art et Politique* et imprimée en 1868, pour bien connaître toutes les visées de Wagner. Il se porte athlète et champion du génie allemand, bat en brèche la civilisation française, associe dans sa haine furibonde les petits princes d'Allemagne et la démocratie française et se fait chef de croisade contre nous. Quel étrange et profond ridicule (4) !

Art Allemand et Politique Allemande, ce virulent réquisitoire contre la perversion du goût allemand par l'esprit français, par les productions de notre art et de notre littérature... diatribe mille fois plus haineuse, plus injurieuse à notre égard que la fameuse farce : *Une Capitulation* (5).

On était alors [1868] si peu renseigné sur les productions de l'étranger, qu'une brochure aussi injurieuse pour la France, signée d'un nom aussi célèbre, put être publiée en Allemagne et même traduite à Bruxelles dans notre langue sans susciter aucune polémique. Personne ne prit garde à ce manifeste anti-français d'un Brunswick musicien... Cependant, après les succès militaires de la Prusse, spoliatrice du Danemark, victorieuse de l'Autriche à Sadowa, avide sans doute de nouvelles conquêtes, l'opuscule de Wagner, symptomatique en ce qu'il révélait deux ans avant la guerre de 1870, les tendances autonomes de l'Allemagne, aurait dû instruire nos gouvernants des dispositions secrètes de nos bons voisins et amis. On ignora l'œuvre ou l'on en méconnut la portée politique, comme on devait plus tard refuser d'ajouter foi aux menaçantes prédictions du colonel Stoffel, notre attaché militaire à Berlin, si bon juge cependant de la faiblesse de nos armements comparés aux formidables effectifs de guerre de la Prusse (6).

En résumé, cette brochure est un hymne à l'esprit allemand opposé à l'esprit français, créateur de l'art allemand et seul capable de le délivrer des influences étrangères. Seulement, les critiques très justes que Wagner adresse au goût français

(1) Victor Tissot : *Les Prussiens en Allemagne*, Paris, Dentu, 1876. *De Paris à Munich*, chap. XVIII, p. 184. (Conversation de l'auteur avec un habitant de Bayreuth, familier de Wagner.)
(2) *Id.*, p. 204.
(3) *Id.*, p. 210.
(4) Philarète Chasles : *Enquête esthétique sur les Arts*. (Cité par V. Tissot, même ouvrage, p. 203.)
(5) Georges Servières : *Richard Wagner jugé en France*. Paris, Libr. illustrée, 1887, p. 132.
(6) *Id.*, pp. 162 et 163.

perdent toute valeur par le voisinage des grossièretés dont s'émaille le texte... passages injurieux pour la France (1).

L'Œuvre et la Mission de ma vie est le dernier écrit qui soit sorti de la main de Wagner, il est postérieur à toutes les publications et à toutes les communications qu'il a réunies dans les neuf volumes de ses Œuvres Complètes... C'est donc une sorte de testament artistique que Richard Wagner a voulu laisser pour constater comment son œuvre doit se rattacher directement au grand mouvement de la renaissance d'un art national dans son propre pays (2).

Il [Wagner] appelait dès 1868 les Allemands à une revanche artistique sur la civilisation et la littérature française, sur lesquelles toute l'Europe avait pris modèle depuis le dix-septième siècle, et il prévoyait avec une parfaite clairvoyance le grand duel, où il était impatient de voir anéantir l'*Erbfeind* (3).

Wagner ne se défend pas d'avoir eu l'idée qu'une partie des milliards arrachés aux Français seraient affectée à la création de son théâtre idéal : « Le gouvernement allemand, écrit-il, était à cette époque riche jusqu'au superflu par les termes du traité avec son voisin vaincu (4). »

Eh bien, il n'est pas du tout exact que Wagner ait jamais rendu justice au génie français : il a cherché, au contraire, à le rabaisser autant qu'il a pu. S'il a été plus réservé dans la *Lettre sur la musique*, écrite à la veille des représentations du *Tannhæser* à Paris, il a renié absolument tout ce qu'il y disait d'un peu élogieux sur notre littérature lorsqu'il a écrit sept ans plus tard sa brochure *Art Allemand et Politique Allemande* (5).

Wagner s'est érigé sans aucune équivoque, depuis 1864, l'apôtre de la croisade anti-française et il a prétendu non pas couronner sa carrière en faisant exécuter ses *Nibelungen* à Bayreuth, mais inaugurer le premier monument d'un art nouveau, le véritable centre de la civilisation universelle, la création idéale du génie allemand vainqueur du monde. Telle est bien sa pensée intime, dont il ne s'est nullement caché (6).

Tous ces auteurs, M. Marnold les traitera peut-être d'ignares, d'imposteurs ou de blasphémateurs. Reniera-t-il aussi son dieu ? Me bornant à cueillir dans *Art Allemand et Politique Allemande* de Wagner quelques extraits édifiants — ses œuvres complètes en contiennent bien d'autres — je laisse la parole à Richard Wagner en personne :

Dans ses excellentes *Recherches sur l'Equilibre européen*, Constantin Frantz termine en ces termes son exposé de l'influence prise sur le système gouvernemental européen, et qui s'est exprimé par la propagande napoléonienne :

« Cette propagande ne repose sur rien autre chose que la puissance de la civilisation française, sans laquelle elle serait elle-même tout à fait impuissante. Aussi, la seule digue efficace à opposer à cette propagande consiste-t-elle à se soustraire à l'empire de cette civilisation matérialiste. Et c'est là précisément la mission de l'Allemagne, car, de tous les pays continentaux, il n'y a que l'Allemagne qui possède les dispositions et la force d'esprit et de cœur capables de faire prévaloir une culture plus noble contre laquelle la civilisation française ne puisse plus rien. Ce

(1) *Id.*, p. 167.

(2) Richard Wagner : *L'Œuvre de la Mission de ma vie*, autobiographie inédite, traduction française avec commentaires et notes par Edmond Hippeau. Paris, Impr. Schiller, 1884.

Cette autobiographie était destinée plus particulièrement à ses amis des pays latins et des Etats d'Amérique. (Publiée dans la *North American Review* en juillet et août 1879.) Avant-Propos du Traducteur.

(3) *Id.*, p. 72.

(4) *Id.*, p. 78.

(5) *Id.*, p. 85.

(6) *Id.*, p. 86.

serait là la véritable propagande allemande et une contribution essentielle au rétablissement de l'équilibre européen (1). »

Il doit y avoir une raison particulière pour laquelle les Français n'ont pu, à aucune époque de leur splendeur, produire un art comparable, même de loin, à celui des Italiens, ni une littérature poétique qui approchât de celle des Espagnols (2).

Il nous est impossible de reconnaître les véritables facultés du peuple français ; il s'est tellement dépouillé de ses aptitudes, au moins dans ce qui se passe pour sa « civilisation », que nous ne sommes plus en état de déterminer ce qu'il serait sans cette métamorphose (3).

Mais « l'adolescent allemand » dont nous parlons n'était pas homme à avoir besoin des « faveurs du prince » à la manière d'un Racine et [d'un] Lully (4).

Il [« l'adolescent allemand »] prouva sa noblesse au monde. Au chant de *Lyre et Epée* il gagna des batailles. Stupide, le César Gaulois dut se demander pourquoi il ne parvenait plus maintenant à vaincre. Peut-être n'y a-t-il sur les trônes de l'Europe que son neveu qui sache répondre à cette question avec une véritable circonspection : il connaît et redoute l'adolescent allemand (5).

Seule la Prusse conserva une organisation militaire, née de la période d'essor de l'Allemagne ; avec ce dernier vestige de l'esprit allemand, partout ailleurs disparu, la couronne de Prusse, un demi-siècle plus tard, gagna la bataille de Kœniggretz, à l'étonnement du monde entier. L'effroi que cette bataille inspira, dans tous les conseils de guerre de l'Europe, fut si grand, que le général français le plus en vue en conçut le désir anxieux de former quelque chose comme cette *Landwehr*, de son armée si fameuse à bon droit. Nous avons vu naguère comment le peuple français tout entier se raidit contre cette idée. C'est donc que la civilisation française n'est pas parvenue à faire ce que l'esprit allemand foulé aux pieds a créé si rapidement et avec tant de stabilité : une véritable armée du peuple.

Elle emploie, pour y suppléer, de nouveaux fusils, des canons d'infanterie, et [des canons] se chargeant par la culasse. Comment la Prusse y répondra-t-elle ? De même, par le perfectionnement de l'armement, ou bien par l'utilisation de ses forces vives et dont nul autre peuple ne saurait tirer parti pour le moment ?

Un grand changement s'est opéré, depuis cette mémorable bataille, à la veille de laquelle on avait célébré le cinquantenaire de la fondation de la Burschenschaft allemande ; une décision d'une importance immense s'impose : il semble presque que l'empereur des Français en comprenne la gravité plus profondément que les gouvernements des princes allemands. Un mot du vainqueur de Kœniggretz, et une nouvelle force figure dans l'histoire, contre laquelle la civilisation française pâlit à jamais (6).

Un jugement de Voltaire, qui dénigre ses compatriotes comme un mélange de singes et de tigres, nous semble d'une grande utilité pour compléter l'analogie tirée tout à l'heure du domaine de la physiologie... C'est un fait évident que le peuple français s'est distingué de bonne heure des autres peuples de l'Europe, principalement par deux traits typiques : il est gracieux jusqu'à une souplesse niaise, sur-

(1) Richard Wagner : *Art Allemand et Politique Allemande*, tome VIII des *Œuvres en Prose* de R. W., traduites en français par J.-G. Prod'homme et L. Van Vassenhove. Paris, Ch. Delagrave (s. d.). [*Art Allemand et Politique Allemande* (1867-1868) fut traduit par Guilliaume au fur et à mesure de sa publication par la *Süddeutsche Presse* (à partir d'octobre 1867) dans le *Guide Musical* de Bruxelles (1867-1868), puis tiré à part en brochure vers Pâques 1898.] Premières lignes, p. 98 et 99.

(2) *Id.*, p. 100.

(3) *Id.*, p. 101.

(4) *Id.*, p. 109.

(5) *Id.*, p. 109 et 110.

(6) *Id.*, p. 113 et 114.

tout en sautant et en bavardant ; d'autre part, il est cruel jusqu'à la soif du sang, rageant et bondissant sous l'attaque (1).

Jamais une pièce ne fut écrite pour la scène française avec une tendance ou un sens idéal (2).

Après que sa femelle eut dansé à plusieurs reprises autour de la guillotine, — [je dis dansé (car rien ne se fait sans danser chez les français) et qu'il se fut lui-même abreuvé du sang des législateurs de sa culture (nous connaissons le vin d'honneur des septembriseurs parisiens)] cet animal féroce ne pouvait être dompté qu'en étant lâché sur les peuples voisins. Marat — le tigre, Napoléon — le dompteur de tigres : voilà le symbole de la France nouvelle.

Mais sans théâtre, le tigre n'était pas apprivoisable ; le singe dut venir en aide au dompteur. Pendant des siècles, jusqu'à la révolution, le Français était connu comme le pire des soldats et, comme tel, bafoué surtout par les Allemands ; l'armée française, depuis lors, passe pour la meilleure.

Nous savons que ce résultat a été acquis et qu'il est maintenu, d'une part, par une discipline qui broie tout sentiment individuel, de l'autre, par un heureux enchevêtrement des intérêts de la nature du tigre et de celle du singe (3).

Quittons donc les Français, chez qui nous n'avions rien à découvrir que du théâtre et de la virtuosité théâtrale (4).

Il est sans doute difficile de dire si ce perfectionnement a pour fondement un talent général des Français pour le théâtre, ou si tous les Français sont devenus des comédiens de talent par suite de ce raffinement conventionnel de la vie (5).

Balzac, que les Français sont obligés d'admirer, mais qu'ils voudraient bien laisser dans l'ombre, nous fournit la meilleure preuve que la France ne pouvait conserver d'illusion sur le contenu horrible de sa culture et de sa civilisation qu'en s'aveuglant elle-même (6).

La Prusse elle-même devra reconnaître et reconnaîtra que c'est l'esprit allemand qui, dans son élan contre la domination française, lui donna jadis la force qu'elle utilise aujourd'hui uniquement selon les lois de l'utilité... Donner à cet esprit — l'esprit allemand — dans l'ordre politique allemand la base qui lui répond pleinement, de sorte qu'il puisse se manifester librement et de façon consciente au monde entier, mais c'est faire là tout autant que si l'on fondait la constitution politique la meilleure, et la plus durable (7).

De telles pages se passent de commentaires. On le voit, M. Auguste Rodin avait raison quand, dans sa réponse à mon enquête, il s'écriait : « Wagner a été trop mêlé à nos affaires. »

J'arrive maintenant à la dénégation de M. Marnold portant sur ma phrase : « Tous les abominables appétits teutons qu'exalte et magnifie sa *Tétralogie*, soif de l'or, soif du sang... réveilleraient des douleurs et constitueraient vis-à-vis de nos deuils pis qu'une offense, une véritable inconvenance ». M. Marnold, lui, estime que « la Tétralogie, loin d'exalter et de

(1) *Id.*, p. 160.
(2) *Id.*, p. 161.
(3) *Id.*, p. 162 et 163.
(4) *Id.*, p. 164.
(5) *Id.*, p. 165.
(6) *Id.*, p. 188.
(7) *Id.*, p. 237 et 238, dernières lignes. Certains paragraphes de la brochure de Wagner auraient mérité d'être transcrits intégralement. Pour me restreindre, j'ai dû les écourter et en passer plusieurs sous silence, notamment l'aperçu historique sur Richelieu, le siècle de Louis XIV, etc. *Art Allemand et Politique Allemande* est lire d'un bout à l'autre.

magnifier de tels instincts, les stigmatise au contraire et les châtie avec une logique implacable ». Qu'à la fin du drame, les héros wagnériens aient tous expié leurs crimes, je n'en doutai et n'en disconvins nullement. Mais je prétends que tout au long des quatre volets de *L'Anneau du Nibelung*, le puissant lyrisme de Wagner met en scène, exalte et magnifie tous les mauvais instincts de sa race. Paul Lindau le signala jadis de la sorte :

Un jurisconsulte me fit remarquer hier que le poème tombe sous l'application de presque tous les articles de notre Code pénal.

L'Anneau du Nibelung considéré au point de vue juridique, voilà une idée qui ne m'était pas venue ! Mais mon jurisconsulte avait raison : depuis la simple contravention jusqu'aux crimes dignes des plus grands châtiments, tout est dans *L'Anneau du Nibelung !* (1)

Gnome, Géants, Hommes, Dieux se disputent l'or maudit et s'entre-tuent pour sa possession. La mort de Siegfried, de Hagen, de tous autres ; le sacrifice de Brünnhilde et « la régénération du monde par l'amour » ; l'encrépusculement des dieux eux-mêmes n'effacent pas leurs forfaits. De même que la défaite prochaine et l'abaissement final de l'Allemagne impérialiste ne la laveront jamais des atrocités commises par ses boches au cours de cette guerre.

En parlant du génie unanimement reconnu et admiré de Wagner, je ne lui tressais pas « des couronnes prudentes », ainsi que M. Marnold l'insinue. J'ai toujours le courage d'écrire ma pensée. M. Marnold est aujourd'hui payé pour le savoir. Oui, j'admire profondément Richard Wagner musicien. Toutefois mon admiration ne va qu'aux pages sublimes de son œuvre et répudie tout ce qui y figure d'essentiellement teuton, d'étranger à mon tempérament de français, d'antipathique à ma sensibilité de latin. Rachilde l'a parfaitement exprimé : « Rien ne me forcera jamais à nier le soleil et la clarté de l'eau. Quand ça tourne à l'orage ou à la bourbe, je peux encore dire que c'est beau... mais j'ose tranquillement déclarer que c'est sans doute dangereux parce que *trouble* ». Et puis, Wagner c'est déjà le passé. Dans sa réponse à mon enquête, M. Henry Bataille le marque nettement : « Nous avons d'autres soifs, nous voulons nous abreuver à d'autres sources. » Libre à M. Marnold de se rajeunir à la fontaine de Jouvence d'un snobisme à rebours, genre 1885 — ridicule s'il n'était surtout odieux. Libre à lui de négliger ou de rabaisser notre art autochtone dans un but que M. Paul Adam, répondant à mon enquête, flétrit énergiquement : « Les œuvres wagnériennes nous les connaissons assez maintenant pour jouir un peu de notre art national. Tant de compositeurs français furent sacrifiés à l'engouement excessif et exclusif pour la musique étrangère. Nous savons trop d'ailleurs que la jalousie des confrères aime vanter l'exotique dans le but de nuire à leurs émules. » Libre à M. Marnold de vitupérer, ergoter, ratiociner. La question demeure en dehors de lui, et la réponse est dans le cœur de la France pleurant ses enfants tombés à l'ennemi. Question et réponse toutes de *sentiment* et de *tact* que M. Marnold, avec la sécheresse et l'étroitesse d'esprit d'un primaire, est incapable de comprendre et de sentir.

(1) Paul Lindau : *Richard Wagner*, traduit en français par Johannès Weber. Paris, Louis Westhausser, 1887. (Article : L'Anneau du Nibelung à Bayreuth.) P. 109.

Je maintiens donc tout ce que j'ai écrit.

Parce qu'il est avant tout un Allemand, sa nature s'avérant au plus haut degré germanique par le caractère et par l'inspiration ; et à cause de la bave gallophobe dont il a souillé ses écrits, le nom et la musique de Richard Wagner doivent être rayés *pour un temps* de nos programmes. Agissons envers lui comme ce riche israëlite de Vienne qui possédait dans son salon un buste de Wagner cravaté de chanvre et le front ceint du laurier. La corde au cou châtiait l'auteur du libelle sur les Juifs ; la couronne glorifiait l'artiste et son œuvre musicale. Pour le moment, ne regardons que la corde au cou.

Mais M. Marnold n'en veut pas écouter davantage. Il s'absorbe de nouveau dans les calculs qu'il affectionne. Prenant dans sa dextre un *mi bémol* poids lourd ou un *ut dièze* poids plume, il les soupèse tour à tour et enregistre leurs vibrations infinitésimales à la façon d'un lapidaire évaluant des gemmes. Après quoi, caressant sa barbe d'ébène, il méditera longuement sur chaque note de la gamme. Ne conviendrait-il pas de les débaptiser ? Pourquoi l'*ut dièze* poids plume ne s'appelerait-il pas le *treize cent septante vibrations*, tout comme le *neuf mille huit cent quatre-vingt-quatorze vibrations* désignerait le *mi bémol* poids lourd ?

C'est ainsi que M. Jean Marnold entend la musique et que, doctement, il sert à ses lecteurs des sottises à trente-six carats.

Croyez, mon cher Directeur et ami, etc.

JEAN POUEIGH

§

Bibliothèques. — Nous avons une Bibliothèque de Guerre, mais cette bibliothèque est à Lyon. La Bibliothèque de Lyon est la seule, en France, qui sur l'initiative de son maire, M. Edouard Herriot, ait pris à tâche de réunir tous les documents paraissant sur la guerre. La nouvelle bibliothèque comprend toutes les publications de tout ordre et de toute provenance relatives à la guerre. Au fur et à mesure de leur apparition, les livres, les revues, les journaux, les estampes sont acquis par la Bibliothèque et classés méthodiquement.

Cet ensemble, déjà très considérable, formera plus tard un énorme dossier. Les historiens à venir ne pourront se dispenser de recourir à ce fonds où se trouveront côte à côte les témoignages les plus divers rassemblés dans un esprit de parfaite impartialité.

Un catalogue complet imprimé (avec traductions) du Fonds de la Guerre paraîtra dès la cessation des hostilités. Mais déjà un catalogue, par ordre alphabétique des ouvrages acquis, tenu jour par jour au courant, est mis à la disposition du public dans la salle de lecture de la Bibliothèque. Un autre catalogue par ordre méthodique peut aussi être consulté sur demande.

Toutefois, les ouvrages, brochures et journaux provenant d'Allemagne, ainsi que les éditions de propagande, ne pourront être communiqués au public qu'après la guerre.

Encore un peu de temps et la ville de Casablanca sera dotée d'un superbe bâtiment en béton armé qui portera à son fronton, en lettres d'or : Bibliothèque nationale du Maroc.

Les milieux officiels du Protectorat ont donné leur adhésion à ce projet et le Résident général encourage la Direction de l'Enseignement et la municipalité de Casablanca à activer sa réalisation.

On trouvera dans cette bibliothèque les belles reliures d'art qui étaient la gloire de Fez. Déjà le Protectorat du Maroc se préoccupe de reprendre les traditions artistiques que les ouvriers marocains, envahis par les produits du machinisme européen, semblaient condamnés à perdre. On sait que le Maroc a connu, autrefois, d'excellents artisans dans l'art d'enluminer et de relier les manuscrits arabes. Les progrès de l'industrie moderne qui se sont fait sentir jusqu'en Orient et en Egypte, actuellement devenus producteurs de livres imprimés, ont fait un tort considérable aux artisans qui se donnaient pour tâche de rehausser d'or et de couleurs les pages des Corans et des livres de prières, et de les envelopper dans des couvertures de cuir délicatement ouvragées.

Cependant, grâce à quelques amateurs de beaux livres, habitants de Fez, cet art ne disparaîtra pas. Au début de cette année, il n'existait pourtant plus que deux artisans de la reliure qui travaillaient à Fez, en chambre et sans apprentis. Ils étaient résignés ou résolus à rester les seuls détenteurs des secrets de la reliure d'art ; ils n'employaient que de bons cuirs, de belles teintures, des fers savants, des ors vrais et riches, des empreintes finement gravées.

Un de leurs clients comprit qu'on ne pouvait laisser aller vers son extinction un art aussi délicat et aussi fin. Il obtint des pouvoirs publics que les deux artisans de choix que Fez a la bonne fortune de posséder fussent amenés à faire école. C'est maintenant chose faite.

Deux ateliers pour la reliure arabe d'art sont créés, l'un à Fez, l'autre à Rabat. Ils ont chacun à leur tête l'un des deux artisans nommés « maalem ». L'atelier de Rabat est subventionné par le service des Beaux-Arts ; celui de Fez par le conseil municipal de la ville de Fez.

La Ville de Paris prépare elle aussi ses Annales de la guerre. La Commission du « Vieux-Paris » a confié à l'archiviste M. Lucien Lambeau le soin de constituer un travail de documentation sur les répercussions de la guerre actuelle en ce qui concerne la ville de Paris.

Ce sera l'histoire de Paris au jour le jour depuis le décret de mobilisation. Tous les faits de la rue et de la ville y seront relatés : manifestations, passages de troupes, obsèques, théâtres, cinémas, alertes nocturnes, aspect des boutiques, points de chute des bombes lancées par les avions ennemis, mesures édictées pour parer aux besoins et à la sécurité de la population, menus faits, échos, renseignements pris sur le vif, etc., en un mot, ces mille incidents de la vie parisienne qui donnent à l'histoire une physionomie vivante, charme des vieilles gazettes.

Une partie de l'ouvrage sera réservée aux documents officiels provenant des grands organismes publics, chargés d'administrer la ville de Paris : préfecture de la Seine, préfecture de police, assistance publique, octroi, Mont de Piété, etc.

La Bibliothèque de Swinburne. — On parle beaucoup, en Angleterre, de

la mise en vente de la bibliothèque de Swinburne. Cette vente doit avoir lieu dans quelques jours, le 19 juin exactement, à Londres.

Les collectionneurs ne devront cependant pas espérer y trouver des manuscrits du poète, car les manuscrits des *Chants d'avant l'aube* et d'*Atalante à Calydon* furent cédés, peu de temps après la mort de Swinburne, par ses héritiers à un Américain, M. Watts Dunton.

Mais il reste à vendre de précieux volumes avec dédicaces des plus fameux écrivains anglais et français de la génération passée : G. Rossetti, William Morris, Thomas Hardy, Baudelaire, Victor Hugo, Stéphane Mallarmé, etc.

Les amateurs d'éditions rares pourront acquérir des œuvres de Shakespeare et de Shelley choisies par Swinburne qui avait une prédilection pour ces deux génies, à en juger par le grand nombre d'exemplaires contenus dans sa bibliothèque.

§

Tragédie moderne. — Dirait-on pas un drame de Shakespeare ?

Ceci se passait le 7 mai dernier à Ponzano, dans les environs de la Spezzia. Le capitaine Bettolo appartenait à une riche famille du monde aristocratique. Obsédé par d'anciens soupçons sur la fidélité de sa femme qu'il avait quelques raisons de croire la maîtresse du jeune vicaire Giacomo Serra, il se rendit vers minuit, armé d'un mousquet, devant le presbytère et commença de faire feu contre les fenêtres. Un projectile traversa la poitrine du vieux curé Nicolo Richetti, âgé de 70 ans, qui tomba raide mort.

Toujours armé de son mousquet, Bettolo rentra dans son palais et, trouvant la marquise couchée au milieu des dentelles, l'éveilla pour lui conter son crime. Après quoi, il tira cinq coups de mousquet sur la jeune femme qui fuyait éperdue devant ses menaces, appelant ses servantes. La marquise s'écroula foudroyée. Alors d'un nouveau coup de son inépuisable mousquet, Bettolo se fit sauter la cervelle.

Quant au jeune vicaire, il court encore, la soutane aux dents...

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

La tendance générale demeure excellente et l'attitude de la Bourse prouve de façon certaine que la confiance reste à l'ordre du jour.

La dernière liquidation du Parquet a été facile, avec un taux d'argent qui n'a pas dépassé 4 o/o.

Nos rentes sont indécises, et le 3 o/o à 63 fr. abandonne un quart de point. Le 5 o/o est fermement tenu à 88 fr.

Les fonds russes restent calmes : Russe 3 o/o 1891, 59 fr. 45 ; Russe 5 o/o 1906, 85.70 ; Russe 4 1/2 1909, en progrès à 78 fr. 30. Les valeurs industrielles russes sont plus demandées que précédemment : Bakou 1287 ; Maltzoff 518 ; Toula 1166.

Le groupe espagnol se montre résistant et l'Extérieure s'avance à 95.75.

Très bonne tenue des cuprifères : Rio 1800 fr.; Tharsis 151 fr.; Boléo 820 fr.

L'action Penarroya se maintient aisément à 1700 fr.

Le dividende de l'exercice 1915 sera de fr. 70 brut par action, au lieu de fr. 60 brut précédemment.

D'assez nombreuses demandes en actions de nos grandes compagnies de chemins de fer ont fait progresser assez sensiblement leurs cours : Nord 1410 ; P.-L.-M. 1020 fr.; Orléans 1130 fr. ; Ouest 730 fr. ; Est 795 fr. ; Midi 950 fr.

L'action du chemin de fer métropolitain est plus fermement tenue à 450, bien que le dividende de l'exercice 1915, qui sera proposé à l'assemblée du 5 juin prochain, soit maintenu à 14 fr. brut.

L'action Banque de France fournit une nouvelle étape de hausse à 4875 fr.; toutes nos grandes banques se présentent d'ailleurs avec des plus-values appréciables : Banque de Paris et des Pays-Bas 870 fr.; Crédit Lyonnais 1058 ; Comptoir National d'Escompte 738 fr.; Crédit foncier de France 679 ; Banque de l'Union parisienne 600 ; Société Générale invariable à 490 fr.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.........	1.75
Un an.............	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17 »
Trois mois........	8 »	Trois mois........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.